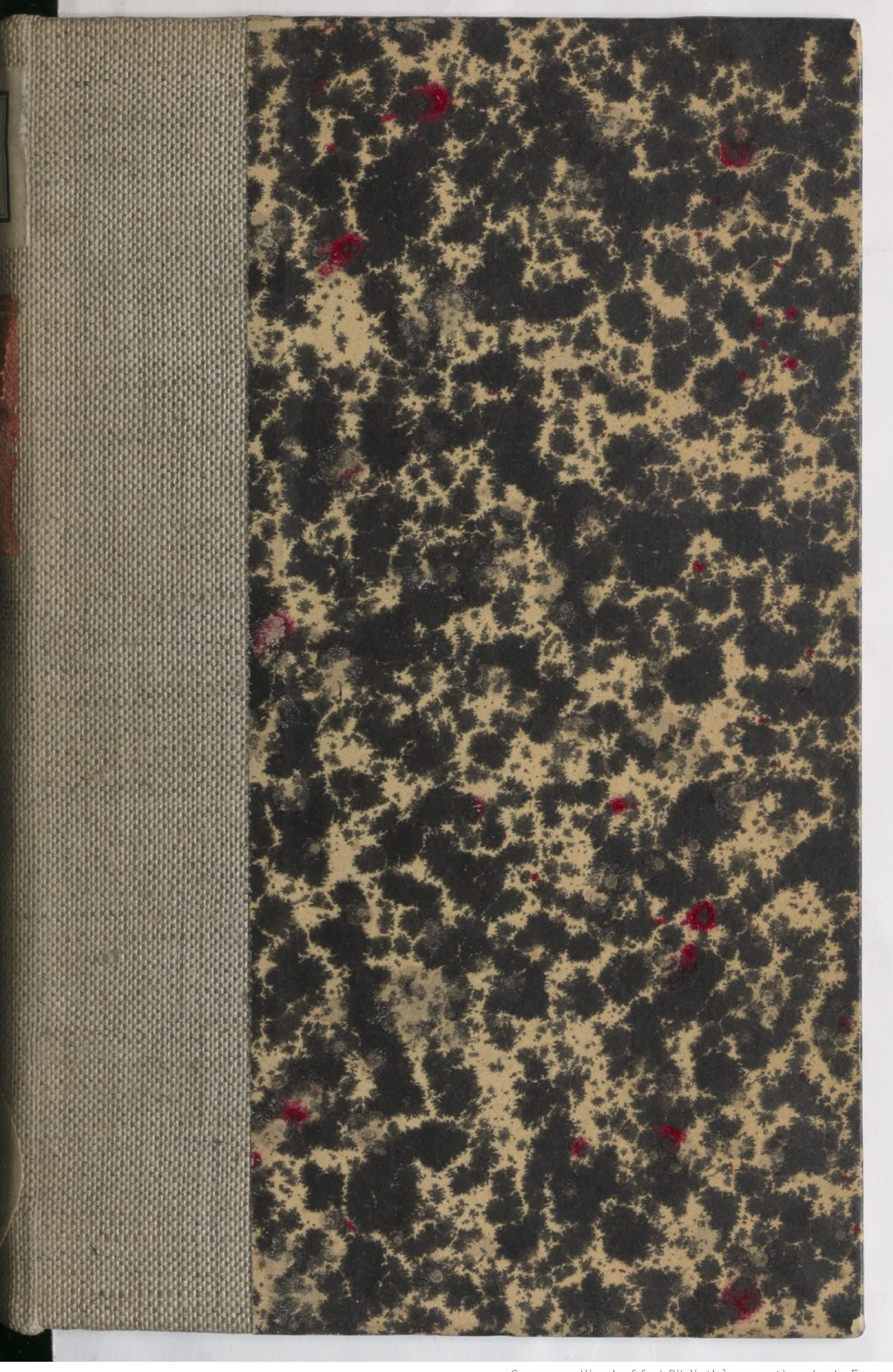
Donatien / par René de Maricourt ; précédé d'une lettre à l'auteur, par M. Paul de Musset









DONATIEN

PAR

RENÉ DE MARICOURT

Précédé d'une Lettre à l'Auteur

PAR M. PAUL DE MUSSET



PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE

E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE TRONCHET (PRÈS LA MADELEINE)

1865

DONATIEN

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.

DONATIEN

PAR

RENÉ DE MARICOURT

Précédé d'une Lettre à l'Auteur

PAR M. PAUL DE MUSSET



PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE

E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE TRONCHET (PRÈS LA MADELEINE)

1865

Bourron (Seine-et-Marne), 14 juin 1865.

Mon cher Maricourt,

J'ai lu votre roman ; il m'a intéressé et amusé : n'est-ce pas là le but que se proposait l'auteur? J'y ai remarqué des scènes tracées avec vigueur et surtout d'excellentes qualités de narration qui ne peuvent manquer de se développer par l'exercice. Je suis trop de vos amis pour vous envoyer de fades compliments, mais vous verrez que le public vous encouragera à sa manière, qui est la bonne, c'est-à-dire en vous lisant. Je ne vous gronderai pas d'avoir quelquefois parlé d'un ton un peu dégagé de choses sérieuses, j'ai passé par là dans mon temps, et je sais qu'on en revient.

Les observations que j'aurais à vous faire ne sont pas graves, et je vous les communiquerai de vive voix. Pour aujourd'hui, je ne veux point m'ériger en juge et je préfère rester dans mon rôle de lecteur content et sympathique.

Recevez, mon cher Maricourt, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Paul de MUSSET.

DONATIEN

PREMIÈRE PARTIE

I

La diligence s'arrêta à Montigny-sur-Orge. M. le docteur Donatien d'Estrigny descendit au *Lion-d'Or*. Il était neuf heures du soir.

Après avoir mal soupé, le voyageur but une tasse de café et monta dans sa chambre.

Il avait plu toute la journée et la pluie continuait à tomber : le médecin pensa qu'il aurait le temps de visiter Montigny sous tous ses aspects, et ne se hâta pas de parcourir les rues, comme le font d'instinct les voyageurs nouvellement arrivés dans une ville. La fenêtre donnait sur la rue ; au-dessous de lui, le vent balançait avec un grincement désagréable l'en-

seigne de l'auberge accrochée au bout d'une potence de fer scellée dans le mur. Un réverbère, pendu à une longue tringle, fouetté par les rafales, oscillait en projetant des cercles de lumière qui allaient pâlissant et se ravivant tout à coup, tandis que la pluie qui les traversait formait obliquement des rayures lumineuses dans l'ombre. Au delà, tout était noir ; on ne voyait de loin en loin que quelques taches rouges : c'étaient les autres réverbères échelonnés le long de la rue. En face de lui, sur la partie éclairée du mur, il vit un écriteau avec ces mots : « Grande-Rue. » Il faut se défier des villes qui ont une grande rue ; elles n'en ont généralement pas d'autres.

Voilà ce que pensait Donatien en se mettant au lit. Il voulut dormir : il eut beau se retourner dans tous les sens, fermer les yeux avec entêtement, se réciter des vers, compter les battements de l'horloge, se remémorer la dernière séance de l'Académie, l'insomnie fut plus forte que sa volonté. Ne pouvant dormir, il voulut profiter de l'occasion pour penser ; mais il ne put que rêver, et dans l'impossibilité de diriger son esprit, il se résigna au rôle de spectateur assistant au galop infernal des idées qui se bouscu-

laient dans son cerveau. Il y en avait de sinistres qui lui faisaient froid le long de l'épine dorsale, d'autres provoquaient un rire presque spasmodique, et des images vivement enluminées, variables et sautillantes se formaient avec chaque idée nouvelle qui surgissait.

Singulier effet des excitants, se disait Donatien cherchant une posture commode. L'esprit du plus robuste penseur est à la merci de son estomac. L'estomac paraît être le centre autour duquel pivotent les facultés humaines. Entre l'héroïsme et la vilenie, le crime et la vertu, il n'y a souvent que l'épaisseur d'un déjeuner. Nous devrions siéger aux assises et prononcer sur la moralité des accusés d'après l'inspection de leur estomac. En somme, cette nuit n'est-elle pas comme un spécimen de toute mon existence? Je n'ai jamais su me diriger moralement, et n'ai fait qu'assister à mes propres actes.....

Il parcourait rapidement son passé et n'y trouvait qu'une série d'avortons. Son père, bon campagnard, un peu gentilhomme, lisait l'Évangile et en appliquait rigoureusement les textes. De sa confiance illimitée de la Providence, il résulta huit enfants qui ne furent guère plus vêtus que les lis des champs, et

la main qui nourrit les oiseaux du ciel se chargea de leur subsistance. Donatien ayant cependant gagné, Dieu sait comme, un diplôme en parchemin signé par M. de Salvandy, et son père étant mort, il alla à Paris sous prétexte de suivre des cours et de perfectionner ses études. Il étudia en effet les phénomènes du cœur humain chez les habitants du quartier Latin, et le théâtre habituel de ses observations fut le Prado, en hiver; en été, la Closerie des Lilas. Plus tard, il en élargit le cercle en dressant sa tente sur les hauteurs du quartier Bréda. Il fut bientôt convaincu que les amis et les maîtresses coûtaient plus cher à étudier que les livres. Le mince patrimoine de Donatien s'évaporait en soupers, en cavalcades, en promenades champêtres. Il se livrait passionnément à la lecture d'Alfred de Musset, et rêvait pour lui-même un dénoûment à la Rolla...

On lui trouva une petite place où il ne put tenir : il s'accrocha à différentes branches d'industrie qui lui restèrent dans la main; il semblait organisé comme ces petits soldats en moelle de sureau avec un peu de plomb à la base, de sorte qu'en les jetant dans n'importe quelle position, on les voit toujours retomber sur leurs pieds, au grand amusement des

enfants ; seulement, chez Donatien, les choses se passaient en sens inverse : il tombait toujours les pieds en l'air.

Décidément, pensait-il, je ne ferai jamais mon chemin ; je ne suis pas organisé pour la vie positive : le ciel a voulu s'amuser à mes dépens en me jetant dans un monde où je ne trouve pas ma place. La vie est un théâtre à la porte duquel je suis obligé de faire queue..... A trente ans, il eut un bel accès de courage : il s'enfuit dans une mansarde de la rue Saint-Jacques, et se mit à étudier la médecine. Ses amis le crurent mort.

« Ce pauvre Donatien a fait le plongeon ; il n'était pas fort. » Telle fut son oraison funèbre. Il vainquit toutes les difficultés, brava toutes les misères et devint docteur en médecine au bout de quatre ans. Une grand'tante qu'il ne connaissait guère vint à mourir en lui laissant tout ce qu'elle possédait. La grand'-tante était une vieille fille originale, qui depuis vingt ans ne quittait pas sa chambre. Elle s'inquiétait peu de ses parents et faisait une modique dépense d'affections : les siennes étaient absorbées par trois chats et un perroquet. Se sentant mourir, elle fit son testament. Pensant que sa fortune, dis-

tribuée entre tous les arrière-neveux, ne profiterait guère à chacun, elle écrivit leurs noms sur de petits morceaux de papier, les roula, les mêla et tira au hasard. Le papier qui sortit portait le nom de Donatien, qui fut aussitôt couché sur le testament. La vieille fille se dit : « Il y a environ une douzaine d'individus qui souhaitent ma mort depuis longtemps, onze seront punis; le douzième me fera dire des messes. »

A trente-quatre ans, Donatien avait donc une carrière et quelque fortune; il accepta cette aubaine sans étonnement et sans joie. Il était trop tard : Donatien s'était fabriqué une sorte de fatalisme contre lequel venaient se briser tous les événements.

Apprenant qu'il y avait une clientèle vacante à Montigny, il monta en chemin de fer sans retourner la tête du côté de Paris.

Voilà pour le passé. Quant à l'avenir, il le voulait calme et raisonnable : une position honorable, une occupation modérée, une femme pour tenir sa maison, quelques amis, des livres. Autour de son existence, rapprochant les branches du compas, il traçait énergiquement le petit cercle où devait se dépenser son activité. Au delà, le Sahara, l'Océan,

le chaos, n'importe quoi, cela ne le regardait plus. Il se répétait à lui-même : « Rappelle-toi que tu es médecin, médecin de petite ville ; pas de rêverie..... »

Le sommeil ne venait cependant pas ; mais à l'agitation fébrile des premières heures succédait l'engourdissement ; son cerveau était toujours une lanterne magique où défilaient les images les plus variées : il voulait les congédier, mais elles revenaient obstinément frapper à la porte de son esprit et le tirer de l'assoupissement qui commençait à venir.

Il voyait tour à tour la diligence vermoulue qui l'avait apporté de la station à Montigny, les profils provinciaux de ses compagnons de voyage, la face bouffie de l'entrepreneur Publius, dont le bavardage l'avait assassiné : le bonhomme lui avait appris mille choses qu'il ne demandait pas : que le docteur Duvy, dont il venait reprendre la clientèle, n'avait pas fait ses affaires ; que l'autre docteur du canton, le vieux Selvage, était fort riche et doterait convenablement sa fille ; que la marquise de Reversière, châtelaine des Gravois, laissait mourir de faim ses domestiques ; que le comte de Brismont était le plus magnifique seigneur du canton, etc., etc. Quels étaient tous ces personnages inconnus auxquels

allait se heurter sa vie? Quelle était surtout cette dame vêtue de noir qui avait refusé sa main d'un air prude, pour descendre de diligence? Publius lui avait appris en toute hâte qu'elle était veuve, dévote et qu'elle s'appelait madame Lebrun. Pourquoi le visage blanc et calme de cette madame Lebrun, qu'il n'avait entrevu qu'un instant au reflet d'une lanterne de voiture, lui revenait-il obstinément devant les yeux? en quoi lui importait cette mère de famille?

« Pauvre homme! aujourd'hui je me suis mal comporté : je me suis senti triste parce qu'il pleuvait, parce que j'ai rencontré un bavard et une prude. Triste échantillon des produits de la localité! Mais que m'importe? Le médecin doit vivre au milieu de tous; sa place est partout. Pourquoi me laisser influencer par les autres? Que ce Publius soit gros et bête, tant mieux : il est content de lui. Le bonheur ne serait-il pas en raison directe du développement abdominal et inverse du développement cérébral? On doit arriver à le mesurer par centimètres.....

« Dans tous les événements de la journée, je croyais voir des présages de ma nouvelle vie. Allons, de la rêverie encore! je crois, Dieu me pardonne,

qu'il a eu une distraction en me faisant : dans un corps de médecin loger un cœur d'artiste, de poëte, enfin un cœur gênant pour l'exercice de ma profession. Malgré mes quatre ans de vie sérieuse, je suis le même au fond. Eh bien! je mettrai ma lyre dans ma poche et prendrai garde de n'en pas laisser dépasser le plus petit bout. J'ai vu des prairies, des collines, des bois, une herse dressée contre un arbre au bord de la route; et j'ai pensé à mes souvenirs d'enfance; j'y trouvais je ne sais quel charme affadissant, énervant..... Niaiserie et temps perdu! Vivre comme une âme isolée, errante et papillonnant à travers les étonnements de la vie, c'est joli à vingt ans?.... Il est plus salutaire de contempler des espaliers.

« La société est un jardin de rapport, où l'on cultive les hommes pour les faire produire. On mutile le sauvageon qui cherche l'air et le soleil, aspire à la liberté; on le rabat vers la terre dont il veut s'éloigner : l'espace est restreint, on lui assigne un carré à remplir, dans lequel il doit vivre et fructifier jusqu'à sa mort; s'il dépasse ses limites, on le coupe; pas de bourgeons anticipés, pas de gourmands écarts d'une séve trop généreuse : on la

refoule dans les branches coursonnes. Pour moi, l'imagination, le cœur peut-être sont de terribles gourmands..... Attention aux branches coursonnes ! »

Il finit par s'endormir sur cette comparaison, mais de ce sommeil inquiet, pénible, plein de soubresauts et de parenthèses où l'on conserve assez de lucidité pour avoir la conscience de ses rêves et les suivre attentivement.

Il se trouvait au jugement dernier. Les hommes, groupés par catégories, attendaient leur sentence. Il était en compagnie d'une bande nombreuse d'hommes à l'air triste, rangés sous un grand saule pleureur au bord d'un étang ; ils avaient les traits tirés, de longs cheveux ; la plupart étaient barbus ; ils regardaient les nuages ou l'eau de l'étang. Quelques-uns, d'aspect farouche, se tordaient et blasphémaient ; les autres soupiraient langoureusement. Tous grelottaient ; ils étaient nus et portaient une lyre en sautoir. Le vent humide soufflait à travers les branches du saule.

Un grand vieillard parcourait les groupes avec des gestes de menace. Arrivé près du saule pleureur, il fronça les sourcils et regarda pendant quelques

instants les poëtes. Donatien avait reconnu quelques-uns de ses compagnons et s'avouait qu'ayant abusé de l'imagination et outrageusement maltraité la raison, il méritait de figurer avec eux. Cependant, le vieillard les regardait toujours ; mais l'expression sévère qui le rendait terrible faisait place peu à peu à un mépris railleur. Déposant sa majesté, il dit avec un demi-sourire :

« Ah ! vous voilà, imbéciles ! »

Ils baissaient la tête sans oser murmurer, mais se sentaient humiliés de ne pas provoquer plus de colère. Ce juge qu'ils avaient nié, blasphémé, ou encensé d'une manière grotesque en le rapetissant à leur stature, ce terrible vieillard ne se donnait pas la peine de les pulvériser.

« Imbéciles ! continua-t-il, vous avec cru que j'avais fait le soleil et la lune pour que vous les mettiez en hémistiches !.... »

Et chacun dut entendre son arrêt.

Quand vint le tour de Donatien, il eût voulu pouvoir s'abîmer sous terre. Éperdu, tremblant, il cherchait comme paratonnerre quelque bonne action, quelque œuvre utile à présenter, lorsqu'une femme voilée surgit entre le vieillard et lui, le prit par la

main, et tous deux s'envolèrent au-dessus de l'étang. Craignant de tomber, il se cramponnait à ses vêtements. Ils descendirent tout doucement et la femme releva son voile.

« Où diable ai-je vu cette figure-là? se demanda Donatien se retrouvant sur son séant.

— Plaît-il? » demanda l'aubergiste.

L'aubergiste, qui était à lui-même son propre domestique et son propre cuisinier, ajouta :

« Si monsieur avait mis ses chaussures à la porte, je ne serais pas entré et je n'aurais pas réveillé monsieur. »

Donatien, se faisant la barbe, murmurait :

« C'est absurde d'avoir pris du café, mais j'ai vu cette figure-là quelque part. »

Il abattit ses moustaches, mit une cravate blanche et se trouva l'air tout penaud. Prenant son parapluie sous le bras, il sortit en feuilletant un carnet qui contenait des cartes de visite et quelques lettres de recommandation.

II

Sa première visite fut pour le docteur Selvage; celui-ci était d'assez méchante humeur quand Donatien entra dans son cabinet.

Il releva ses lunettes sur le front pour examiner l'intrus, les remit sur le nez pour lire la lettre que lui présenta Donatien.

« Ah! c'est vous, jeune homme! vous venez remplacer Duvy? je vous avertis que c'était une fameuse croûte. Vous arrivez de Paris, interne à la Pitié, fort bien; croyez-moi, vous mourrez de chagrin au bout de trois mois ici; vous êtes trop savant pour exercer dans nos campagnes.

— Docteur, dit Donatien en souriant, vous voudriez que l'on ne s'aperçût pas de l'absence de M. Duvy, et pour le remplacer consciencieusement...

— Non, cher confrère, non; mais une longue routine m'a appris qu'en abordant la pratique il faut se débarrasser d'une bonne partie de son bagage scientifique. Pas de théorie, pas de système, pas de dogmatisme. Que vous importent les mala-

dies sthéniques et asthéniques, les diathèses de Brown, l'irritation de Broussais, les théories chimico-mécaniques? à la mer toute cette cargaison-là. Mieux vaut savoir pratiquer une large saignée, couper proprement une jambe... »

Il s'arrêta pour prendre une prise, et, la roulant entre le pouce et l'index, jeta un regard irrité sur le jeune médecin qui s'apprêtait à l'interrompre.

« Eh! oui, parbleu! je sais bien ce que vous allez dire! Vous n'êtes pas absolu dans vos doctrines; vous êtes trop indépendant pour accepter un système en bloc. Éclectique, n'est-ce pas? C'est encore du propre. Avec l'éclectisme, on arrive au scepticisme, scepticisme dangereux pour le malade et le médecin. Et puis pas d'homœopathie, s'il vous plaît; mais je n'ai pas de crainte à cet égard. Je ne vous suppose aucune partialité pour les dilutions et les globules d'Hahnemann; ne vous occupez pas du diagnostic moral : on pensera que vous êtes un rêveur et un bavard. Moi, je vous le dis carrément : au diable les doctrines! les saignées locales et abondantes, les spécifiques bien connus, les révulsifs énergiques : voilà. Avec cela, on est toujours sûr de produire de l'effet. Craignez-vous de déjeuner

avec un vieil empirique? Allons donc, asseyez-vous là, morbleu! je n'aime pas les tâtonnements inutiles. Que de temps perdu dans ce monde en précautions oratoires avant d'arriver au fait! Vous tombez chez moi à l'heure du déjeuner; il faut que je sorte immédiatement après; si vous avez besoin de me voir, restez avec moi; si vous n'avez rien à me dire, allez-vous-en; mais ne restons pas là, moi à insister, et vous à faire semblant de ne pas accepter. Ma cuisine et ma société valent bien celles du *Lion-d'Or*. »

Donatien avait reçu de la nature un aspect doux et modeste; mais son aménité extérieure cachait un dédain universel et une indifférence de parti pris vis-à-vis de presque tous les hommes. Il pratiquait à leur égard un système de résignation morne, ne se donnant pas la peine de battre le briquet pour faire jaillir ce qu'ils pouvaient avoir de bon, mais les acceptant tels qu'il les trouvait, et allant chez eux prendre la fortune du pot, moralement parlant.

Le vieux médecin, indépendamment d'une nature foncièrement despotique, avait contracté dans ses relations avec les pauvres ces habitudes de brusque commandement qui imposent au vulgaire.

Au bout de quelques minutes, d'Estrigny souriait du résultat de sa rapide analyse : il connaissait le docteur Selvage depuis les fondations jusqu'aux combles. D'ailleurs, c'était un de ces caractères faits d'un seul jet, tout d'une venue, sans antinomies, sans recoins obscurs ; d'un coup d'œil on embrassait l'ensemble.

« Voilà, pensa-t-il, un homme destiné à devenir mon ennemi. Je suis fatalement appelé à le froisser tôt ou tard. Il verra que ma soumission n'était qu'apparente, et ne me pardonnera jamais de s'être trompé sur mon compte. »

De son côté, M. Selvage, pressentant un rival, redoutait la supériorité possible d'un docteur arrivant de Paris et tout fraîchement imprégné des idées de la jeune école ; il s'était promis de lui montrer qu'on n'intimidait pas facilement un vieux praticien ; mais ses frais de résistance se trouvaient dépensés en pure perte. L'extrême mansuétude du Parisien le désarmant, il ne pensa plus qu'à faire, vis-à-vis de ce timide jeune homme, le bourru bienfaisant.

Après déjeuner, ils sortirent. Tout en faisant quelques visites, le vieux médecin montrait la ville à Donatien.

Ainsi que ce dernier l'avait prévu, Montigny n'était qu'une longue rue, la route de Paris bordée de maisons, à laquelle venaient aboutir des ruelles courtes et étroites; à vol d'oiseau, on eût dit l'épine dorsale d'un poisson.

Trois renflements successifs formaient des places, celle de la halle, de l'hôtel de ville et de l'église.

La halle était noire et boueuse.

L'hôtel de ville était tout neuf. M. Publius, lâchant la bride à ses passions architecturales, avait accolé sans pudeur le grec au gothique, le profane au sacré : c'était un indigeste salmigondis de bases attiques, de zigzags contre-zigzagués, de dents de scie, de boudins, de têtes d'anges et de chapitaux composites.

Ce bel édifice pouvait se contempler lui-même dans un bassin circulaire, au centre duquel surgissait une colonnette grêle supportant un Socrate en terre rouge. Le sage de la Grèce, mis ainsi au pilori et obligé de regarder toujours l'heure au cadran de l'hôtel de ville, faisait une assez piteuse mine.

Enfin, au bout de la troisième place se trouvait l'église, un vrai bijou que l'on eût voulu mettre sous

verre. Il s'était trouvé là un couvent de bénédictins dont on n'avait laissé subsister que la chapelle. Après avoir longtemps servi de grange, cette chapelle était devenue l'église de Montigny. L'élégance de son portail, ciselé avec toute l'ingénieuse patience que savaient y mettre les ouvriers du quinzième siècle, l'attitude un peu hautaine de son joli clocher, percé à jour et flanqué de quatre clochetons, semblaient protester contre les vulgarités et les laideurs qui l'entouraient.

La grande rue se trouvait coupée à angle droit vers le sud de la ville par l'Orge qui, profondément encaissée à cet endroit, coulait entre les grands murs des jardins riverains. Avant de traverser Montigny, elle avait eu la fantaisie, légèrement ambitieuse pour une rivière large de quinze pieds, d'allonger un bras sur sa droite. Après avoir fait toute seule mille mètres de chemin, elle revenait bien vite se jeter dans le lit maternel; l'Orge possédait une île, prétexte à deux ponts et à trois moulins.

Donatien admira les façons brèves et impérieuses de M. Selvage, interrogeant ses malades et écrivant une ordonnance sans s'asseoir, le chapeau sur la tête, la canne sous le bras.

« Où me menez-vous maintenant? lui demanda-t-il en voyant qu'après avoir parcouru la ville dans toute sa longueur il revenait vers le point de départ.

— Vous ne comptez pas vous fixer au *Lion-d'Or*, je suppose; je vais vous indiquer un logement. Il faudra vous marier aussi; cela inspire plus de confiance, croyez-moi. »

Dans une encoignure, au fond d'une ruelle aboutissant à la place de la Halle, se trouvait une maison noire, antique, sculptée, avec des grillages saillants aux fenêtres du rez-de-chaussée, une porte cintrée, massive, ferrée et munie d'un lourd marteau. On parcourut les appartements vastes, incommodes, froids, pavés de terre cuite. Il y avait un jardin mesurant quinze mètres de côté, limité par trois énormes murailles que de vieux lierres essayaient de couvrir. Au bout du jardin, une porte bâtarde ouvrait sur un couloir étroit, le long duquel passait un égout; suivant une pente modérée, il allait tout doucement se jeter dans l'Orge. Il était à nu dans tout son parcours, excepté aux seuils des portes qui, prolongés en grosses dalles, formaient autant de petits ponts; et l'on voyait cette eau brune et fétide charriant lentement des immondices. En

allongeant le bras, on pouvait toucher un mur encore plus élevé que ceux du jardin.

Donatien éprouva cette sensation de vide douloureux que nous causent parfois les aspects sombres des objets extérieurs.

« Serais-je condamné à vivre ici? » pensait-il; et il eut froid intérieurement. Il jeta les yeux sur M. Selvage. Ce vieillard incolore, au profil sec, qui paraissait lui-même taillé dans la pierre grise, lui apparut comme le geôlier de cette prison, la personnification de la longue existence terne et bornée qu'il lui faudrait subir. Tout près d'eux, une chanson sembla sortir de la muraille. Celle-ci était creusée de distance en distance, de façon à former des petites cavernes que l'on louait aux pauvres pour en faire des échoppes. Un cordonnier qui, toute la journée courbé sur un soulier, tirait son alène, prenait quelque repos en cirant son fil. Alors son regard se posait un instant sur l'eau de l'égout ou sur une touffe de pariétaire, et il lançait un refrain de chanson, puis reprenait son soulier.

« Non! s'écria Donatien avec une vivacité involontaire; et, passant devant M. Selvage pour arriver à la porte de sortie : Non, ma foi! voilà

quatre ans que je vis sans air et sans soleil; il m'en faut!

— Eh bien! qu'est-ce qui vous prend donc, jeune homme? demanda son guide l'arrêtant par un bouton de sa redingote. Vous ne savez donc pas que je vous propose une affaire d'or? Ce pauvre Duvy a été obligé de mettre la clef sous la porte : vous aurez sa maison pour un morceau de pain; seulement, hâtez-vous de conclure avant qu'on ne vende par adjudication. Vous êtes ici au centre de la ville; j'ai voulu vous faire profiter de la situation.

— Merci, docteur, merci; mais rien ne presse : j'attends encore mon mobilier de Paris, et je préférerais.....

— A votre aise, mon cher monsieur, à votre aise; je pensais vous rendre service : n'en parlons plus. Maintenant je vais dans les faubourgs et quelques villages voisins; voulez-vous une place dans mon tilbury? »

Ils descendaient la grande rue au trot rapide d'un bon cheval; bientôt on fut hors de la ville. La route, s'inclinant doucement, descendait vers l'Orge, qui, après avoir fait une courbe sur la droite, repassait à travers des prairies et des jardins de maraîchers,

sans s'écarter de la route autrement que par de légères ondulations. Du haut de la colline, on eût dit une longue ceinture bleue dénouée, et la route était comme un grand mât étendu par terre et se prolongeant à perte de vue. Cela ressemblait au caducée de Mercure entouré de son serpent. Les hauteurs étaient boisées ; à mi-côte, des enclos limités par des haies, des vignes, quelques maisons, un château et son parc, c'est-à-dire un point blanc sur une tache verte.

« C'est le château de Sabine, appartenant au comte de Brisemont, dit M. Selvage, voyant Donatien fixer les yeux dans cette direction. Un pli de terrain nous cache les Gravois, où habite la marquise de Reversière : c'est là, sur la droite. »

Immédiatement au bord de la rivière, on cultivait des artichauts ; ils étaient couverts de petits tas de fumier symétriquement alignés, et l'on voyait de longues séries de monticules se coupant en losanges réguliers. Pour ne pas perdre de place, les arbres s'espaçaient de distance en distance, supportant des ceps de vigne encore nus et tout contorsionnés. Ce premier plan était triste et froid. Au delà s'étageaient les collines vertes, et derrière elles, sous le soleil et

dans la vapeur du matin, les montagnes plus lointaines prenaient des teintes violettes, roses et bleues qui allaient se dégradant et pâlissant, perdues dans l'horizon.

Sur la route même, à droite et à gauche, de jolies maisons blanches, modestes, à deux ou trois fenêtres, avec des persiennes vertes, se retirant à quelques pas en arrière, laissaient entre leur façade et le bord de la route un petit jardinet coquettement offert à l'admiration des passants. D'un pilastre à l'autre s'allongeaient des guirlandes de jasmin de Virginie et des glycines de la Chine balançant leurs longues grappes d'un bleu pâle. Les rosiers de Bengale, encore frissonnants, ne se décidaient pas à ouvrir leurs boutons. Sur un petit gazon, les tulipes hâtives s'ouvraient déjà, et les crocus, étalant leurs larges étoiles d'or, regardaient le soleil comme pour stimuler sa paresse. Le long des murs, les chamicœrasus roses faisaient honte aux lilas endormis.

On voyait tout ce petit monde printanier à travers le grillage de bois peint dressé sur un mur à hauteur d'appui. Cette clôture, servant tout au plus à rappeler la loi de propriété, n'offrait pas aux passants l'aspect rébarbatif et hostile de ces longs

murs égoïstes et défiants qui désespèrent le piéton fatigué.

« Nous sommes à Lisset, dit le vieux médecin : c'est le petit Saint-Germain, l'Asnière de Montigny. Beaucoup d'habitants de la ville ont ici des maisons de campagne. On vient y faire des parties le dimanche ; on se promène en bateau, on déjeune sur l'herbe, on rit, on chante, on danse, on est aux anges, et l'on revient le soir avec des rhumatismes. »

Donatien ne l'écoutait pas ; songeant à la maison de Duvy, il se considérait comme un galérien libéré.

« Quelle est donc cette maison blanche ? » dit-il.

L'habitation désignée par Donatien, assez éloignée de la route, sur une petite éminence, attirait les regards par ses proportions plus vastes et une recherche évidente d'élégance et de confort. De chaque côté, un avant-corps en saillie, un perron avec balustrade à jour. Le toit aigu d'une tourelle dépassait celui du corps de logis ; elle était si peu féodale, servait d'une façon si évidente à loger l'escalier, qu'il eût été injuste de l'accuser de prétention. Les deux avant-corps, s'arrêtant au niveau du premier étage, formaient deux terrasses latérales.

« Voilà une charmante habitation, continua Donatien.

— Mais oui. C'est la maison de madame Lebrun ; son mari l'a fait bâtir d'après ses propres plans. Il aimait ses aises, ce garçon-là ; figurez-vous qu'il s'est laissé mourir d'une pleurésie il y a trois ans. Aussi, pourquoi ne pas m'appeler plus tôt ?

— Madame Lebrun, Lebrun, Lebrun..., » marmotta Donatien à demi-voix.

Ce nom, frappant ses oreilles, lui produisait une sorte d'agacement comme celui que devait éprouver l'Athénien votant pour l'exil d'Aristide. Il lui en voulait de ne pas avoir accepté sa main pour descendre de diligence. Elle lui représentait le type de la vertu sèchement classique, roide et maussade.

« Eh bien ! oui, madame Lebrun ; c'est madame Lebrun, quoi ! reprit M. Selvage ; veuve de M. Lebrun, ancien notaire, mort d'une pleurésie ; elle avait trois enfants, il lui en reste deux ; elle va à la messe, chez les pauvres, ne faisant pas grand bruit ; bonne petite femme, voilà tout. Eh bien ! qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Moi ! oh ! absolument rien.

— Regardez bien, s'écria brusquement M. Sel-

vage, modérant l'allure du cheval ; voilà un malade dont je n'ai pas envie d'entreprendre le traitement. Voyons si vous seriez plus habile, mon cher confrère. »

Un homme très-grand, mince, pâle, roux, fort élégant, la tête emprisonnée dans un grand col droit, se dirigeait vers Montigny, en marchant fort vite. Ses pas allongés et mesurés symétriquement, n'avaient cependant rien de l'allure fiévreuse et inquiète du soldat en retard ; c'était la démarche calme, monotone, précise de la sentinelle en faction à laquelle on eût assigné un plus long espace à parcourir.

« M. Jacobus van Diebtrig, dit le docteur, a quarante mille livres de rentes, une admirable collection de tulipes et le spleen poussé jusqu'à la monomanie du suicide. Il est venu ici, s'est fait construire un jardin isolé, où il dérobe ses tulipes à tous les regards. On lui a recommandé la distraction et l'exercice ; il a cherché une route peu fréquentée et bien droite sur laquelle il pût faire chaque jour, entre le déjeuner et le dîner, vingt-quatre kilomètres sans se retourner. De l'église de Montigny à la première borne de La Ferté, il y a juste douze kilomètres en

ligne droite. Voilà ce qui l'a engagé à demeurer chez nous. Tous les jours, par tous les temps, on le voit accomplir son trajet comme s'il était mû par un ressort intérieur ou soumis à l'arrêt qui condamna le Juif-Errant. Le traitement réussit, car il ne s'est pas encore tué, mais il maigrit et pâlit tous les jours. On dit que c'est une maladie morale ; voilà un mot qui, pour moi, n'a guère de sens ; je placerais volontiers le siége du mal dans les viscères abdominaux.....

— Je voudrais tenir son cerveau, dit Donatien d'un ton pensif.

— Ah ! ah ! je vous vois venir ; je savais bien que vous aviez des systèmes ; voilà un mot qui me révèle tout un monde de rêveries phrénologiques. Avez-vous vu comme Flourens a battu Gall, Spurzheim, Fossati et consorts? Il les a drôlement aplatis eux et leurs bosses.

— Permettez, docteur : pas plus que vous, je n'admets les maladies de l'âme ; je pense que l'âme ne peut être indépendante de l'organisme, que celui-ci l'aide ou la comprime dans la manifestation de ses facultés. Celles-ci sont donc subordonnées à l'état des organes. N'allez pas non plus chercher les

affections dans les viscères inférieurs ou le système ganglionnaire, qui ne servent qu'à la vie végétative dont la conscience ne se mêle pas. Mais la vie animale proprement dite, et je fais rentrer là-dedans tout ce que le pédantisme des écoles appelle activité, entendement, et tout ce que vous voudrez de plus psychique, car l'âme, considérée isolément, est une ânerie scolastique ; la vie animale donc a le cerveau seul pour centre d'opérations. C'est l'organe exclusif des forces morales et intellectuelles ; l'estomac peut le gêner ou l'aider de temps à autre, mais ce n'est qu'un phénomène de transmission ; les penchants, les talents, le génie sont en rapport direct avec le perfectionnement encéphalique ; les aptitudes précoces sont toujours accompagnées d'un développement cérébral prononcé, général ou partiel. Maintenant, si un homme est moralement dévoyé, c'est qu'il est atteint dans les fonctions cérébrales, qu'il y a anomalie, trouble, déviation dans l'organisme ; que ce soit atrophie, hypertrophie, consistance inégale des parties, lésions, épanchements, squirres, dépressions, ossifications, il n'en est pas moins vrai que ces causes agissent de façon à modifier la substance des organes cérébraux ; oui, monsieur, des

organes, car le cerveau est complexe ; c'est une agrégation d'organes, et dès lors.....

— Ouf ! soupira le docteur Selvage. Aurez-vous bientôt fini ? Dans ce petit discours, voilà de quoi vous faire perdre deux douzaines de clients. Mais laissez-moi vous raconter..... »

Le vieux médecin s'interrompit pour saluer une dame qui venait du côté de Lisset. Elle était vêtue de noir, simple, sans affectation de dédain pour la mise ; une sorte d'élégance calme qui semblait dire : Je ne veux pas qu'on me regarde. Une robe de cachemire noir, pas trop longue, sans garniture ; aucun prétexte pour se retrousser et montrer le bas des jupes ; un châle de guipure noire et une capote de tulle raisonnablement évasée, garnie de jais.

Elle répondit au salut du vieux docteur par un léger sourire, en inclinant la tête : c'était un sourire à peine esquissé, des yeux plutôt que de la bouche, comme un rayonnement chaste et contenu d'affection reconnaissante.

« C'est moi qui l'ai mise au monde, elle et ses enfants, dit M. Selvage, comme s'il eût été interrogé. Le matin, elle va à l'église, fait sa tournée chez les pauvres ; après le déjeuner viennent les leçons et la

promenade des enfants ; à quatre heures, elle rentre. On la voit rarement le soir. Je suis un des rares admis dans l'intérieur de Blanche, moi, les curés.....

— Elle est lancée dans l'existence comme une locomotive qui ne déraille jamais ; elle a donc pris des leçons de M. van Diebtrig ? C'est une femme-horloge. On doit avoir envie de la remonter tous les samedis. Si elle était à moi, il me semble qu'exaspéré par cette monotonie, je la casserais pour savoir ce qu'il y a dedans. »

Comme le vieux médecin ne riait pas, les observations de Donatien, d'abord commencées à voix haute, arrivèrent bientôt au diapason du soliloque.

« Malgré tout, elle a un joli sourire; mais je l'ai déjà vue quelque part.... »

Tout à coup il ressaisit sa vision.

« Tiens ! mon ange du bord de l'étang ; mais hier soir je l'avais à peine entrevue..... Elle ne souriait pas. Comment ai-je pu pressentir cette expression de physionomie ?..... Il faudra que je fasse une étude sur les rêves. »

III

« Lisset, ce 3 juillet 1860.

« CHER AMI... »

Donatien posa sa plume.

« Ces deux mots contiennent déjà un gros mensonge, pensa-t-il. Que notre langue est pauvre ! Cet Hector Boisselin ne m'est pas du tout cher. En apprenant sa mort, je dirais : Tiens, il a eu tort de se laisser mourir, voilà tout. Est-il mon ami? Je ne pense pas que nous nous aimions beaucoup. Quand j'éprouvais le besoin d'entendre quelque drôlerie impertinente, j'allais le trouver; quand il avait besoin de se procurer de l'argent ou un auditeur, il venait me voir. Nous avons soupé ensemble, fait ensemble bien des choses réputées légères. Ce n'est pas là une de ces fameuses amitiés fondées sur la vertu, dont le but est de se soutenir mutuellement pour arriver ensemble au ciel. Quand nous étions jeunes, on nous faisait à ce sujet des lectures édifiantes dans un livre bleu... Après tout, n'est-il pas ce qu'on appelle un

ami? J'ai envie d'écrire à quelque confident pour me débarrasser d'un certain malaise..... Je ne trouve pas le mot propre ; enfin il y a pléthore, et je veux me dégonfler. En cherchant à qui m'adresser, je trouve son nom sous ma plume. N'est-ce pas un symptôme d'amitié? Le diagnostic doit être sûr ; j'écris donc :

CHER AMI,

« J'aurais besoin de ton expérience..... »

« Ah çà! décidément je deviens fou. C'est à Boisselin que j'irais demander des conseils! Mais d'abord les conseils ne sont appréciés que par ceux qui les donnent, et d'ailleurs autant vaudrait faire venir le tonnelier pour raccommoder ma montre. Il est insoutenable, l'ami Boisselin. »

Et s'irritant à la fois contre lui-même et les malencontreux souvenirs évoqués par ce nom de Boisselin, il prit un plaisir amer à refaire le portrait du personnage en exagérant les angles.

Hector Boisselin, comptant un peu trop peut-être sur son esprit et son intelligence, avait eu foi dans son étoile, tant et si bien qu'il n'en gardait plus

pour le reste. Il mit en coupe réglée les vertus et les vices qui eussent pu le gêner. Sous les formes les plus bienveillantes, il était dur comme un bloc de granit; par économie, sobre comme un chameau; chaste comme Scipion, il affichait au besoin un libertinage élégant. Prenant au physique ses modèles dans le journal des tailleurs, au moral, copiste éclectique, il alliait au *cant* anglais le débraillé régence. L'homme primitif disparaissait sous cette bigarrure d'emprunt. On pouvait trouver cependant le défaut de la cuirasse. En faisant jouer le ressort de la vanité, on mettait à nu des naïvetés étonnantes. Il aimait à se faire passer pour un boyard russe ou un grand seigneur anglais voyageant incognito : il s'appelait alors sir Bussling ou Burlinki, et savourait délicieusement les courbettes des garçons d'auberge. Il imposait à beaucoup de gens qu'éblouissaient ses façons de marquis. Mais, première victime de son charlatanisme, il se prenait au sérieux et se regardait lui-même sans rire.

Comment Donatien avait-il pu songer à le prendre pour confident? Il s'excusa en se disant qu'il était bien isolé, que d'ailleurs Boisselin se faisait pardonner ses travers, qu'il savait être insupportable

sans devenir jamais ennuyeux. Tout en se rappelant quelques anecdotes comiques, il regardait le dos de sa plume et lisait : *Blanzy*, *Poure, Boulogne*. Il répétait : *Blanzy*, *Poure*, *Boulogne*. Et sur la lettre commencée il écrivait : *Donatien*, *Donatien*, en faisant de beaux paraphes, puis quelques hachures obliques. Ensuite, il dessina un profil avec un grand nez et des moustaches. Il écrivit : *Blanche*, *Blanche*. Il jeta sa plume avec colère, se leva et arpenta son cabinet. A chaque tour, se trouvant en face de la cheminée, il voyait un buste d'Hippocrate posé sur le marbre. — « Est-il désagréable ! Qu'a-t-il donc à me regarder toujours ? on dirait qu'il veut se moquer de moi. — Il retourna le buste. — Il est bête comme le soleil !

« Dieu, quelle existence ! Le matin, les femmes qui reviennent de Montigny avec leurs ânes et leurs paniers ; à midi, le facteur ; à deux heures le Hollandais ; à quatre heures, c'est..... allons ! encore ! Décidément, je la déteste cette femme avec ses pauvres, ses enfants, son voile noir, sa tourelle, son sourire. Pourquoi passe-t-elle devant ma porte régulièrement à dix heures, puis à quatre ? Elle me fait perdre deux heures par jour ; je lui demanderai des dommages-intérêts.

« Voilà cependant à quoi je passe mon temps, et l'on se figure que je m'enferme pour récolter la lune sur un prisme et la soumettre à des analyses chimiques! Les paysans disent que je suis une bonne âme parce que j'oublie de leur présenter ma note. Ils se figurent que c'est amusant de les entendre se plaindre de leur vache malade, des impôts, de la grêle, du propriétaire..... Ma foi! j'aime encore mieux subir leur reconnaissance; on en dit toujours moins long pour remercier que pour se plaindre..... Moi, une bonne âme! merci! ils vont peut-être me canoniser..... »

Au-dessus d'Hippocrate mis en pénitence se trouvait un cartel avec une petite horloge d'ancien style; le cadran marquait quatre heures moins dix minutes.

« Il faut que je fasse un tour de jardin, le travail de cabinet fatigue la tête. »

Il se promena au fond de son jardin, se rapprochant insensiblement de la grille devant laquelle madame Lebrun passa.

« Quelle démarche prétentieuse! murmura le médecin; à quoi peut-elle penser? que signifie cette manière de toujours marcher droit devant soi

sans regarder ni à droite ni à gauche? Alcide! Alcide! »

Alcide était un petit paysan de dix-sept ans qui lui servait de domestique.

« Alcide, est-ce que tu ne vas pas mettre des pétunias dans le massif en face de la grille! Les silènes sont fanés; d'ailleurs il faut varier. »

Il s'assit sur un banc et se dit :

« Décidément, j'ai envie de retourner à Paris ; je m'ennuie, voilà le mot que je ne trouvais pas. Oh! mais je m'ennuie comme Louis XIV. »

Quelques jours après sa promenade avec M. Selvage, Donatien avait fait une grande tournée de visites : les deux notaires, le curé, son vicaire, le contrôleur des contributions, le maire, tous gens absorbés par leur spécialité; quelques familles de Montigny, puis les environs, M. le comte de Brismont, le marquis de Carabas de la localité; madame de Reversière et plusieurs personnes de leur société. Bientôt la bourgeoisie de Montigny lui parut impraticable; la marquise, entichée de son nom, spirituelle et médisante; le comte roide et pédant, mais hospitalier et de commerce agréable; en ne franchissant pas certaines limites assez restreintes, on

trouvait à échanger quelques idées dans son salon. Donatien n'aimait pas le monde; il ne trouva d'intimité nulle part; il se rabattit sur l'étude, sur l'exercice de sa profession. Mais M. Selvage avait prédit juste : les clients ne se pressaient pas.

Pourquoi allait-il se fixer à Lisset, à un quart de lieue de la ville? Il s'agissait bien de jardin, de rivière, de vue et de campagne. On le voyait trotter de Sabine à Montigny, de La Ferté à Sabine sur un cheval blanc; il passait et repassait dans un cabriolet attelé d'un cheval roux. A quoi bon deux chevaux? Veut-il nous faire croire qu'il est très-occupé? Ces Parisiens sont pétris de vantardise. Il espère nous jeter de la poudre aux yeux; il est rongé de dettes jusqu'aux os; tout cela c'est pour accrocher quelque dot. Ah! mais c'est que nous mettrons nos filles sous clef. Que signifie ce genre de visiter les pauvres sans se faire payer?.... De la popularité avec les paysans, allons donc! c'est bien cela qui le fera nommer conseiller municipal!

Donatien regardait sur la route; il y voyait toujours les mêmes choses aux mêmes heures; peut-être disait-il vrai en s'écriant : Je m'ennuie!

Un peu plus tard il prit son chapeau et sortit. Le

temps était lourd : un ciel bas, rougeâtre, pesait sur la terre comme un couvercle de cuivre ; l'Orge sans rides, sans ondulations à la surface, paraissait morne et arrêtée. Toute la nature était frappée de stagnation et comme pétrifiée.

« On parle toujours de calme, pensait le médecin ; il ne manque plus que la symétrie et la ponctualité pour faire un bel idéal de damnation. »

La cloche de l'église se mit à sonner ; il se rappela les enthousiasmes de son enfance et sourit ; mais la cloche sonnait plus longtemps que de coutume. Dans le silence absolu des éléments, les vibrations plus nettes, plus sonores, remplissaient tout l'espace.

Beaucoup de monde se pressait à la porte de l'église ; il entra derrière les autres, prit de l'eau bénite, s'agenouilla, se releva et s'assit comme eux. Devant lui les ondulations de têtes ; au fond, des lumières perçaient de clartés livides les nuages gris d'encens. On chantait autour de lui. Le prêtre s'assit à la droite de l'autel, posa ses mains sur ses genoux, par-dessous une chasuble roide qui miroitait à la lumière, et demeura immobile.

Un bruit de foudre lointaine retentit, se rapprocha

avec des intonations plus graves et fit trembler l'église, et, s'apaisant peu à peu, il se traîna en longues notes plutôt plaintives que menaçantes : un rugissement de lion battant en retraite. Le médecin avait oublié le son des orgues; il sentit son attention captivée.

Alors une voix descendit de la voute; les notes tombaient une à une avec le murmure contenu d'une cascade glissant sur la mousse au fond d'un bois. Puis le son expirait lentement.

Donatien sentant l'harmonie pénétrer jusqu'au fond de son organisme par toutes les fibres, dominé, surpris, écoutait les yeux fixés devant lui, largement ouverts.

Il était près d'une chapelle latérale terminée par une fenêtre aiguë à double lancette. Des personnages bariolés, des fleurs, des figures géométriques étaient enchâssés dans de petites tringles de plomb. Son regard était arrêté sur une figure de saint couronné d'un nimbe, les dernières lueurs du jour éclairaient les fenêtres, et l'on voyait blanche et distincte la figure du personnage placé dans le trèfle que bordaient les deux pointes des lancettes géminées.

Il regardait sans se dire que ce fût là un saint

couronné, mais il ne pouvait porter ses yeux ailleurs, et il voyait, suivant que les notes montaient et descendaient, le nimbe rayonner, s'agrandir ou pâlir et se rapetisser.

Il ferma les yeux : le contact visuel des objets devenait douloureux. Alors, la voix se traînait gémissante et expirait comme un souffle. Il voyait de grandes prairies, des bois, des moissons ; la lumière douce faisait briller les gouttelettes de rosée attachées aux herbes ; plus loin, les bois restaient dans l'ombre ; le long des blés marchaient lentement des jeunes filles toutes blanches avec des couronnes de bluets : c'était la Fête-Dieu. Lui-même, enfant, un livre sous le bras, le chapeau à la main, suivait par derrière : il avait un pantalon blanc. De temps en temps, on s'arrêtait pour mettre le genou en terre. La voix grêle du prêtre que l'on entendait de loin se perdait dans le murmure ondoyant des blés courbés par le vent ; on arrivait près des maisons, les murs tendus de blanc disparaissaient sous les bouquets fixés de distance en distance comme des constellations de fleurs.

Un bruit aigre fit tressaillir Donatien ; il lui sembla qu'on jetait des pierres à la surface d'un lac de

cristal. A ses côtés, une vieille femme récitait le chapelet. Il voyait de profil ses lèvres remuer ; elle chuchotait en dodelinant de la tête ; au tremblement de ses mains, les grains du chapelet et les médailles s'entrechoquaient, et cette tête s'interposait entre lui et le vitrail.

Après la réplique des orgues, la voix reprit, mais éclatante, pleine d'intenses vibrations ; c'était le final, comme le suprême effort de sa puissance.

Alors, des vitraux, des lumières de l'autel, sortirent des éblouissements. Donatien murmurait intérieurement : Assez ! Il se sentait les mains moites et des bouffées chaudes lui montaient à la tête.

Devant le portique, lorsqu'on sortit, des groupes se formaient. Le médecin entendit une dame disant :

« Madame Lebrun s'est vraiment surpassée ce soir dans l'*Ave Maris Stella ;* cela pénètre jusqu'au fond de l'âme. »

Donatien rentra chez lui, se glissant le long des murs pour n'être pas exposé à causer avec quelqu'un. Rassemblant soigneusement ses impressions, il craignait de laisser échapper les dernières notes qui vibraient encore intérieurement ; tout son être, imprégné d'harmonie, aurait voulu se mettre à

l'unisson, mais l'accord ne venait pas, et il se sentait tiraillé d'une façon douloureuse.

Étendu sur son canapé, le cigare à la bouche, il se dit :

« Finissons-en ; voilà qui est par trop naïf. On appelle cela de la musique qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. Où va-t-elle se nicher leur âme ? Je n'y vois, moi, qu'une irritation du nerf auditif et un trouble général du système nerveux ; de la musique, des parfums, de la lumière, il n'en faut pas davantage pour bouleverser un homme ; ce phénomène se produit à l'église ; alors on dit que la grâce l'a touché. C'est ainsi que se manifeste ce qu'ils appellent la foi !..... Est-ce que par hasard la foi serait un commencement de névrose ?..... On a dû faire des études sérieuses sur cette question, au moyen âge. A quelle température musicale arrivait l'extase ? Combien de kilogrammes d'encens fallait-il brûler pour produire un sujet apte à la canonisation ?..... J'aurais bien voulu la voir pendant qu'elle chantait. Je suis sûr qu'elle se croyait, de bonne foi, inspirée par le ciel. Ici, on m'appelle matérialiste et, qui plus est, voltairien ; après avoir lâché ce gros mot, ils ont épuisé leur arsenal. C'est à cause de ma réputation

qu'elle passe toujours sans regarder du côté de ma grille ; j'y ai cependant fait grimper des volubilis ; est-ce trop profane ? J'y mettrai des scabieuses..... si je pouvais me déguiser en séminariste !..... »

Avant de regagner sa chambre, il passa dans son cabinet pour prendre un volume de la philosophie positiviste d'Auguste Comte. Il trouva du désordre sur son bureau ; on avait pris du papier, répandu de l'encre, dérangé ses plumes ; une lettre était restée à demi engagée sous d'autres paperasses, comme si l'on eût cherché à la cacher précipitamment.

« Tiens ! je croyais qu'Alcide ne savait pas écrire..... si je l'avais appris plus tôt, j'aurais diminué ses gages. »

L'écriture très-grosse descendait obliquement de gauche à droite. Donatien lut (nous ferons grâce de l'orthographe) :

« Monsieur le Curé,

« Permettez-moi donc que si j'ose m'adresser à vous, monsieur le curé, c'est en croyant, et cependant je n'ose affirmer, comme il n'y avait pas de signature à la précédente reçue qu'elle m'a été en-

voyée et dictée de votre pensée; sur ma conduite désaventurée et à ne faire aucune loi de la profession catholique. Vous avez tort de vous alarmer ainsi, monsieur le curé; je ne suis pas un païen, ni même un protestaniste, ni sur aucune profession de ce que vous pourriez juger. Je suis simplement un catholique; je sais bien que je suis un peu coupable envers Dieu sur ma nourriture. Comme vous me le disiez que ce serait si facile, étant en service, de me priver de cette satisfaction envers Dieu, surtout les jours les plus humains, de ne jamais prendre protection de soi-même, à rendre l'âme inférieure de la volonté du Dieu tout-puissant. »

« Quel galimatias! s'écria Donatien se renversant sur son fauteuil pour rire à l'aise. Le curé doit être fier d'avoir produit un si brillant sujet..... Continuons: »

« Pour cela, je ne vais pas à l'encontre; je suis bien coupable; mon âme que j'ai bravée, mon cœur que j'ai outragé, que j'ai livré aux choses de la terre! Ah! si j'eusse eu des conseils plus tôt, ce ne serait pas si outragé que c'est maintenant; ce n'est pas par indignation de violer que je vais à l'encontre,

mais par manque de réfléchir les jours réservés ; comme vous savez que où je suis on ne vit qu'avec la viande ; mon maître est un homme humanitaire, mais on dit qu'il est voltairien, philosophique et ostensible aux lois de notre sainte religion. Aussi, d'après la précédente reçue, croyez que j'ai pris pour conciliateur la garde de Dieu ! Ces explications suffiront, je l'espère, pour vous démontrer qu'il n'y a aucune manière irréprochable sur ma conduite. Quand je vous verrai, j'aurai bien des choses à vous dire pour la transportation du pays.

« Adieu, monsieur le curé, croyez..... etc.

« Jean-Sylvestre-Alcide HOUDRAY. »

« *P. S.* Vous direz à mon frère Joseph de se faire examiner ses lettres avant de m'écrire. Il n'y avait pas de bon sens de m'avoir laissé envoyer cette lettre. J'ai compté cent trente-cinq fautes. Si cet enfant ne se fait pas examiner et corriger ses lettres, il ne saura jamais dicter par manque de savoir parler. »

Toujours en riant, Donatien alla se coucher. Le lendemain était un vendredi. Indépendamment

d'Alcide, préposé au jardin et à l'écurie, il avait à son service une vieille fille appelée Marguerite, qui faisait la cuisine, entretenait la maison et causait avec les voisines.

Donatien lui fit comprendre qu'elle serait dispensée d'aller à la boucherie, qu'il avait envie de manger une omelette à son déjeuner, si bien que Marguerite alla aussitôt publier que, grâce à ses exhortations chrétiennes, son maître était en train de devenir pieux comme un petit ange.

En sortant de table, il prit un air affairé, fit seller un cheval et se mit à trotter sur la grande route. Un peu avant quatre heures, il était de retour et assis au fond de son jardin. Il s'appliquait au bord de l'Orge, sous un bouquet de saules pleureurs, à lire un article de la *Gazette des Hôpitaux*. Il s'agissait d'auscultation et d'un perfectionnement dans l'usage du stéthoscope. Mais une fois au bas de la page, il s'apercevait qu'il n'avait rien compris aux minutieuses descriptions de l'instrument. La rivière venant de Montigny arrivait jusqu'au jardin de Donatien en ligne légèrement ondulée. A partir du bouquet de saules elle s'écartait brusquement sur la gauche et revenait en s'arrondissant vers la route,

enfermant dans cette courbe, d'environ un quart de lieue, les propriétés voisines de celle que Donatien avait louée. Elle formait une sorte de cap dont la maison de madame Lebrun occupait le centre. Par-dessus les arbres des jardins voisins, on voyait briller au soleil l'ardoise du toit aigu de la petite tourelle. En hiver, à travers les arbres dépouillés, elle se dressait tout entière, blanche et nue comme un dolmen celtique.

L'Orge, arrivant avec une certaine violence du dernier moulin de Montigny, venait se briser au coude, dont il ravinait le talus et y amoncelait des branchages, des roseaux, des feuilles sèches, dont la réunion constituait une sorte de digue à claire-voie que l'eau devait traverser ; elle passait, avec un petit murmure irrité, le long de ces obstacles, déplaçant les longues herbes vertes suspendues aux branchages, et se divisant en mille filets qui allaient, au bout d'une seconde, rejoindre la masse principale.

Au-dessus de ce petit tourbillonnement continu, et précisément en face de l'endroit où Donatien établissait son cabinet de travail, s'étalait un massif d'aulnes vigoureux, largement dilatés en l'air, et plongeant leurs racines jusque dans l'eau ; mises à

nu par le travail incessant du courant, elles s'étendaient en avant du talus comme les pattes de quelque énorme araignée. Entre ces racines, une grosse touffe d'épilobes roses, mise en mouvement par les filets d'eau, se balançait continuellement de droite à gauche. Se laissant traîner, en compagnie des morelles douce-amère, les ronces et les houblons s'avançaient jusqu'au milieu de la rivière. Le feuillage des aulnes interceptait la vue d'un gros catalpa à demi couché sur l'Orge, à quelques centaines de mètres plus loin. Cet arbre, planté au point extrême de la courbe, faisait partie de la propriété de madame Lebrun.

Le docteur pensait quelquefois qu'elle devait venir sous son catalpa, comme il venait lui-même sous les saules ; que ces arbres, vus de loin, s'ils s'étaient connus, auraient pu leur parler réciproquement l'un de l'autre. Mais les maudits aulnes devaient empêcher madame Lebrun de voir le jardin de Donatien. Quant à lui, il ne pouvait regarder l'horizon où s'enchevêtraient les collines boisées sans le voir brutalement coupé par la tourelle, toujours à la même place, avec une persistance railleuse. Le René de Chateaubriand, s'attachant à

suivre, sur le cours d'un ruisseau, la destinée d'une petite feuille, lui rappelait que les eaux, comme l'air, comme l'aile de l'hirondelle ou le scintillement des étoiles, peuvent devenir des messagers d'amour; que, dans d'autres circonstances, les pétales d'une rose effeuillée sous les saules, et lentement portées par le courant, auraient pu s'arrêter sous le catalpa.

Donatien, habitué aux analyses intimes, faisait scrupuleusement passer ses propres sensations au creuset de l'examen ; il appelait cela faire de l'auto-dissection.

Il se dit que madame Lebrun devait exciter sa curiosité, parce qu'il entendait souvent parler d'elle, parce qu'elle se cachait, parce qu'il était désœuvré, parce qu'il était encore jeune et parce qu'elle était belle.

Il ne s'était jamais trouvé face à face avec elle, mais souvent il se tenait à quelques pas derrière sa grille lorsqu'elle passait. Du haut de son cheval ou de son cabriolet, il avait jeté sur elle un regard furtif, emportant à la dérobée et gravant dans sa mémoire quelque trait de sa physionomie, quelque allure, quelque geste ; puis, dans le loisir des longues heures d'ennui, rajustant, avec une patience coupée

d'irritations, ces fragments éparpillés, il avait complété un portrait qu'il trouvait beau.

Le rapide éclair de la diligence lui avait montré un visage pâle, un reflet de neige; il avait prononcé : chlorotique. Le lendemain, il l'avait vue pâle aussi, mais d'une pâleur bronzée, pleine de sang; l'hypothèse de la chlorose se fondait sous les ardeurs d'un ciel napolitain ou andalous.

Le nez droit et mince devait frémir sous l'émotion; la bouche souriait d'elle-même, mais promettait une expression effrayante et se contractant pour le dédain. Sous la dentelle de l'éternel voile noir, les yeux presque toujours baissés, n'avaient pu cacher le secret de leur intelligente beauté.

Blanche, plus grande que la plupart des femmes, supportait sans affaissement et sans gaucherie l'embarras d'une taille qui devait attirer les regards. Le cou, flexible et long, se rattachait aux épaules par des lignes calmes.

Ce qu'il y avait de remarquable dans l'ensemble de cette physionomie, c'était la persévérante antithèse d'une jeunesse rebelle avec une maturité précoce : ce front large et uni, caché par une ogive de chastes bandeaux noirs aplatis avec soin, sem-

blait réclamer des rides et la cornette, tandis que le sourire de la bouche et la fossette du menton faisaient songer aux fleurs d'avril.

Voilà ce que Donatien avait vu ou pressenti. A force de songer à elle, d'analyser les effets, de remonter aux causes, de redescendre dans les conséquences, de subtiliser, de synthétiser et de disséquer, il en était venu à formuler cette naïveté pleine de profondeur :

« Quel dommage que je déteste cette femme ! je l'aimerais bien ! »

Quatre heures allaient sonner lorsqu'il se trouva devant la grille, grondant Alcide qui avait négligé de ratisser les allées. Une vieille femme vint demander M. le docteur, ce qui le força de rentrer dans son cabinet.

Cette vieille était prolixe dans ses discours ; il s'agissait d'un voisin, l'ancien maître d'école de Surray, village situé à trois quarts de lieue sur la gauche, dans les terres. Ce maître d'école, M. Mulot, était un homme bien respectable, mais avare en diable ; il coupait une allumette en quatre et aurait dépouillé une puce pour en vendre la peau...

« Enfin, qu'est-ce qu'il a ? interrompit le médecin.

— Oh! lui, rien, le pauvre cher homme; c'est sa femme, madame la maîtresse; si vous ne venez pas...

— C'est bon, j'y serai ce soir. »

Après dîner, il partit à pied, et au bout d'une demi-heure il arrivait à Surray.

IV

La maison de M. Mulot se trouvait à l'extrémité du village, à quelques pieds en arrière de la ligne des autres façades, au fond d'un petit carré fermé du côté de la route par une rangée de bourrées dressées contre une perche transversale. Un étroit sentier, coupant cet espace en deux parties égales, conduisait à la porte. A droite, s'arrondissaient une douzaine de choux; à gauche, quelques haricots gravissant le long de leurs rames, semblaient monter à l'assaut pour se disputer l'air et le soleil interceptés par les pignons voisins; une giroflée languissante et chlorotique s'étirait indéfiniment dans une marmite fêlée. La porte était entr'ouverte. M. d'Estrigny entra sans bruit et se trouva dans l'obscurité. Il se sentit envahi par une odeur fade et malsaine, odeur de

fièvre, de cataplasmes et de tisane qui lui rappela l'hôpital.

Ce souvenir poursuivait Donatien, tandis que, s'habituant peu à peu à l'atmosphère de la pièce, il cherchait à s'orienter. En face de lui, une fenêtre laissant pénétrer les dernières lueurs du jour, traçait dans le noir un carré de gris terne. A sa droite, un point lumineux, rayonnant dans un petit espace, dessinait, comme au compas, un cercle rouge, tandis qu'une masse d'ombre plus dense et plus opaque laissait deviner la profondeur de l'alcôve.

Il allait demander de la lumière lorsque de ce fond obscur partit un bruit étrange : on eût dit la chute d'une pierre dans l'eau, un son plein, puis le petit frémissement sec de l'écume. Ce bruit se répétait avec la régularité du balancier de l'horloge qui semblait marquer les intervalles et les espacer de dix en dix secondes. Donatien reconnut une des formes du râle de l'agonie : l'air, comprimé dans les poumons, se faisait violemment place le long des voies respiratoires, arrivait à la bouche et la forçait à s'entr'ouvrir bruyamment. En même temps quelque chose remua du côté du point lumineux et le cercle rouge s'élargit.

« On ne voit pas clair ; allumez donc, que je visite la malade ! » s'écria Donatien.

Une voix cassée répondit avec une sorte de murmure :

« Allumez donc, allumez donc ; je veux bien, moi ; mais où sont mes *chènevottes?* »

Les chènevottes sont des allumettes que fabriquent les paysans, en trempant dans le soufre les tiges desséchées du chanvre. Après avoir tâtonné quelque temps, M. Mulot parvint à retrouver les siennes dans un vieux sabot accroché au mur ; il en prit une et l'approcha de la braise. Le point lumineux qu'avait remarqué le médecin était produit par la réunion de deux petits tisons qui mouraient tout doucement dans la cendre. La chandelle allumée, on s'approcha du lit : c'était une grande boîte oblongue supportée par quatre pieds massifs ; il était très-haut, et on y avait accumulé tant de matelas, que Donatien put examiner la malade sans se baisser. M. Mulot, de petite stature, se trouvait au-dessous du niveau du visage de sa femme ; une chaise haute, munie d'un marchepied, comme celles que l'on emploie pour asseoir les enfants à table, avait été approchée du lit ; il s'en servait pour arri-

ver jusqu'à sa femme lorsqu'elle réclamait ses soins.

La tête de madame Mulot reposait à plat sur un traversin; sa marmotte, en cotonnade à pois bleus, descendant fort bas sur le front, ne s'arrêtait qu'au-dessus des yeux qui, démesurément ouverts et retournés, l'iris presque totalement enfoui sous la paupière supérieure, formaient deux larges taches blanches sur sa peau brune, comme des yeux d'argent sur une statue de bronze; le nez aminci, au cartilage saillant, au bout incolore n'était plus animé par la circulation du sang ni le passage de l'air; les lèvres, blanches, gardaient un peu d'écume dans leurs angles abaissés; celle d'en haut était légèrement relevée vers la droite : on eût dit l'essai malheureux d'un sourire inachevé; c'était l'issue que se ménageait l'air après avoir déplacé les obstacles obstruant les bronches et la trachée-artère, comme la soupape de sûreté d'une machine à vapeur.

Tout à fait au bas du lit, une légère saillie indiquait la place des pieds posés verticalement près l'un de l'autre, avec la rigidité précise des figures de sarcophages égyptiens. L'énorme distance comprise entre les pieds et la tête fit penser au médecin

que la moribonde devait être d'une taille gigantesque.

« Il n'y a rien à faire, absolument rien, » prononça-t-il en laissant retomber le grand rideau de serge verte.

Il cherchait, à l'usage du vieillard, dans son répertoire, quelqu'une de ces banales consolations dont il est bon qu'un médecin meuble sa mémoire avant de commencer une tournée. L'ancien maître d'école le prévint en disant :

« Monsieur le chirurgien, je savais bien qu'il était impossible de prolonger l'existence de ma compagne ; je suis peiné de voir que je vous ai occasionné un dérangement inutile ; s'il m'eût été possible de prévenir l'indiscrétion de ma voisine, j'y eusse certainement mis obstacle. Nul de nous, monsieur, ne peut se dérober à sa destinée. Ce matin, quand j'ai relevé ma pauvre chère femme pour la dernière fois, j'ai bien compris qu'elle devait avoir le corps tout pourri à l'intérieur, et je me suis dit : quoi que l'on puisse faire désormais, madame la maîtresse n'ira pas loin. »

La lune, qui venait de se lever, éclairait l'intérieur de la chambre. M. Mulot remit dans le sabot

le bout de chènevotte qu'il avait gardé à la main, jeta un regard vers la fenêtre, et, voyant la lune, il éteignit la chandelle, la prit, la retourna et la replaça dans le chandelier la mèche en bas; sans s'occuper davantage du médecin, il alla s'asseoir près de la cheminée.

M. Mulot ou M. le maître, comme l'appelaient ses concitoyens, avait quatre-vingt-deux ans, et pendant toute sa vie il avait demandé à la morale et à l'hygiène les moyens de la prolonger; il parlait avec amertume des jeunes gens qui, fréquentant le cabaret, rentraient chez eux la tête en feu et les pieds à la glace; il raillait impitoyablement les goutteux de soixante ans, les gastronomes qui exigeaient du bouillon et de la viande, tandis que la moitié d'un chou pour la soupe et la queue d'un hareng devaient suffire au repas d'un homme moral. Son débit était lent, solennel, accentué comme celui d'un homme connaissant trop la valeur des mots pour s'exposer à en perdre le long d'un discours. L'ancien maître d'école parlait correctement, insistait sur les liaisons, montrait une grande partialité pour l'imparfait du subjonctif et certaines figures de rhétorique un peu vieillies.

Il portait un habit de gros drap bleu, à basques courtes, taillées carrément au milieu du dos; dans le collet, fort élevé, plongeait le bout des oreilles, que recouvrait par en haut un bonnet de soie noire.

Sous le regard fixe du médecin, les objets, aux contours grossièrement estompés par les lueurs incertaines de la lune, se précisèrent. Au pied du lit, la grande horloge de chêne noirci descendait tout droit jusqu'à deux pieds de terre, et là se renflait brusquement en un ovale au milieu duquel un trou laissait voir le grand balancier de cuivre, qui passait et repassait, marchant dix fois plus vite que les pulsations de l'agonie. M. Mulot, qui apportait dans ses habitudes la ponctualité d'un colonel russe, n'avait pas oublié de remonter les poids de l'horloge à huit heures précises. Vers la tête du lit se trouvait la huche au pain, surmontée du dressoir chargé de vaisselle; sous la fenêtre, un petit tonneau monté sur chantier; le long du large manteau d'une cheminée antique, pendait une tresse d'oignons, à côté d'une certaine quantité de harengs salés; chacun d'eux était coupé d'avance en quatre morceaux, et ces fragments, enfilés les uns à la suite des autres, formaient une sorte de chapelet. Après avoir rap-

proché ses deux maigres tisons pour raviver le feu, il alla chercher dans la huche quelques croûtes de pain, les fit tremper dans une tasse pleine d'eau, en murmurant :

« Voilà ce que c'est que de ne plus avoir de dents. »

Puis, prenant sur le dressoir une assiette contenant quelques débris de pommes de terre, il commença à souper. Au râle de madame Mulot, au son de l'horloge, s'ajouta le bruit de la fourchette qui, dirigée dans l'obscurité, allait, en hésitant, frapper les bords de l'assiette, et celui de la mastication lente du vieillard. Une fois il se leva, alla ouvrir le robinet du petit tonneau, se versa un verre du liquide dont il était plein, une boisson composée de résidus de fruits sur lesquels on avait versé de l'eau bouillante. De temps à autre il s'interrompait pour dire :

« Pauvre chère femme ! pauvre chère femme ! »

Et le bruit de la mâchoire et celui de la fourchette recommençaient.

« Je me rappellerai toujours l'hiver de 1860, dit tout à coup le maître d'école ; quand les nuits étaient froides, il fallait se relever, la prendre sous les

aisselles et la redresser toute droite, comme cela..... Enfin, je puis dire que je n'ai rien négligé pour elle! Je vois que tout est inutile ; il faut se séparer, après soixante ans d'une union que n'a jamais ternie le plus léger nuage.....

— Vous étiez seul à la soigner? demanda le médecin avec une nuance d'étonnement.

— Oui, monsieur, répondit le maître d'école : la tempérance et la régularité prolongent, soit dit sans vous offenser, monsieur, l'existence mieux que vos remèdes. Grâce à mon régime, je suis robuste..... Il ne faudrait pas d'ailleurs que vous vous imaginassiez que les soins ont fait défaut à ma pauvre chère compagne. A la fin de l'automne, *elle a commencé à ne plus pouvoir se traîner;* moi, je la portais et je la déposais là devant ma porte, sur beux bottes de paille, le dos appuyé au mur. La chaleur du soleil la ranimait un peu. Quelque temps plus tard, elle n'eut plus la force de se tenir toute seule ; un jour, je l'ai trouvée par terre : elle avait glissé le long du mur à bas des bottes de paille..... Depuis ce jour-là elle n'a pas quitté son lit. J'achetai, à cette époque, deux bouteilles de vin vieux de Bordeaux, avec une demi-douzaine de biscuits. Tous

les jours, je lui en faisais avaler une larme..... il y a de cela..... combien donc ! C'est le 15 novembre, jour de la Saint-Eugène, que je fus moi-même chez M. Pacot, marchand de vins, dans la rue..... »

Après un arrêt de quelques instants, il lança cet aphorisme :

« Le vin est, dit-on, le lait des vieillards ; mais, au delà d'une certaine mesure, il se transforme en poison. J'avais formé madame la maîtresse à l'ordre et à la sobriété. Chaque vendredi, j'achetais un petit pain blanc pour la soupe..... Je recourus à l'expérience d'un homme fort habile, un de ceux que le vulgaire appelle des *panseux ;* je fis venir le vétérinaire.....

— Le vétérinaire ! interrompit Donatien.

— Oui, monsieur, continua le maître d'école ; mais j'eus bientôt acquis la certitude que les merveilles de la science humaine étaient impuissantes en face des arrêts de la destinée ; que nos jours étant comptés là-haut, il ne dépendait pas de nous d'en prolonger la durée au gré de nos désirs..... »

A ce moment, la porte s'ouvrit, et, malgré l'obscurité, Donatien reconnut madame Lebrun, qui alla vers la malade.

« Vous le voyez, ma chère dame, il n'y a plus de ressource, dit M. Mulot.

— Mon bon monsieur Mulot, il ne nous reste plus qu'à prier pour son âme.

— Oh ! priez si vous le jugez convenable, madame ; mais la pauvre chère femme s'étant, durant le cours de son existence, conformée aux saintes lois de la morale, selon moi, douter de son bonheur éternel serait faire un sanglant outrage à la Providence. »

Madame Lebrun resta près du lit pendant que M. Mulot, tout en mangeant, racontait l'histoire de son mariage.

« Jamais la plus légère altercation n'a troublé le calme de notre ménage. Je l'avais choisie dans des conditions qui devaient être les garants de notre mutuelle félicité. Ce n'est pas au bal, monsieur, que j'eusse été ramasser une femme. Par tempérament, je n'ai jamais aimé la danse non plus que le cabaret. Voici comment les choses eurent lieu. Pour reprendre le fil des événements, il faut vous dire que j'étais arrivé à l'âge où l'on doit songer à contracter une union. Un cordonnier, domicilié à Vernan, à trois lieues d'ici, en remontant le cours de l'Orge, venait

souvent chez M. Garnat, le meunier; il lui dit que l'instituteur de Vernan était père de trois filles aptes au mariage; que, d'autre part, je ne devais pas vivre toujours dans le célibat, car le célibat, monsieur, est un danger perpétuel pour les mœurs. Le susdit M. Garnat me fit part de cette observation, dont il me parut impossible de ne pas reconnaître la justesse; je ne m'opposai pas à ce que le cordonnier nous servît d'intermédiaire. Un dimanche, c'était le 9 novembre, jour de la Saint-Mathurin, je me trouvais à la sacristie et venais de revêtir ma chape; nous allions commencer notre messe; cet homme m'aborda et m'avertit qu'il venait dans le but de m'entretenir d'une affaire de conséquence..... Prévenu par M. Garnat, je savais qu'il s'agissait d'unir ma destinée à celle d'une des filles de l'instituteur; aussi, répondis-je au messager : « Allez à la maison; je vous eusse offert un verre de vin si je m'y fusse trouvé moi-même; peut-être ma sœur y songera-t-elle; en tout cas, je vous rejoindrai à l'issue de la messe. » En effet, il fut décidé que je me présenterais le dimanche suivant, après vêpres, chez l'instituteur de Vernan; je fus exact, et trois mois après, j'épousais l'aînée de ses demoiselles; c'était le 13 mars, jour

de la sainte Euphrasie. J'avais eu le temps d'apprécier les qualités de....

— Vous avez choisi la plus grande? demanda le médecin.

— Je puis confesser hardiment, monsieur, que cette considération a été d'un certain poids dans la balance; en effet, je me suis dit qu'en prenant une compagne dont la taille fût proportionnée à la mienne, nos rejetons seraient d'une stature par trop exiguë et je désirais maintenir notre race dans les proportions normales. »

Cependant madame Mulot râlait toujours, mais le bruit allait s'affaiblissant; il n'était plus comparable qu'à celui d'une goutte d'eau tombant à intervalles réguliers sur une dalle de marbre.

« Vite! de la lumière! s'écria madame Lebrun, je crois qu'elle va passer. »

M. Mulot chercha quelque temps dans le vieux sabot sa même chènevotte à demi consumée, ralluma la chandelle et s'approcha.

« Je crois aussi, madame, qu'elle va passer, dit-il après avoir grimpé sur la chaise haute pour examiner sa femme. Il est temps désormais de réciter les prières des agonisants. »

Il commença à prononcer à demi-voix, lentement et scandant ses mots, se reprenant quand il croyait avoir commis quelque erreur, les premiers versets du *Miserere*. Il fut interrompu par une nouvelle exclamation de madame Lebrun.

« Tout est fini, mon pauvre Mulot ! »

Le bruit était devenu graduellement un souffle très-faible, très-faible ; il venait de cesser.

M. Mulot ôta les lunettes qu'il avait mises pour lire le *Miserere;* il les replaça dans un étui de cuivre, se pencha de nouveau vers la morte et répéta :

« C'est vrai, madame, tout est fini ; pauvre chère femme ! »

Il souffla la chandelle, la replaça dans le chandelier avec les mêmes précautions que la première fois, et retourna près du feu.

Depuis longtemps, Donatien se disait qu'il n'avait rien à faire chez le maître d'école ; il éprouvait cependant un charme étrange dans la laideur de ces détails, qu'il suivait minutieusement. L'arrivée de madame Lebrun n'était pas de nature à activer son départ.

Cette femme à laquelle il ne voulait pas pardonner le trouble dont il l'accusait d'être cause, qui avait

hanté ses rêves, s'était burinée dans sa mémoire ; cette femme, assise à quelques pas de lui, n'avait pas encore paru s'apercevoir de sa présence. Cependant ses yeux, fixés avec une hardiesse provocante, auraient dû percer l'obscurité pour arriver jusqu'à elle. Lorsque M. Mulot avait allumé, elle était restée dans l'ombre. Il lui en voulait de son calme et croyait voir l'expression dédaigneuse que lui prêtait son imagination; il s'excitait intérieurement à la vaillance pour provoquer en elle une sensation quelconque. Il cherchait quelque chose de saillant à dire, fût-ce une impertinence, pour faire monter du sang aux joues de cette statue. Mais ne trouvant rien, il continuait à regarder avidement dans la direction du lit mortuaire.

Un phénomène qu'expliqueront peut-être les lois physiques, mais familier avec ceux qui ont essayé du magnétisme, se produisit à ce moment.

Jusqu'alors, Donatien ne voyait à la place qu'occupait madame Lebrun qu'une grande forme indécise d'un noir plus intense que les ténèbres de la pièce. Peu à peu, il vit la figure et les mains devenir plus claires pour arriver à la blancheur mate, puis à la transparence nacrée : les contours se dessinèrent

avec la netteté lumineuse d'un profil de camée antique. Ne pouvant s'expliquer s'il voyait réellement avec ses yeux, ou s'il était le jouet d'une image enfantée par son cerveau, il regardait toujours, stupéfait et craignant de devenir visionnaire. Mais chacun de ces traits semblait naître et s'animer sous le regard. Aux tempes, sous la peau transparente, malgré le voile et le bandeau de cheveux, il vit distinctement s'épanouir un réseau délicat de veines ramifiées comme un arbre de corail. Les coins de la bouche dessinèrent le sourire tant redouté; les yeux brillants, sévères, se tournèrent peu à peu vers lui, fixes aussi, mais interrogateurs, comme pour lui demander compte de la hardiesse de ses pensées. Il se sentit rougir et baissa les siens.

Quand madame Lebrun se leva, il vit l'image persister un instant à l'endroit où il l'avait vue se former.

« Il faudrait lui fermer les yeux, dit la veuve à M. Mulot.

— C'est donc fini, pauvre mère! » s'écria un troisième interlocuteur, M. Mulot fils, qui venait d'entrer.

Il réclama de la lumière, et pour la troisième

fois, l'ancien maître d'école ralluma sa chandelle.

M. Mulot fils, qui avait hérité des fonctions paternelles, était un grand homme maigre d'environ cinquante-huit ans. On retrouvait chez lui les traits de son père ; mais en long : on eût dit la figure de M. Mulot moulée dans du caoutchouc et fortement étirée.

Il s'agenouilla au pied du lit, murmura une courte prière et ferma les yeux de la morte ; il voulut aussi fermer la bouche qui s'ouvrait large et profonde : elle résista ; sa lèvre inférieure, subitement détendue, pendait languissante sur le menton.

« Donnez-moi une pièce de toile pour l'attacher, » dit le fils.

Le vieillard passa dans la seconde chambre ; on le vit ouvrir l'armoire au linge, en tirer cinq ou six mouchoirs qu'il déploya lentement, et choisir le plus usé pour l'apporter à son fils.

« Vous devez être exténué, mon pauvre père, il faudra prendre un peu de repos ; si vous le voulez bien, je vais préparer un lit dans l'autre chambre. »

Et M. Mulot jeune, emportant la lumière, y entra pour prendre une paire de draps ; en jetant un coup d'œil par la porte entr'ouverte, le médecin put se

rendre compte de l'ameublement. Au fond de la pièce, une cheminée étroite avec un marbre supportant une pendule de bois, carrée, à quatre colonnes torses, un de ces objets de pacotille, dont l'aspect vulgaire, avec une prétention de luxe mal réussie, cause une vague impression de tristesse. Près de la pendule, un vase sous cloche contenant un bouquet jaune. Il avait été blanc, il y a soixante ans; les fleurs d'oranger qui le composaient, quand au jour de son mariage elles ornaient le front candide et le sein frémissant de madame la maîtresse, avaient dû être le digne symbole de sa virginité prête à s'immoler sur l'autel de l'hymen : c'est ainsi que s'exprimait M. Mulot lui-même. Des coloquintes en forme de poires, d'oranges, de gourdes zébrées et mouchetées, symétriquement alignées comme des soldats à la revue, complétaient l'ornementation du marbre de cheminée.

Derrière la pendule, contre le mur, était accroché un petit miroir flanqué de deux cadres contenant un Arthur et une Clarisse, en buste, parfaitement peignés, l'un avec l'habit bleu de ciel, la cravate d'un jaune gomme-gutte pure, le gilet vermillon ; l'autre, avec sa robe rose emprisonnant une taille mince

comme un goulot de bouteille ; tous deux la bouche en cœur, les yeux démesurés ; une double légende, en français et en espagnol, indiquait leur nom et mettait le public au courant de leurs sentiments. Peut-être M. Mulot les avait-il rapportés de quelque foire voisine pour en faire hommage à madame la maîtresse et célébrer l'anniversaire de leur union : au fond des plus laides choses, il y a souvent une signification intime et touchante.

Le papier de la chambre représentait de longues séries de chiens bleus faisant la culbute les uns au-dessus des autres dans des compartiments bordés de rayures jaunes. Ce papier disparaissait à demi sous des cadres contenant des sentences morales, chefs-d'œuvre calligraphiques de M. Mulot, qui avaient servi de modèles aux enfants de l'école. Les rideaux du lit de noyer étaient en indienne imprimée.

On devinait que c'était là la chambre d'honneur ouverte avec recueillement dans quelques rares solennités, comme un mariage, un baptême, ou la visite de quelque haut personnage. Donatien dut le penser en voyant le fils déposer ses sabots au seuil de cette chambre et marcher sur le bout des pieds,

comme s'il n'eût osé souiller d'un contact trop familier les petits carreaux rouges et disjoints.

Cet homme, arrivé aux confins de la vieillesse, conservait les fétichismes de l'enfance. Comme l'inscription gravée sur l'écorce du jeune arbre s'élargit et se creuse avec l'âge, les traditions de respect s'enfonçaient dans l'esprit du maître d'école. Son père le regardait faire avec une expression d'inquiétude.

« Mon fils, prétendriez-vous sortir des draps blancs? dit-il.

— Oui, mon père, vous allez coucher dans ce lit; vous avez besoin de repos : je veillerai auprès de ma mère.

— Y songez-vous? Je vous prie de laisser cela et de revenir ici : il me semble superflu d'entamer une nouvelle paire de draps. On doit faire la lessive après demain. Je coucherai, comme je le fais habituellement, dans notre lit. Pauvre femme! je n'aurai plus longtemps à rester près d'elle. Écoutez-moi, j'ai quelques instructions à vous donner. Demain matin, vous irez faire la déclaration au maire. Comme vous tenez les registres, vous rédigerez l'acte de décès; de là, vous irez prévenir M. le curé qu'il faudra célé-

brer la messe : un service de dernière classe, vous entendez... »

Le maître d'école voulait hasarder quelques observations, mais le père, sans lui permettre de l'interrompre, continua :

« Vous lui direz formellement que je prétends fournir moi-même le luminaire, et vous irez à Montigny acheter des bougies chez M. Grassin, l'épicier, à raison de un franc trente centimes la livre... Laissez donc ; je vous dis que je connais M. le curé : il voudrait absolument des cierges en cire, et vous ne sauriez pas vous défendre... Vous profiterez de votre voyage à Montigny pour vous procurer un crêpe, à moins que votre femme ou l'une de vos filles n'ait une robe noire hors de service... Écoutez encore : il me paraît inutile de déranger le sonneur ; ne pourriez-vous faire la besogne vous-même ? Ce sonneur est un ivrogne ; ne serait-il pas douloureux de le voir se diriger vers le cabaret pour y dépenser aussitôt les trois francs qu'il aurait reçus de nous ? Rappelez-vous qu'il ne faut jamais favoriser le vice. »

A ces mots, s'agenouillant près du lit, il commença à murmurer : *De profundis clamavi ad te, Domine*... « Ah ! j'oubliais : vous savez que je laisse

habituellement à la sacristie une paire de souliers que je mets pendant la messe, et je reprends mes sabots après l'office. Bien que je les possède depuis dix ans, ils sont presque neufs. Vous me les apporterez au moment où l'on viendra chercher le corps ; il est inutile de vous rappeler qu'il faudra parler au menuisier... » *Si iniquitates observaveris*, *Domine*... « Eh bien! et qui chantera au lutrin?

— Vous savez bien, mon père, que Jacques Parson et Joseph Cagnat nous remplacent quand nous nous absentons.

— Hum! hum! Jean Parson, encore un ivrogne! Quant à Cagnat, je suis sûr qu'il va fausser à la troisième note du *Dies iræ*. Ne seriez-vous pas d'avis de conserver pour nous-mêmes nos surplis et nos chapes?

— Comment! s'écria le fils, sur la figure flegmatique duquel passa une lueur d'étonnement, vous voulez que nous chantions au lutrin?

— Enfin, nous verrons, » dit le vieillard, qui commença à se déshabiller en murmurant : *Domine quis sustinebit... speravit anima mea*... Il s'interrompit encore pour demander à son fils : « Oublie-

rez-vous de vous procurer de la petite monnaie pour l'offrande ? »

Donatien, sur le seuil de la porte, l'entendit continuer : *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio !*

DEUXIÈME PARTIE

V

Donatien, ramassé, trapu, avait une chevelure d'un blond fauve. On ne pouvait trouver en lui aucun des signes extérieurs dont la réunion constitue cet indéfinissable ensemble de qualités que l'on est convenu d'appeler la distinction. Honteux de sa force physique, il aurait voulu avoir les épaules moins larges et les mains plus fines. Dans le cours de ses études, au quartier Latin, il avait contracté des allures cavalières qui le gênaient dans le monde. L'extrême délicatesse de ses sentiments intimes n'apparaissait qu'aux yeux des physionomistes exercés. L'œil d'un gris bleu, mobile et vif, sous un

sourcil proéminent, semblait plutôt malin que tendre ou rêveur. La bouche grande, la lèvre charnue, sans netteté dans les contours, eût indiqué une certaine bonté native, avec des tendances sensuelles. En poussant plus loin l'observation, on remarquait des rides creusées par l'habitude de l'ironie. Le sourire était incrédule, amer, parfois désespéré. Le front, large, se plissait facilement.

Sachant qu'il n'était pas beau, Donatien avait évité l'écueil de la fatuité. Il ne cherchait pas à plaire aux femmes, ne parlait jamais de ses bonnes fortunes, cachant avec une profonde reconnaissance le souvenir des rares sympathies qu'il avait rencontrées sur son chemin, fleurs depuis longtemps fanées, dont il eût aimé à faire renaître le parfum. Quant aux aventures grossières, concessions faites aux exigences d'une jeunesse impérieuse dans ses désirs, il les cachait avec soin, et rougissait en tête-à-tête avec des souvenirs nauséabonds, qu'il ne parvenait pas toujours à chasser.

Rompu depuis quatre ans au rude travail d'une existence chaste, il avait fini par épurer sa pensée et senti en lui l'âme qu'il se plaisait à nier, l'âme, dégagée des scories qui l'étouffaient, réclamer à son

tour les satisfactions jusqu'alors prodiguées à la matière.

Sa sensibilité exquise était pour lui-même une souffrance, pour les autres un mystère qu'il ne se souciait pas de leur livrer.

Il était timide extérieurement. En fermant la bouche, en baissant les yeux, il savait se composer presque une physionomie d'imbécile : c'est ainsi qu'il avait trompé M. Selvage. D'ailleurs c'était moins par hypocrisie que par gaucherie matérielle qu'il agissait de la sorte.

Au fond, il n'était nullement humble. Il se sentait de l'intelligence, de l'esprit et de l'imagination; mais il ne suffit pas d'avoir ces qualités à l'état latent : elles constituaient un trésor soigneusement caché au fond de quelque tiroir qu'il pouvait se donner le plaisir égoïste d'aller visiter de temps en temps. Il eût cependant voulu quelquefois en faire part aux autres. Les autres ne le lui demandaient pas; comment auraient-ils soupçonné l'existence du trésor? Donatien paraissait lourd; il parlait peu, avec embarras; il ne pouvait se mettre à l'aise, exhiber ses idées dans un cercle d'amis très-intimes, initiés à ses ressources, avec lesquels s'était établi le cou-

rant sympathique d'intelligence. Les banalités que l'on échange parfois dans les salons lui étaient tellement odieuses que, par bon goût, il préférait se taire. Quelquefois il avait hasardé des observations fines qui n'avaient pas été relevées ; or il n'aimait pas à gaspiller sa marchandise.

Le dòcteur, admirant l'intrépidité des sots, et se sentant si stérile près d'eux, se posait cette question : « Serais-je, intellectuellement parlant, au-dessous du niveau normal, ou suis-je de beaucoup supérieur à la moyenne des autres hommes? Ceux-ci sont-ils trop niais pour me comprendre? Que ce soit en dessus ou en dessous, je ne puis toujours pas me trouver sur la même ligne. Comme je constitue la minorité, il serait sage de me retirer. » Voilà pourquoi il n'aimait pas le monde. Il continuait en se disant : « Je ne dois cependant pas être tout seul de mon espèce ; aurait-on là-haut pris la peine de faire un cliché pour en tirer une seule épreuve ! »

Ce coup d'œil, rapidement jeté sur lui-même, paralysa l'énergie du médecin lorsqu'il se trouva à côté de la veuve, dans la petite cour, sur le seuil de la maison du maître d'école. Il faisait noir, il pleu-

vait. Madame Lebrun regardait avec inquiétude du côté de la route. Le coude de Donatien effleurait sa robe; il fallait lui adresser la parole : mille pensées se pressaient à la porte de son cerveau; mais aux lèvres il ne lui venait rien, rien que cette observation d'une vérité par trop incontestable :

« Voilà un bien mauvais temps. »

Il trouva cependant une entrée en matière qui avait le mérite d'être plus pratique :

« Madame, vous êtes à pied; il y a trois quarts de lieue d'ici à Lisset : si vous le permettiez, je courrais chez vous prévenir... Mais y a-t-il dans ce village quelque endroit où vous puissiez décemment attendre, car vraiment?..

— Je vous remercie, monsieur, répondit la veuve. Mon domestique et mon cheval sont chez madame de Reversière : je ne puis compter que sur l'intelligence de ma bonne, qui viendra peut-être à mon secours avec un parapluie, encore est-ce bien chanceux, car la bonne ne voudra pas quitter les enfants; la cuisinière a peur le soir. Ne vous préoccupez pas de moi davantage, monsieur; aussitôt que l'averse aura cessé, je me remettrai en route.

— Mais permettez-moi, madame, de vous faire

observer qu'à cette heure, sur des routes isolées, on pourrait craindre de mauvaises rencontres.

— Oh ! nos campagnes sont très-paisibles ; je n'ai rien à redouter. »

« Au fait, se dit Donatien, cette sainte est peut-être un dragon : elle ne doit avoir peur que du purgatoire. »

Ayant dompté sa première timidité, il se promit bien de ne pas manquer l'occasion qui venait s'abattre devant lui avec tant de complaisance.

« Madame, veuillez excuser mon insistance ; mais je serais heureux de vous aider à sortir d'embarras : je vous ferai remarquer qu'ayant un parapluie, je pourrais au besoin remplacer la bonne ou la cuisinière. » Il ouvrait le parapluie et offrait le bras, qu'au bout de quelques instants madame Lebrun accepta sans rien dire. Donatien continua : « Je ne me dissimule pas que ma proposition a dû vous paraître un peu hardie de la part d'un inconnu. Je ne me la serais pas permise si la nécessité... »

Blanche répondit assez froidement :

« Il n'y a rien, monsieur, d'inconvenant dans l'offre d'un parapluie ; d'ailleurs vous n'êtes pas tout à fait un inconnu : le docteur Selvage, qui

m'a parlé de vous, semble vous porter quelque intérêt. »

Introduire le nom d'une connaissance commune était de la part de madame Lebrun un acte de charité : elle évitait au médecin l'embarras de chercher un sujet de conversation.

Donatien, craignant de tomber dans quelque apologie vulgaire, qui n'aurait même pas eu le mérite de la sincérité, ne répondit rien.

Il continuait à marcher près de Blanche, dont la main était légèrement appuyée sur son bras ; étendant son parapluie, sondant le terrain, évitant avec soin les flaques d'eau et les ornières, il cherchait à reconnaître d'avance les parties les plus fermes du chemin. Ils longeaient un rideau de grands peupliers dont la cime se perdait dans le vague de la nuit : les gouttes d'eau tombaient avec un bruit sourd et continu sur l'étoffe tendue ; de temps en temps, la pointe de la baleine venait heurter le fond de son chapeau et le choc lui retentissait désagréablement dans la tête ; l'eau coulant le long de son col d'habit lui pénétrait dans le dos. Alors il allongeait le bras pour écarter le parapluie et le maintenir au-dessus de la tête de sa compagne. Cette situation, qu'il se

peignait à lui-même, l'irritait par sa trivialité presque grotesque. Le hasard, sur lequel il n'osait compter dans ses rêves quotidiens, le servait mal. Il eût souhaité une autre mise en scène, un incendie, une explosion de machine sur un bateau à vapeur, une attaque de brigands, un déraillement de chemin de fer, quelqu'une de ces émotions qui font époque dans la vie; mais ce meuble d'un révoltant prosaïsme, sentant d'une lieue le madapolam et la cannelle, ce hideux parapluie l'exaspérait.

« Madame, dit-il tout à coup, nous sommes bien voisins.

— En effet, monsieur, vous occupez la maison d'un certain M. Gobinot; elle n'est séparée de notre propriété que par deux ou trois jardins.

— Vous avez une jolie tourelle qui fait point de vue sur la petite éminence : elle contribue au charme du paysage.

— Plusieurs personnes ont bien voulu faire cette remarque obligeante.

— Madame, la Providence devrait vous inspirer l'idée de la faire abattre.

— Pourquoi donc cela, monsieur? demanda la veuve, légèrement surprise.

— Ah ! dam, voilà, c'est qu'elle me fait penser à la chanson de *Monsieur Malbrough*.

— Et vous n'aimez pas la musique?

— Moi! je l'ai en exécration; elle agit de la façon la plus déplorable sur mon système nerveux : elle me trouble la digestion. Hier soir, par exemple, j'ai eu l'idée saugrenue d'aller à l'église : il y avait là une personne, je ne sais pas qui, une chanteuse, qui nous a servi un morceau à grand effet, si bien que je n'ai pas pu dormir de la nuit.

— Eh bien, monsieur, vous n'avez qu'à ne plus retourner au *salut;* vous n'entendrez pas chanter.

— Cependant, madame, il faut bien aller à l'église dans l'intérêt de son âme. Si j'en crois la rumeur publique, j'aurais droit de m'étonner de votre indifférence en matière de pratiques religieuses.

— Je n'ai pas charge d'âmes, monsieur; je ne fais pas concurrence au clergé.

— C'est donc à nous, pauvres médecins de campagne, que vous la faites. Si vous n'allez pas au lit des malades porter des consolations spirituelles, vous leur portez sans doute des soulagements matériels. »

Madame Lebrun ne semblait pas remarquer le ton sarcastique adopté par le médecin; c'était le

meilleur moyen de désarmer la raillerie ; elle répondit comme s'il eût parlé sérieusement :

« Monsieur, je ne suis ni prêtre, ni médecin, ni ange ; je cherche à faire autour de moi autant de bien que ma fortune et mes loisirs me le permettent ; ce n'est pas par ostentation, mais par égoïsme ; j'y trouve mon plaisir. J'ajouterai que je sais quelque gré aux personnes qui veulent bien ne pas le remarquer.

— Bon ! se dit Donatien, cela commence à mordre. » Il continua : « Mais ces pratiques charitables, madame, doivent vous exposer à des déboires de plus d'une sorte, ne fût-ce qu'un accident comme celui de ce soir. Je ne parle pas de l'ingratitude des pauvres ; quand on travaille pour le ciel, si l'on était récompensé ici-bas, on ferait un marché de dupe. Mais les dangers auxquels vous vous exposez, les spectacles hideux que vous pouvez rencontrer...

— En effet, j'emporte ce soir une impression pénible : l'insensibilité de ce malheureux Mulot m'a singulièrement affectée ; c'est à croire qu'il n'a pas d'âme ! »

Toujours l'âme ! pensa Donatien. Il se rappela qu'un soir, à Paris, il avait un de ces *spleens* inten-

ses qui appellent le suicide. Comme une ombre sur les bords du Styx, il errait le long des rues boueuses. Au boulevard du Temple, il s'enterra tout vif dans un théâtre à mélodrames. En accomplissant ce petit acte de désespoir intime, il n'avait pas prévu que l'on jouerait une pièce assez gaie pour captiver son attention ; il l'écouta et s'amusa. Un petit Lovelace, au début de sa carrière (il n'est que postillon et doit devenir ambassadeur par les femmes), fait ses premières armes. Il s'agit d'entamer une dévote qui lit la *Journée du Chrétien* en attendant que les chevaux soient attelés. Le jeune scélérat, s'approchant d'elle sans paraître la voir, récite une litanie de jurons à faire tomber saint Siméon Stylite du haut de sa colonne. La dévote, épouvantée, se lève en sursaut et improvise un sermon ; mais la glace est rompue.

Ce souvenir traversa l'esprit du médecin comme une inspiration.

« Ah ! ah ! elle parle d'âme ! c'est bon ; je vais lui fournir une petite théorie qui lui fera blanchir les cheveux sur la tête. Si elle n'entreprend pas ma conversion, je la dénonce au curé comme la plus tiède de ses paroissiennes. »

Il commença :

« L'âme, madame, l'âme... c'est que franchement, nous autres, nous sommes un peu comme les mathématiciens : nous aimons les mots qui présentent une idée bien claire, et, pour moi, le mot âme n'a jamais eu une signification précise.

— J'en suis fâchée pour vous, monsieur, » répondit madame Lebrun beaucoup plus tranquillement qu'il ne s'y attendait.

Il continua sans s'arrêter :

« Je vous dirai ce que j'en pense. L'homme est un mammifère ayant un corps symétriquement bilatéral, dans lequel sont logés un cerveau et d'autres viscères. Toute la mécanique est mise en mouvement par différents fluides. Quant au principe immatériel, duquel on fait dériver l'intelligence, la volonté, la sensibilité, la conscience et tout le reste, je ne le nie pas; mais je m'en passe, puisque l'appareil fonctionne sans que nous y voyions son intervention. Si elle existe, l'âme joue un rôle fort humiliant, celui d'esclave des organes. Tout homme dépend de son organisation; il obéit comme un pantin dont on tire la ficelle. A force d'expliquer les phénomènes par le jeu régulier des organes, on ac-

cule l'âme au pied du mur; elle se réfugie dans les coins : on a voulu la planter à cheval sur un os de la tête que nous appelons le sphénoïde. Elle est si gênée dans ses manifestations, qu'elle finit par se cacher derrière le rideau; c'est comme s'il n'y en avait pas. A propos de la sensibilité, qui est, je crois, une de ses façons d'être, vous avez très-bien dit que le père Mulot paraissait ne pas avoir d'âme. Quoi de plus simple! L'état de ses organes ne lui permet plus de pleurer, d'être ému; est-ce sa faute? L'enfant arrive au monde, mou, gélatineux, avec des os flexibles; il pleure nuit et jour; mais la tendance de l'homme est l'ossification; il arrive tout doucement au fossile. Les parties albumineuses deviennent des cartilages, les cartilages des os, et plus tard les os, pour peu qu'ils se trouvent dans un terrain convenable, peuvent se transformer en pierre. On a trouvé chez les vieillards les parois de la crosse de l'aorte commençant à s'ossifier. Je suis sûr que Mathusalem devait avoir des os dans le nez et les oreilles. Or, la sensibilité doit se racornir dans des étuis trop durs; elle est ankilosée. L'âme, pressée par cette armure, est comme un crapaud enfermé dans une vieille pierre... Pour que Mulot pleure

sa femme, il faudrait peut-être essayer une opération...

— Monsieur, me voici devant ma porte ; permettez-moi de vous dire que vous faites un mauvais usage de votre esprit. Je souhaite que cela vous ait aidé à passer cette demi-heure sans trop d'ennui ; je vous remercie de votre parapluie. »

Et saluant légèrement, madame Lebrun franchit la porte du jardin que venait d'ouvrir la cuisinière. Celle-ci, une lanterne à la main, de gros sabots aux pieds, s'était décidée à venir au-devant de sa maîtresse en portant un châle et un parapluie.

La porte se referma. Donatien se trouva seul dans l'obscurité de la rue ; il suivit quelque temps la lueur de la lanterne disparaissant derrière les bosquets de lilas et reparaissant aux tournants des allées. La cuisinière s'écriait d'une voix lamentable :

« Ah ! grand Dieu ! madame, comme vous voilà faite ! J'ai préparé une robe pour changer, des pantoufles..... du feu dans la chambre de madame.....

— Merci, ma bonne Madeleine, je suis à peine mouillée..... »

Les voix se perdirent dans l'éloignement.

Donatien vit la lumière monter d'étage en étage

aux lucarnes de la tourelle, puis les fenêtres de la façade s'éclairèrent.

« Eh bien! qu'est-ce que j'attends là? » se demanda-t-il.

Il rentra chez lui avec un air si farouche qu'Alcide n'osa pas lui adresser la parole.

Quand il fut seul dans son cabinet, il s'affaissa dans un fauteuil, mit sa tête entre les mains et réfléchit avec amertume sur ce qui venait d'avoir lieu.

Il s'était conduit en polisson; tel fut l'épithète dont il se gratifia lui-même, et, ce qui est plus grave, il avait agi en niais.

Il voyait encore distinctement l'apparition lumineuse presque surhumaine près du lit de madame Mulot. Le regard de Blanche, ce regard produit peut-être par l'imagination troublée du médecin, ce regard qui semblait traduire une pensée scrutatrice, ce regard intimidant et fier dont il ne voulait pas subir la fascination, lui faisait éprouver une sorte de colère répulsive. Se roidissant contre ces impressions, il avait voulu se donner à lui-même le spectacle de sa bravoure en insultant ce qui l'intimidait. Il traitait Blanche en ennemie, parce qu'elle gênait son humeur indépendante; elle lui était apparue grande et forte :

pour la contempler, il était obligé de regarder plus haut que lui ; afin de s'exciter à l'antipathie, il se répétait qu'elle était froide et hautaine, que rien d'ailleurs ne justifiait son orgueil. Était-elle un météore brillant dans les hautes régions du firmament et laissant tomber sur la terre une traînée lumineuse? Habitait-elle une sphère supérieure à celle de Donatien? Pourquoi lui semblait-il si téméraire de l'aborder ?

Au point de vue de certains préjugés depuis longtemps bafoués par lui, au point de vue des distinctions sociales, Donatien ne devait pas être inférieur à la veuve. Après tout, elle n'était que madame Lebrun; lui, il était M. d'Estrigny; il avait des aïeux, un écusson.

Il aurait pu montrer, dans la vieille maison paternelle, une rangée d'ancêtres moisis dans leurs cadres dédorés; de vrais ancêtres qui n'avaient pas été achetés chez un marchand de bric-à-brac ; d'une laideur authentique, si bien que Donatien, déjà frondeur dans sa jeunesse, avait, au grand scandale de la famille, proposé de les renouveler. Les rats grignottaient les parchemins, et la poussière couvrait les armoiries.

En outre, Donatien se trouvait à la tête d'une fortune convenable pour un garçon ; il avait une occupation. En un mot, il aurait pu exciter les convoitises de bien des mères en quête de gendres.

Quelle était donc cette supériorité devant laquelle fléchissait son orgueil?

Il avait fait de son mieux pour paraître indifférent, railleur, voulant constater qu'il traitait de puissance à puissance ; puis il s'était enivré au son de ses propres paroles, éprouvant une sorte de joie aigre dans ses fanfaronnades pédantes, espérant étonner la jeune femme, l'attrister peut-être, puisqu'il ne savait comment l'émouvoir autrement. Mais cette ironie, il se l'avouait tout bas, n'était que la rage du renard trouvant la treille trop élevée.

Alors, se rappelant les moindres détails de la soirée, il était prêt à pleurer. En lui offrant le bras, en sentant la main de Blanche sur ce bras où il aurait pu marquer la place de chacun des doigts, car ils y avaient laissé une impression de chaleur, Donatien était tremblant. Il avait non pas éprouvé le trouble juvénile d'un désir amoureux, mais senti un flot de tendresse lui monter au cœur. Il eût voulu serrer cette femme dans une chaste étreinte frater-

nelle, lui dire qu'il l'admirait, qu'il la respectait, et, cependant, il avait pris avec elle le ton du persiflage. Mais ce persiflage même n'était qu'une peur d'enfant chantant à tue-tête dans les ténèbres. L'aurait-elle compris! Que ne doit pas comprendre une femme avec un front pareil?

Le médecin, se levant, marchait à grands pas dans le cabinet, puis revenait se jeter dans son fauteuil.

« Au lieu de faire le matamore, de perdre mes frais de scepticisme, car elle n'a pas daigné m'écouter, pourquoi n'ai-je pas naïvement, comme un fils à sa mère, comme un frère à sa sœur, dit tout ce qui m'oppresse? Ah! c'est que la candeur se fane bien vite chez celui qui maltraite ses sentiments. Où aurais-je trouvé des paroles pour raconter les miens? J'aurais eu l'air d'un acteur récitant mal son rôle : je l'eusse offensée encore davantage..... Mais non! elle m'aurait compris! j'en suis sûr, si je lui avais dit : Madame, voilà longtemps que je pense à vous et que je vous appelle du fond du cœur, car j'ai besoin de vous ; vous si bonne, si charitable avec tous, pourquoi ne le seriez-vous pas avec moi? Vous qui soulagez toutes les misères, pourquoi passeriez-

vous près de la mienne sans vous arrêter? Oh! je ne rougirai pas de recevoir l'aumône de vous. Je suis méchant, misanthrope; je méprise les hommes; je ris de tout, mais je ne suis pas corrompu; j'ai un cœur, j'ai une âme, quoi que j'en dise; je le sens bien quand je souffre, et je souffre si souvent! Ah! si je pouvais vous la montrer, mon âme, vous verriez ce qu'elle a de bon. Je m'étiole dans l'isolement; je ne suis pas fait pour vivre seul, et je n'ai personne à aimer. Que ne puis-je devenir franchement égoïste? Mais ce malheureux cœur ne veut pas s'user : il résiste à tous les froissements pour me tourmenter. Vous devez souffrir aussi, vous; si vous n'aviez pas eu de chagrins, vous vivriez autrement. Pourquoi ne ressemblez-vous pas aux autres femmes? Oui, vous avez vos souffrances et vous les racontez à Dieu, et Dieu vous console. Moi aussi, dans ma jeunesse, je le prenais pour confident, et maintenant je ne crois plus en lui..... je n'en sais rien, j'y crois peut-être. Ah! si vous le vouliez, je vous dirais ce qui se passe en moi, vous m'aideriez à y voir clair, et puis vous me confieriez vous-même vos tristesses; nous pourrions nous appuyer l'un sur l'autre. Vous devez connaître ces longues heures où

tout est si noir en soi-même et autour de soi! Que ne sommes-nous alors l'un près de l'autre pour nous encourager, nous fortifier?.... Mais non, vous n'éprouvez aucune faiblesse ; vous n'avez besoin de l'aide de personne, vous..... Que suis-je à côté de vous? C'est pour cela que je vous déteste ! Eh bien, soit, je recevrai tout sans avoir rien à vous offrir en échange ; je serai heureux de me sentir protégé par vous, de m'humilier, de reconnaître que vous valez mieux que moi, que vous êtes vaillante, que vous êtes généreuse, que je suis indigne de votre charité..... Pourquoi ne viendrais-je pas chez vous comme un ami? Les soirées sont si longues lorsque le vent souffle dans les grands arbres..... vos enfants dorment : à quoi pensez-vous? La femme est-elle faite pour traverser la vie toute seule? ne doit-elle pas s'appuyer à quelque bras plus fort que le sien? Si je pouvais sentir encore votre main..... si j'avais le droit de la prendre entre les miennes et de vous dire : O Blanche! ma Blanche!.... »

Donatien se promenait toujours en débitant cette tirade à mots entrecoupés. Il s'aperçut, au répercutement sonore du plafond, qu'il avait fini par parler tout haut. Le dernier mot : Blanche! retentissait à ses

oreilles comme s'il eût été prononcé par une autre personne. Il était en face de la cheminée ; au-dessus du buste d'Hippocrate il se vit lui-même dans la glace, gesticulant, la face contractée, les cheveux relevés sur le front, comme s'il y eût passé plusieurs fois la main. Il s'arrêta tout à coup et s'examina.

« Pas mal, pas mal, dit-il, me voici comme Laferrière dans le rôle d'Antony ; je parie qu'à ma place un jeune homme se croirait amoureux : il ferait aussitôt des vers et menacerait sa famille d'aller se noyer. Comme l'imagination galope lorsqu'on est désœuvré ! je n'aurais qu'à répéter de pareilles niaiseries une douzaine de fois pour les prendre au sérieux ; décidément, je suis un piètre médecin ; prenons un calmant. »

Il prit son volume d'Auguste Comte.

VI

Le surlendemain était un dimanche. Donatien avait quelques clients pauvres dans les ruelles de Montigny ; il passait pour ne jamais présenter sa

note. Publius avait déjà dit : « Il va s'enfoncer comme l'autre. » Après avoir pratiqué quelques saignées, écrit quelques ordonnances, oublié plusieurs pièces de monnaie sur de vieilles chaises dépaillées, Donatien reprit lentement le chemin de Lisset. Une fois devant sa maison, il passa outre. Qu'eût-il fait chez lui? Aucun devoir, aucune affection ne l'y appelaient. Ah! si dans la baie de cette fenêtre dessinant un carré sombre il eût vu se pencher une tête de femme! si des voix d'enfants jouant dans le jardin eussent salué son arrivée! si, en entrant, il eût vu sur le sable de l'allée les empreintes de petits pieds! des pelles, des râteaux en miniature jetés sur le gazon avec quelque poupée cassée! tout ce charmant désordre qui anime une maison habitée par des enfants!

Dans le salon, ce salon morne, dont les meubles symétriquement alignés semblaient ennuyés de leur propre inutilité, que ne voyait-il traîner quelque objet féminin : un petit gant conservant encore la forme de la main, un châle précipitamment jeté sur le canapé en rentrant, un mouchoir oublié, une ombrelle, quelque trace de vie enfin; mais non, rien : chaque arbre du jardin, chaque meuble,

chaque coin de muraille lui renvoyaient le souvenir de quelque découragement.

Un équipage, venant derrière lui sur la route avec beaucoup de fracas, l'obligea à se retourner : c'était la calèche du comte de Brismont. Donatien salua; il allait passer outre, lorsque, mettant la tête à la portière, le comte lui dit :

« Monsieur d'Estrigny, nous ferez-vous l'honneur de venir passer la soirée avec nous? Nous serons toujours heureux de vous recevoir au château de Sabine. »

Pris au dépourvu, et n'ayant pas l'esprit assez vif pour improviser un motif de dispense, Donatien dut accepter.

Il passa donc la soirée au château de Sabine, se promena dans le parc, grand parc français avec de belles charmilles, mais manquant d'eau; il s'assit à une table de jeu, écouta le comte, qui parla longtemps de la supériorité des gouvernements oligarchiques, but quelques tasses de thé, et rentra chez lui un peu moins découragé.

Le contact des hommes, fussent-ils peu sympathiques, a la propriété de soutirer la tristesse; l'ennui se dégage comme le fluide d'une bou-

teille de Leyde que l'on présente à la machine électrique.

Le châtelain de Sabine était un magnifique vieillard fort grand, sans rhumatismes et sans perruque, droit comme un peuplier bien venu, causeur fécond, amphitryon généreux. Son origine, comme celle du Nil, se perdait dans le ténébreux dédale des suppositions. On le disait Maltais, Suisse ou tout bonnement Auvergnat. Le fait est qu'au début de la vie il n'était ni comte ni Brismont. Son père portait un nom roturier que l'on ignorait; le fils l'avait peut-être oublié. Ses belles qualités extérieures avaient séduit certaine veuve beaucoup plus âgée que lui; elle avait éprouvé pour lui une de ces passions de reines-mères qu'il faut remarier secrètement en leur fournissant des colonels de belle envergure. La veuve, fort riche, érigeant en comté une de ses propriétés appelée Brismont, l'octroya en fief à son époux, moyennant quelques formalités de chancellerie plus ou moins onéreuses. La noblesse et la fortune montèrent à la tête du comte comme des vins capiteux; il possédait la morgue du touriste anglais et la hauteur de l'aubergiste espagnol. Ayant parfaitement saisi les nuances de la politesse de l'ancien

régime, pénétré de respect pour sa propre personne, qu'il traitait comme une relique, il savait maintenir les distances sans froisser trop de susceptibilités. Parlant avec vénération de son château et de ses opinions, il goûtait peu les idées avancées. Donatien, admis chez lui parce qu'il était M. d'Estrigny, banni parce qu'il était médecin, se trouvait, entre ces deux forces opposées et contraires, maintenu au seuil de l'hospitalité. Enfin, la particule, ou plutôt l'apostrophe, avait absorbé le diplôme de la faculté. Le comte admettait Donatien parmi ses auditeurs privilégiés. Le docteur avait l'art de paraître écouter, subissant avec la patience d'un aumônier de prison de longues tirades sur des questions de principes, inépuisables, il est vrai, mais résolues tant de fois et de tant de façons, qu'elles ne fournissent plus rien de neuf à dire : c'est comme le pré tondu par plusieurs générations de moutons.

L'indifférence railleuse de Donatien le servait trop; il paraissait flatteur. Le comte, concevant pour lui une haute estime, disait :

« M. le docteur d'Estrigny est un homme sérieux, qui n'est étranger à rien. »

En effet, le comte lui avait parlé de tout.

On voyait, à Sabine, un châtelain voisin flanqué de deux filles; il ne parlait que de ses chevaux. Le clergé de Montigny y envoyait ses représentants : le curé, homme d'imagination plus que de talent réel, rêvant la restauration de l'Église et la résurrection de Grégoire VII. Les yeux fixés sur ces hauteurs, plongeant à travers l'ombre des siècles, tantôt dans le passé, tantôt dans l'avenir, il ignorait le présent. Le dix-neuvième siècle n'existait pas. Pensant que l'inspiration doit suffire à tout et dédaignant le terrain des sciences et de la littérature modernes, il aboutissait à une ignorance presque com plète. Quoique très-doux, il arrivait, excité par la contradiction, au plus impitoyable fanatisme. Pour épurer le clergé et raviver le zèle ecclésiastique, il appelait à grands cris un Dioclétien ou un Décius, persuadé que l'Église ne peut fleurir que sur un sol arrosé par le sang des martyrs. A l'hérésie, il ne connaissait qu'un remède : les auto-da-fé de Torquemada. Il eût volontiers excommunié tous les paroissiens réfractaires qui se permettaient de raisonner en dehors des limites tracées à la raison par le catéchisme, le catéchisme peu expliqué : les explications délayent et affaiblissent la substance de la

doctrine. Toutefois, il nourrissait et chauffait ces malheureux relaps. Si absolu qu'il fût en théorie, le curé ne froissait personne. Il discutait souvent avec le comte de Brismont, qui ne voulait pas de théocratie, et, plus instruit que lui, le battait facilement l'histoire en main. Le curé, un peu poëte, redoutait la brutalité du fait et se réfugiait volontiers dans les régions nuageuses des théories vagues, compliquées de sentiment. Là, il excellait. Sans rien démontrer, il forçait la conviction par le charme de la parole et du geste.

Son vicaire ne s'embarrassait guère de tout cela; il tenait à ce que sa cave fût bien garnie. On l'accusait d'avoir employé des manœuvres souterraines pour s'approprier la cuisinière d'une de ses pénitentes.

On voyait encore à Sabine un vieil officier de marine qui avait la passion des télescopes, et un ancien chef de bureau qui, après avoir donné sa démission en 1830, s'occupait du croisement des lapins; une demoiselle Lisbeth, d'origine problématique, sorte de chauve-souris sociale tenant par un bout au peuple, par l'autre à l'aristocratie; causant lessives, confitures, modes et petites intrigues do-

mestiques, traitant les hommes de monstres, et leur prodiguant des sourires qui eussent été dangereux vingt ans plus tôt.

La marquise de Reversière était, de toutes ces figures, la plus énergiquement accentuée. Donatien se donna le plaisir de l'étudier minutieusement. Madame Lebrun, entraînée par la marquise, qui était un peu sa cousine, faisait de courtes et rares apparitions à Sabine. Donatien put l'y voir deux ou trois fois. Mais elle ne parlait presque pas, semblait rechercher l'ombre. Rien ne put indiquer au médecin qu'elle se rappelât l'aventure Mulot. Décidément, il y avait autour d'elle une muraille de la Chine où elle ne voulait pas laisser faire de brèche.

Madame la marquise se passionne aisément en faveur du droit divin; les larmes lui viennent aux yeux lorsqu'on lui parle de la restauration prochaine des souverains détrônés. En suivant la pente de son enthousiasme, elle arrive sans impulsion, d'elle-même, à se persuader que le ciel lui réserve un grand rôle dans les affaires de l'Europe; elle se déguiserait facilement en Jeanne d'Arc, et l'armure de l'héroïne de Vaucouleurs se trouverait juste à sa taille. D'ailleurs, elle parle avec une véhémence si

convaincue, un entraînement de si bon aloi, qu'on peut excuser les auditeurs lorsqu'ils prennent ce flux de paroles tantôt acerbes, tantôt larmoyantes, pour une véritable inspiration ; l'esprit souffle où il veut, et, pour souffler, il peut se mettre sur toutes les pointes de la rose des vents. Le vert et le blanc jouent un rôle important dans sa toilette ; le lis y est mis à toute sauce. Les couronnes de marquis fourmillent chez elle, et son blason a dû s'incruster dans la mémoire de tous les habitants du canton. Ce blason (d'azur au glaive d'argent, accosté de quatre étoiles de même, brisé d'une bordure de gueules chargée d'alérions, avec support de deux taureaux clarinés), ce blason, qu'ils étaient exposés à rencontrer partout, était devenu un instrument de supplice, une sorte d'épée de Damoclès qui troublait leurs joies domestiques. Sur la façade de la bicoque qu'elle habite, entre Montigny et Sabine, elle a fait nettoyer et recrépir un petit carré au-dessus de la porte pour y attacher son écusson en plâtre. Des menuisiers l'ont exécuté en bois pour le coller aux trumeaux dans chaque chambre. Tous les meubles, jusqu'aux plus minces ustensiles de ménage, en sont revêtus. On a même prétendu qu'elle possède le fameux

blason peint sur une pièce de cuir qui peut s'adapter à la calèche de louage qui lui sert dans ses visites d'apparat chez les hauts fonctionnaires du département. Le curé de Lisset, croyant s'insinuer dans ses bonnes grâces, lui dit un jour avoir lu qu'il y avait un sire de Reversière parmi les guerriers de la première croisade. Elle répondit d'un air piqué :

« Nous datons de la bataille de Tolbiac. »

Ce fait lui avait été affirmé un matin, après déjeuner, par un antiquaire mis en belle humeur. Personne n'avait le courage de réfuter de telles énormités; on savait, d'ailleurs, que les Reversière étaient depuis longtemps établis dans le pays et y avaient possédé une belle fortune et une bonne réputation. Mais, si on lui pardonnait en souriant sa bataille de Tolbiac, on se demandait dans quel compartiment de la lune elle avait découvert son marquisat. Les Reversière, de père en fils bons gentilshommes campagnards, n'avaient jamais revendiqué que la *sirerie*, et les parchemins les plus moisis et les plus indéchiffrables de la famille ne portaient que cette formule : Hault et puissant seigneur... de Reversière, sire de..., chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, etc.

Elle avait fini par triompher, et, bien qu'elle n'eût fourni aucune preuve convaincante de la légitimité de son titre, comme elle y croyait plus fermement qu'à la divinité de Notre-Seigneur, et qu'il est dans la nature de toutes les convictions fortes de s'imposer avec autorité, on avait fini par accepter son marquisat. Il y avait plusieurs marquis et marquises dans l'arrondissement, mais elle était parvenue à se faire appeler la marquise, tout court; c'est-à-dire la marquise par excellence. Les paysans des environs, ne l'entendant jamais nommer autrement, avaient peut-être fini par croire que c'était son nom de famille. On lui pardonnait ce travers en faveur de la rondeur de ses allures qui n'effarouchaient personne.

Elle était toujours fagotée comme une sorcière, faisant de longues courses à pied, à travers la neige, la boue et les broussailles ; elle se laissait familièrement approcher par tous les manants, adressant la parole à tout le monde, allant s'installer au foyer des villageois pour boire avec eux leur cidre doux et manger leurs crêpes en leur faisant de la morale et du catéchisme entremêlés d'histoires grivoises. On lui fumait au nez, on jurait et on chantait du

Béranger pour lui faire la cour. — C'est un joyeux camarade, disaient les hommes de sa connaissance. — C'est décidément une bonne femme que la marquise, répétaient tous les gens de campagne. — C'est une luronne, disaient les ouvriers de Montigny. Cette bonhomie n'était au fond qu'une amabilité de reine descendant du trône pour se montrer au *bon peuple*.

La marquise avait bien rêvé les jouissances de la fortune, le luxe hostile d'une table à laquelle auraient comparu des voisins trop pauvres pour servir des primeurs ; des équipages étincelants au soleil, éclaboussant les piétons et attirant tous les habitants d'une ville aux portes et aux fenêtres, comme des spectateurs au bord de leurs loges ; elle avait rêvé des majordomes tout de noir vêtus, cravatés de blanc, à la mine froide comme des notaires ; des chasseurs hauts et larges comme Goliath, emplumés comme des coqs Brahmapoutra ; des grooms imperceptibles, parlant anglais, et noyés dans des bottes à revers ; tout un essaim de laquais brodés et chamarrés comme des préfets ; elle avait rêvé glaces de Venise, tapis d'Aubusson, meubles de Boule et galeries de grands maîtres.

Après avoir bâti des châteaux en Espagne une

partie de sa vie, comme ses frais de bâtisse étaient en pure perte, elle s'était brusquement jetée dans l'excès opposé, et mettait un grand luxe dans l'étalage de sa pauvreté. Elle avait, disait-elle, assez coudoyé les splendeurs pour en connaître la vanité ; d'ailleurs, les parvenus seuls se permettaient ces exhibitions de mauvais goût ; les vieilles souches devaient se distinguer de toute cette plèbe de financiers par une simplicité spartiate. Elle parlait donc, à la table du comte de Brismont, de son pot-au-feu, de son petit salé aux choux et de ses pommes de terre avec une affectation ironique. Elle faisait son entrée dans la cour d'honneur, assise, à côté d'un petit gars en blouse et en sabots, sur la rude banquette d'une de ces carrioles d'osier désormais effacées de la mémoire des peuples et dignes de figurer au musée de Cluny, une de ces machines lourdes, disgracieuses, incommodes, qui ressemblent à la moitié d'une coupole séparée par le milieu, et portant une petite lucarne ronde à l'arrière ; ces véhicules secouaient impitoyablement leurs propriétaires, comme le grain est secoué dans la main du vanneur.

Souvent elle arrivait à pied ; des guêtres de cuir rattachaient à ses jambes maigres des souliers à

grosses semelles, éculés, contorsionnés, béants; elle traînait plusieurs kilogrammes de boue qui se disséminaient en petits tas sur le parquet, glissant et poli comme la surface d'une rivière gelée. Elle se débarrassait, par un geste brusque, d'une casaque informe de gros drap, toute mouchetée de boue, comme une peau de tigre, et, dans ce geste, éclaboussait le visage du domestique qui venait lui offrir son aide.

Le comte et la marquise avaient fait alliance : ces deux orgueils, exprimés d'une façon si différente, s'étaient reconnus frères et se tendaient la main. Le comte pardonnait à la marquise ses audaces et son impertinence; la marquise pardonnait au comte son château, sa morgue et ses valets; elle comprenait que le parvenu devait conquérir sa place dans l'aristocratie, et effacer, à force de hauteur, les traces de son origine. Quant à lui, il admirait en elle la puissance de la race se faisant jour à travers toutes les vulgarités de son existence. Cette bizarre intimité était fondée sur un sentiment réciproque de protection; aucun d'eux n'eût avoué une supériorité, mais chacun exprimait son estime pour l'autre. La marquise disait : « Il y a quelquefois du

bon au fond de ces petites gens ; on peut aller chez les Brismont sans trop se compromettre. » A son tour le comte, en parlant de la marquise, disait à sa femme : « Ma chère amie, cette pauvre marquise est intrigante, originale et souillon, mais on sentira toujours en elle la dame de qualité. Quant à moi, je la reçois volontiers au château de Sabine. »

La marquise, romanesque, exaltée, toujours excessive, renfermait les germes de toutes les facultés les plus disparates, les puissances les plus différentes ; elle comprenait tout, devinait tout, n'analysait rien, n'approfondissait rien, et s'assimilait avec une rare facilité ce que les autres se donnaient la peine d'élaborer. La richesse même de son organisation et cette facilité à ressentir vivement les émotions les plus contradictoires, l'exposaient à des inconséquences si flagrantes qu'on ne pouvait l'excuser sans avouer qu'elle était un peu folle ; les plus sévères l'accusaient de fausseté. Elle n'était cependant ni hypocrite ni aliénée : tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, elle le faisait et le disait avec conviction.

Elle était taillée sur un patron trop large, il y avait en elle l'étoffe d'une Messaline et celle d'une

carmélite. Elle aimait les chapelets, les médailles, le tabac, les liqueurs fortes, les cilices et les filles effrontées, l'odeur de l'encens, les chants d'église, le tonnerre des orgues, comme elle aimait les bouges puants, les chansons grivoises et les romans graveleux. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle n'aimait les souillures qu'à travers le prisme d'une imagination trop étendue, et que si les images sordides caressaient en passant les instincts bas de sa nature, elle ne s'y arrêtait pas ; sans avoir accordé la moindre satisfaction à sa curiosité, elle avait deviné que le vice devait être mesquin et pauvre à côté de ses rêves. D'autre part, elle était susceptible de tous les dévouements et de toutes les abnégations ; rude à elle-même comme aux autres, traitant son corps avec tant de dédain qu'elle lui refusait les plus élémentaires satisfactions, celle, par exemple, du linge blanc.....

Un soir, chez le comte de Brismont, on s'était occupé de battre le gouvernement à plate couture, et de rebâtir toutes les monarchies déchues. Madame Lebrun venait de partir avant le thé, pour ne pas laisser ses enfants seuls.

La marquise s'écria :

« Quelle charmante femme ! c'est dommage.....

— Oui certainement, reprit le comte, véritablement attachée à ses devoirs, c'est une femme essentielle; j'ai du plaisir à la recevoir au château de Sabine.

— C'est dommage qu'elle soit si maigre et s'habille si mal; il y a quelque chose de grêle chez elle, même dans son esprit; elle ne rit que du bout des dents..... au fait, elles sont peut-être gâtées. La pauvre créature, est-elle plate et étriquée!..... Que signifie cette persistance à porter le deuil? On lui aura fait croire que le noir lui allait bien; on dirait une perche dans un fourreau de parapluie..... Ce n'est pas une robe qu'elle porte, c'est une soutane..... Avec cela qu'elle l'aimait tant, son mari!.....

— Mais permettez, ma chère marquise.....

— Elle est sèche comme un copeau; je parie que si on la jetait au feu, elle flamberait tout de suite.

— Mais permettez, cependant..... »

Le comte ne pouvait placer un mot, la marquise parlait avec une extrême volubilité, passant tout à coup d'une idée à l'autre.

On riait. Pour ne pas déroger à sa gravité, l'am-

phitryon se contentait de sourire ; mais, comme il s'efforçait de se contenir, son visage restait impassible, ses lèvres seules se contractaient légèrement. Il avait voulu protester contre les médisances de la marquise ; autant eût-il fallu vouloir arrêter la chute du Niagara.

« Oui, elle prendrait feu ; elle est plus inflammable que vous ne le pensez, avec ses airs de glaçon ; j'en sais long là-dessus !..... Elle a bien raison d'aller à l'église ; la religion est un préservatif. Quand je la vois emporter sa chaise d'un bout de l'église à l'autre, pour se mettre juste sous la chaire au moment du prône, il me semble voir une fourmi traînant un hanneton. Avez-vous déjà été chez elle ? Ces petites bourgeoises veulent avoir un salon, elles n'ont pas de quoi le faire frotter ; on le laisse toujours fermé, et le salon se transforme en une couche à champignons..... Mais dites-moi, cher comte, croyez-vous à une restauration prochaine ?

— Indubitablement, dit le châtelain, qui aimait à saupoudrer ses discours d'adverbes sonores, indubitablement. »

Et cette question l'amenant au bord d'une de ses thèses favorites, il y entra, s'y plongea tout entier.

« Les gouvernements révolutionnaires, pourris à la base, portent dès leur naissance un germe de mort ; ils ne naissent jamais viables. »

Tel fut le thème que le comte se mit à développer d'une façon prolixe, le dos à la cheminée, gesticulant de la main et promenant sur l'auditoire muet un regard sévère, comme pour rappeler à l'ordre ceux qui auraient eu des distractions ; mais il est de ces lois physiologiques auxquelles doivent se plier certaines natures. Dans l'intimité, M. le comte et madame la comtesse de Brismont avaient l'habitude de se livrer, chaque soir après dîner, aux charmes d'une petite sieste en tête à tête. Il y avait relâche les jours de réception. Malgré toute la fermeté qu'il mettait dans le commandement, même en s'adressant à lui-même, le comte se sentait la tête lourde ; ses discours, quoique parfaitement lucides et corrects, peut-être même à cause de ces qualités, prenaient toutes les allures de leçons débitées par un professeur en chaire. L'attention soutenue que lui prêtaient les auditeurs provoquait une certaine fatigue arrivant à l'engourdissement. Une sorte d'influence somnolente parcourait le salon comme un courant électrique. Ce soir-là, le comte lui-

même, comme frappé d'un choc en retour, se rassit dans son fauteuil et s'endormit avant d'avoir achevé sa démonstration. Il se tenait encore roide, les jambes formant un angle droit, les mains posées sur les genoux, la tête très-légèrement inclinée. Plongés dans la pénombre de la cheminée, ses traits disparaissaient ; sa respiration, plus longue et plus bruyante, trahissait seule le sommeil.

La partie jeune de l'auditoire, comme une bande d'écoliers en escapade, se dirigea vers l'autre bout du salon. On se mit à chuchoter, à rire tout bas, à folâtrer. Les gens sérieux continuèrent leur partie de whist. De loin en loin, dominant le bourdonnement confus des jeunes gens, une voix mélancolique s'élevait :

« Il aurait fallu couper à carreau !

— Vous avez fait impasse à l'as !

— C'était donc un singleton ? »

Cependant, on avait organisé des petits jeux dans le coin ; la marquise et le docteur y prenaient part. On jouait au corbillon. Le docteur, ne trouvant pas la rime, eut à donner un gage et fut sommé, pour le racheter, de raconter une histoire.

Il s'exécuta de bonne grâce et commença aussitôt.

« C'était pendant la mémorable année de 1848. Je vous avertis que, n'étant pas né pour l'improvisation, je n'inventerai pas un roman. Les personnages dont j'ai à vous entretenir sont vivants, et l'on est exposé à les rencontrer. Vous me permettrez d'appeler mon héroïne Lodoïska. Nous la prendrons un matin dans un hôtel de la rue Richelieu.

« Le plus effroyable désordre, le plus indescriptible chaos règnent dans l'appartement ; on se croirait dans une maison de Valparaiso après un tremblement de terre. Sur le tapis, pêle-mêle comme des blessés sur le champ de bataille, gisent des joujoux cassés : poupées sans tête, trompettes sans pavillon, chiens sans queue, moutons sans pattes, tambours éventrés, alphabets déchirés ; la couleur primitive du tapis a disparu sous une couche de souillures ; des piles de livres, qui n'ont pu trouver place ailleurs, sont jetées dans les coins. Lodoïska gronde les enfants tout en avalant une tasse de thé. Une demi-douzaine de marmots se poursuivent, renversent les chaises, cassent les glaces, montent sur le piano en poussant des cris aigus comme ceux des oiseaux de proie. Une levrette effilée leur bondit aux trousses en aboyant. La table est couverte des

reliefs du dîner de la veille. C'est là cependant que Lodoïska a déposé ses objets de toilette, c'est là qu'elle fait sa correspondance et qu'elle écrit sous la dictée de sa muse, car Lodoïska fait des vers lorsqu'elle ne fait pas de manifestes à toute l'Europe. Aussi, quel étrange amoncellement d'objets épouvantés de se trouver ensemble! Une veilleuse, que l'on n'a pas songé à éteindre, *agonise dans l'urne* et crépite au-dessus d'un paquet de journaux, comme une perpétuelle menace. Un encrier trop plein trône sur une pile de linge blanc. On a posé sur un cachemire déplié des tasses conservant un résidu de sucre dans du café. Une bouteille a servi de chandelier, car, au goulot, des larmes de cire fondue pendent comme des stalactites. Une cuvette pleine d'eau sale, une brosse à dents, un morceau de savon disparaissent au milieu des plis d'une robe de soie, tandis que le bas d'un mantelet laisse tomber sa dentelle de Chantilly dans une assiette pleine de fromage gluant et que la valencienne d'un col plonge dans le pot de confitures.

« Lodoïska, tout en s'habillant, avait expédié trois lettres, avait déjeuné et débarbouillé deux enfants. Son mari se promenait le long de la pièce

en fumant silencieusement une grande pipe turque, écartant à coups de pied le linge sale, les pantoufles, les livres, les jouets qui encombraient le sol. Il était parvenu à se frayer un chemin à peu près praticable entre le canapé et le piano ; il allait donc de l'un à l'autre à pas égaux, en lançant une grosse bouffée à chaque tour.

« — As-tu préparé la lettre pour cette petite canaille d'Yves? lui demanda sa femme qui venait de saisir au passage un des marmots les plus tapageurs et de lui administrer deux ou trois petites taloches qui lui furent aussitôt rendues, ce qui la fit rire.

« — Non, dit-il laconiquement.

« — Il faut donc que je me démène pour toi, fainéant? mais, fallût-il aller au fond de l'enfer, je te dénicherai bien une place! Après tout, tu as raison, fume tranquillement ; les hommes n'entendent rien à ces choses-là. »

« Le mari secoua les cendres de sa pipe, enleva par le collet le petit Ernest qui improvisait une romance et s'accompagnait lui-même au piano, le posa par terre, et tâtonna pour trouver sur le canapé une place propre. Après avoir écarté quelques

tartines de beurre et de confitures, il finit par s'asseoir, comme Marius sur les ruines de Carthage, en jetant autour de lui des regards consternés.

« Arraché par l'ambition de sa femme aux calmes jouissances d'une vie de propriétaire campagnard, il avait vu sa fortune ébréchée, grâce au gaspillage désordonné de Lodoïska, qui, pour le consoler de ses pertes, voulait en faire un ministre. En attendant, il occupait des fonctions administratives et travaillait comme un serf attaché à la glèbe pour nourrir et élever sa nombreuse famille. Fatigué de la lutte, il avait fini par accepter sa destinée avec la résignation d'un martyr ou le fanatisme d'un musulman. La révolution de 1848 l'ayant privé de sa place, il s'agissait d'en retrouver une autre.

« On était donc venu à Paris, où Lodoïska avait juré de déterrer tôt ou tard un portefeuille pour son mari. Les factions étaient en présence, et comme elle ne savait pas qui triompherait, elle jugeait bon d'avoir des amis partout. Elle affichait, au besoin, un républicanisme outré qui se trahissait par des rubans rouges ; elle découpait les d'Orléans en menus morceaux, et le soir, dans quelques salons aristocratiques, elle appelait à grands cris le drapeau

fleurdelisé. On parlait d'elle : elle quêtait à la porte de la Madeleine, organisait des bals de charité, montrant, au profit des pauvres, ses épaules maigres ; car, en vieillissant, elle prenait des formes de plus en plus arachnoïdes.

« Les ouvriers du quartier la connaissaient ; elle leur donnait de quoi boire, chez le marchand de vin du coin, à la santé de la République, et écoutait avec un sourire de satisfaction les théories sur le droit au travail et l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. »

Cependant les joueurs de whist venaient de terminer leur dernier rubber ; on s'était groupé autour du narrateur. L'amphitryon dormait toujours au coin du feu. Les jeunes gens, voyant leur jeu envahi et trouvant l'histoire du docteur un peu longue, avaient émigré vers les pôles en s'éloignant de la cheminée.

« Ah çà, docteur, où voulez-vous en venir ? demanda la marquise qui l'écoutait avec attention ; approchons-nous du dénoûment ?

— Non, car il n'y en a pas. Je découpe une silhouette. Je veux vous montrer la femme d'un fonctionnaire dégommé à la recherche d'une position

sociale sous la République. Quand vous en aurez assez, vous me le direz.

— Continuez, mais pas trop de style descriptif.

— Soit. »

« Eh bien! je saute à pieds joints par-dessus le fiacre qui l'amène à la porte de M. Yves. Je vous ai fait grâce de sa toilette; ce n'est pas un mince sacrifice, car elle faisait sensation dans la rue. Elle gravit assez lestement les six étages qui mettaient M. Yves au-dessus des banalités de la terre. Il se fait jour à travers des montagnes de brochures pour aller recevoir la visiteuse, dont les allures l'étonnent un peu. Mais il faut vous dire ce qu'était cet Yves, qualifié d'une façon si cavalière par Lodoïska. C'était le rédacteur en chef d'un petit journal représentant les opinions extrêmes du parti le plus avancé. Je crois que cette feuille éphémère s'appelait : *le Bonnet rouge*.

« M. Yves n'était pas un méchant homme, c'était un penseur; il y avait en lui de la rêverie de l'abbé Sieyès et de la douceur inflexible de Saint-Just. Du haut de sa mansarde, il voyait le monde à ses pieds, le monde qui se fourvoyait dans ses vieilles ornières, et il avait entrepris sa régénération.

« Lodoïska lui expliqua le but de sa visite. Son mari, indigné de la corruption du gouvernement passé, n'avait pas hésité à sacrifier l'avenir de sa famille à ses convictions libérales. Il fallait vivre cependant, et comme lui, Yves, ne pouvait manquer, lors du triomphe définitif de son parti, de devenir un des chefs du gouvernement, elle venait franchement lui demander sa protection.

« Yves, joli blondin aux mains fines et blanches, à la barbe soyeuse, à la voix d'une douceur toute féminine, lui répondit, après avoir jeté les yeux sur une liasse de papiers couverts de notes :

« Madame la marquise, car vous êtes marquise depuis huit ans ou environ, je vous répondrai franchement aussi que nous n'avons pas encore de place à donner ; notre tour arrivera certainement ; mais à présent les réactionnaires nous font grand mal !... J'ajouterai que M. le marquis, votre mari, n'a pas donné sa démission sous Louis-Philippe, mais qu'il a été destitué par mon ami Ledru-Rollin, qui avait besoin de sa place pour un de nos fidèles. Pardonnez-moi si je relève cette légère inexactitude dans l'énoncé des faits ; mais nous accueillons volontiers les conversions et ne voulons pas la mort du pé-

cheur. Ne vous dissimulez pas cependant, madame, qu'il y aurait beaucoup à faire pour que nous puissions nous entendre. Vous êtes marquise, légitimiste et dévote, par conséquent vous appartenez à un monde qui pour nous, enfants de l'avenir, est un monde fossile ; il ne peut vivre en même temps que le nôtre. Il nous faut des gages sérieux : les rubans rouges ne suffisent pas. Seriez-vous capable de rompre avec tout votre passé, avec vous-même? Quant à nous, nous proclamons l'abolition de toute distinction sociale ; les hommes seront parfaitement égaux; les fonctions seront décernées par le suffrage des citoyens; les employés rétribués par la nation reconnaissante ; l'opinion publique, toutefois, devra être éclairée par le journalisme. Nous abolissons le culte religieux; les cultes n'étant que des façons différentes d'exprimer à l'Être suprême la même pensée, on peut éviter les conflits qui naissent à propos des questions de formes; d'ailleurs, les prêtres, influençant les consciences, peuvent pervertir l'opinion. Nous décrétons l'instruction universelle, obligatoire et égale pour tous; nous supprimons les fortunes individuelles : la nation subviendra aux besoins de ses enfants. Je n'ai

pas besoin d'ajouter que par l'abolition des entraves religieuses, qui mettent obstacle au libre développement des sentiments naturels, nous proclamons la liberté en amour et affranchissons la femme. Mais, madame la marquise, à quoi bon cet exposé du monde que nous devons construire? Vous voyez qu'il nous faut pour cela des éléments tout neufs. Les entêtés, les rétrogrades, ceux qui menaceraient d'entraver notre marche seront nécessairement, bien qu'à regret, supprimés... »

« Et, de sa main délicate, il fit un petit geste à la Tarquin abattant ses pavots.

« Lodoïska en eut assez. Après avoir modifié sa toilette, elle se fit conduire au ministère des affaires étrangères, alors habité par un des grands poëtes de notre époque. L'antichambre était encombrée de solliciteurs; elle attendit deux heures. L'huissier sortait et rentrait sans avertir Lodoïska. Celle-ci piétinait sur le parquet et regardait souvent le plafond. Il en sortit tout à coup une inspiration; déchirant une feuille de son calepin, elle écrivit :

« Monsieur le ministre, vous avez trop admirablement... »

Sur ces entrefaites, le comte de Brismont s'étant réveillé, la narration fut interrompue.

Cependant le docteur n'avait pas jeté sa poudre aux moineaux, le coup avait porté. Depuis longtemps madame de Reversière se reconnaissait dans Lodoïska. Par une bizarrerie de sa nature complexe, elle souriait agréablement comme si elle eût été flattée. Elle aimait l'audace et admirait le courage des gens qui osaient l'attaquer franchement; d'ailleurs, elle plaisantait elle-même sur ses défauts; puis on s'occupait d'elle; elle pardonnait tout, sauf l'indifférence.

Elle dit en riant :

« Cher docteur, il y a du vrai dans votre histoire, quoiqu'elle soit un peu chargée; mais où diable avez-vous pêché vos documents? N'auriez-vous pas été employé à la rue de Jérusalem?

— Non, madame; mais j'ai beaucoup connu ce fou d'Yves, et j'avais quelques amis au boulevard des Capucines. »

On se réunit autour de la table à thé, et M. le comte, au milieu d'un profond silence, professa sa doctrine sur la caducité des gouvernements révolutionnaires. A partir de ce jour, la marquise admit

le docteur dans son intimité. Elle savait bien qu'il pouvait tirer de sa poche des parchemins et un blason; elle n'eût pas osé dire de lui : *cette espèce*. Il était coté très-haut dans son esprit; ses intimes s'en aperçurent lorsqu'elle prononça : « Il m'amuse, ce petit docteur. » D'autre part, le comte exprimait la même pensée avec d'autres termes : « M. le docteur d'Estrigny est incontestablement un homme essentiel; j'en fais grand cas, et c'est avec une satisfaction réelle que je l'admets à nos soirées du château de Sabine. »

VII

En rentrant chez lui, Donatien se demandait ce qu'avait voulu faire entendre la marquise par ces mots : « Elle est plus inflammable qu'on ne le dirait avec ses airs de glaçon; j'en sais long là-dessus. »

« Après tout, que m'importe? » conclut-il en se couchant; mais il ne put secouer cette importune curiosité qui le harcelait avec la ténacité d'un moucheron. Le trait de la marquise, comme les flèches barbelées des Chinoucks, s'enfonçait à chacun de

ses efforts pour l'arracher. N'était-ce qu'un de ces petits mots méchants qu'elle semait partout sur son passage sans y attacher d'importance? Était-ce, au contraire, une grosse noirceur commise avec préméditation? Mais pourquoi s'intéressait-il à cette femme qui lui avait toujours témoigné une parfaite indifférence? qui, renfermée dans un silence dédaigneux, semblait coudoyer l'humanité sans la voir et effleurer la terre du bout des pieds? Que signifiait cette affectation de retraite? Pourquoi s'enfermer dans l'égoïste quiétude d'une vie cloîtrée? Se croyait-elle pétrie d'une autre argile que le reste des humains? Enfin, il doit y avoir quelque mystère dans son passé.

Involontairement, notre docteur se faisait ainsi l'écho des commérages de la petite ville. « Elle voudrait se poser en sphinx, eh bien! je veux avoir le mot de l'énigme. Quand j'aurai soulevé le voile de cette belle Isis, peut-être faudra-t-il jeter la déesse à bas du piédestal! Qu'importe? Il faut bien tromper mon désœuvrement. »

Après avoir pris cette résolution, d'Estrigny se mit à l'œuvre. Il y avait à Montigny, comme aux coins des tableaux représentant le jugement dernier,

quatre trompettes publiant incessamment les faits et gestes du public. C'était d'abord la marquise, de toutes la plus retentissante; elle personnifiait les cancans de salon. Quant à Lisbeth, la rue était le théâtre habituel de ses bavardages; sous le porche de l'église, à la promenade, sur la place de la halle, on la voyait toujours, comme un épagneul en chasse, flairant les nouvelles et allant les colporter de maison en maison. Lisbeth était, pour ainsi dire, la gazette officielle de la ville. Un peu plus bas dans la hiérarchie sociale, Publius l'entrepreneur se faisait le nouvelliste des antichambres. Enfin, tout au bas de l'échelle, un certain Maillet, ouvrier mal famé, ivrogne et paresseux, que madame Lebrun avait secouru et que Donatien soignait gratuitement, bavardait dans les carrefours et les cabarets.

D'Estrigny avait entendu la marquise. Il crut que Lisbeth pourrait l'éclairer; mais la vieille fille semblait cette fois ne pas vouloir se compromettre : ses confidences, faites à voix basse avec de grandes précautions oratoires, ne portaient que sur l'acquisition d'une nouvelle robe ou le renvoi d'une cuisinière. Peut-être était-elle mal informée ; elle parla cependant du jeune marquis de Reversière, disant

qu'il avait passé ses vacances chez madame Lebrun, l'année qui précéda la mort de son mari. M. de Reversière était encore fort jeune, très-joli garçon ; la parenté autorisait une certaine intimité ; bref, on avait un peu jasé ; mais Lisbeth n'en savait pas davantage. Les gens sont si méchants ! On bavarde tant dans les petites villes !

Elle eût peut-être fourni des détails, mais on devinait bien que la vieille fille n'avançait qu'en tâtonnant sur un pareil terrain ; elle redoutait la marquise et tenait à se ménager une place au coin de son feu pendant les longues soirées d'hiver. Évidemment Lisbeth n'était que tolérée par madame Lebrun, qu'elle ne comprenait pas et qui lui imposait beaucoup.

L'entrepreneur était furieux du secours fourni à Maillet, car il avait renvoyé celui-ci de son chantier ; il murmurait à demi-voix, en lançant un regard farouche du côté de la petite maison blanche :

« Bégueule ! bigote ! c'est qu'elle pince sans rire avec ses airs de sainte-nitouche. Dans le fond, je ne sais pas si elle vaut mieux qu'une autre ; ah ! c'est que j'en connais de belles sur toutes ces dames de la haute. »

Maillet exprimait naïvement une reconnaissance attendrie, qui touchait à la vénération.

« C'est un ange, » disait-il.

Un mot pareil dans la bouche de l'ivrogne fit sourire le médecin. L'abus de certaines expressions finit par les rendre d'une banalité qui touche au grotesque. En entendant celle-là, il se représentait toujours un être joufflu, couvert de plumes et soufflant dans une trompette. D'ailleurs, la terre est inondée d'anges : certaines gens dépeupleraient le paradis au profit de leurs hyperboles.

M. le curé qui, le front dans les nuages, avait lui-même des allures d'archange, déposant ses ailes dans le vestibule pour ne pas effaroucher ses paroissiens, disait de madame Lebrun : « C'est une sainte femme, mais... » Ce *mais* était gros de réticences.

Quant aux bavardages à propos du jeune de Reversière, le médecin se dit : « Bah! quelque historiette de cousinage en jouant aux petits jeux ; c'est classique, cela ne tire pas à conséquence. »

Cependant, partant de cette donnée, il voulut absolument connaître le mystère soupçonné. Il lui fallait un mystère pour occuper son esprit, travaillant dans le vide, comme la roue d'un moulin tour-

nant à sec; il n'eût pour rien au monde sacrifié le mystère. De bribes et de morceaux, avec la persévérance d'un paléontologue reconstruisant un mammouth, il voulut rassembler les pièces d'un passé où il espérait rencontrer le mot de l'énigme. Il y parvint à peu près, et voici ce qu'il trouva :

Un Reversière s'était mésallié, avant la Révolution, au profit d'une demoiselle Foucret, appartenant à la haute bourgeoisie de La Ferté. Le fruit de cette mésalliance, sévèrement jugée par la gentilhommerie du voisinage, avait été toute une lignée de cousins dans le tiers-état. On s'était un peu humanisé depuis lors, et les hobereaux déplumés avaient fini par boire avec plaisir le vin des cousins Foucret, presque tous notaires ou riches propriétaires. Ils assistaient à leurs soirées et, en retour, les invitaient à chasser et à faire des piqueniques une fois ou deux par an. Madame Lebrun était une Foucret, fille d'un colonel d'artillerie en retraite. Son éducation avait été fort soignée. A la mort de son père, qui arriva lorsqu'elle avait quinze ans, sa mère, une fois l'éducation parachevée, se hâta de la marier à M. Lebrun, bel homme de trente-cinq ans, enrichi par la vente d'une étude de no-

taire. En huit ans, grâce à sa parfaite entente des affaires, à son intelligence rapide, aux chances heureuses, il avait grossi son capital de façon à pouvoir se retirer, la conscience en repos et la bourse raisonnablement garnie. Dépourvu d'ambition, n'aspirant qu'au calme de la campagne, assez riche d'ailleurs pour n'avoir pas besoin d'épouser une dot afin de payer son étude, il avait consacré l'activité de sa première jeunesse au travail, sans se presser de prendre femme, disant qu'il aurait le temps de choisir une fois retiré des affaires. En effet, à l'âge où beaucoup débutent, il avait gagné ses invalides et payé sa dette à la société. Désormais, il lui était permis de se livrer sans remords à la pêche, à la chasse, à l'horticulture, ses passions favorites. On voulait absolument le marier, et il se laissa faire. D'un caractère doux, égal comme une belle route macadamisée, d'un sens droit, d'un esprit calme, avec des idées justes, mais clairsemées et comme plantées en quinconce, il devait, au dire des mamans, faire le bonheur d'une femme.

Mademoiselle Blanche Foucret jouit pendant six ans de ce bonheur un peu négatif, mais continu, résultant de l'affection sûre et profonde, quoique

peu expansive, d'un homme que l'on estime, d'une série de petits devoirs accomplis journellement avec amour, et des caresses de trois enfants qui, d'année en année, arrivaient tour à tour à la même époque, avec la régularité des astres accomplissant leurs révolutions.

M. Lebrun plantait force espaliers, greffait des arbres, rapportait des lièvres et refusait d'être maire de Montigny. On voyait peu de monde, quelques intimes qu'il traitait bien; une fois ou deux l'an, un grand dîner; quelques tournées de visites, et c'était tout. On murmura d'abord un peu; les épithètes d'ours, d'original, furent chuchotées autour d'eux, on plaignit la jeune femme; enfin, les gens sensés conclurent que le ménage Lebrun était parfaitement heureux, puisqu'il se suffisait à lui-même.

Madame Lebrun était excellente musicienne, elle peignait et connaissait plusieurs langues. Tous les soirs, en rentrant de la chasse, M. Lebrun s'endormait sur le canapé lorsque Blanche se mettait au piano. Blanche se consolait en disant : « Il est si bon pour moi ! » Elle n'avait qu'à se laisser vivre, s'abandonner au courant paisible d'une existence sans tourbillons.

Madame de Reversière ayant été obligée, par la mort de son mari, de quitter la diplomatie, résolut de s'installer aux Gravois, dernier fief des Reversière, pauvre masure délabrée, humide, vermoulue, défoncée par tous les bouts, et flanquée d'un pigeonnier rond dont l'inclinaison menaçante rappelait celle de la tour de Pise.

Il fallait faire des réparations. La marquise se débarrassa de ses enfants en faveur de quelques autres parents, et vint à Montigny avec son fils aîné, gentil blondin de dix-huit ans. Jusqu'alors elle n'avait pas daigné s'apercevoir de l'existence des Lebrun ; elle songea à les utiliser. Tandis que maître Publius dressait ses échafaudages aux Gravois, elle tomba à l'improviste, avec son fils et des avalanches de bagages, dans la jolie maison de campagne qu'avait bâtie M. Lebrun. Père, mère, enfants, elle embrassa tout le ménage, avec force protestations de tendresse, les traitant de bons parents, sur l'amitié desquels elle avait toujours compté. M. Lebrun trouvait à ces explosions un cachet d'impromptu qui dérangeait l'équilibre de ses idées. Blanche accueillit la noble cousine avec un respect calme qui commandait la réserve.

La marquise, aux observations de son fils, qui avait saisi une nuance de froideur dans l'accueil hospitalier des Lebrun, répondit :

« Bah! laisse donc! au fond, ils sont ravis d'avoir l'honneur de nous posséder ; ils en crèvent d'orgueil. »

Elle prit racine chez eux et parvint à se faire accepter par tous. A Blanche, elle parla musique ; elle s'occupa des confitures, débarbouilla les enfants, leur soutacha des robes, leur dessina des bonshommes et voulut visiter les pauvres.

Elle amusait M. Lebrun en lui contant les anecdotes des cours étrangères, drapant tout le monde d'une façon si originale, qu'il l'écoutait avec plaisir, prolongeant le repas et admirant ses saillies comme s'il eût assisté à un feu d'artifice après le dessert. Elle l'avait d'ailleurs séduit par le sans-façon de ses allures, s'installant devant le feu de la cuisine, les pieds haut placés sur l'escabeau, allant chercher la bouteille pour les paysans, le garde-chasse, et trinquant elle-même avec aplomb. Il s'absentait plus volontiers, pensant qu'il laissait derrière lui une source perpétuelle de distractions pour sa femme.

D'ailleurs, la marquise eut bientôt mis tout sens

dessus dessous dans la maison. A chaque instant, les domestiques étaient mis en réquisition pour raccommoder un accroc à sa robe, pour repasser son linge, pour lui préparer une tasse de thé, pour lui faire des bains de pieds : elle avait une migraine hebdomadaire. Elle se levait quelquefois à quatre heures du matin, réveillait tout le monde et réclamait le cabriolet. Le lendemain, elle dormait jusqu'à trois heures, et il lui fallait un repas particulier, qu'elle prenait en se promenant. Des croûtes de pain et des grappes de raisin traînaient sur tous les fauteuils. On s'aperçut qu'avec son extrême simplicité et son détachement des biens d'ici-bas, elle absorbait le service de tout le personnel et mettait les domestiques sur le flanc.

Cela dura trois mois ; la marquise ne put s'habituer à la monotonie d'une existence aussi calme. Elle partit pour Paris, où elle fit la caricature des Lebrun de façon à défrayer plusieurs soirées ; mais elle leur laissa son fils Jacques, et leur emprunta trois mille francs.

Jacques était une jolie ébauche d'homme ; rien en lui n'était fini, ni au physique, ni au moral ; ses traits, parfaitement réguliers, aux lignes délicates,

manquaient de cette touche ferme qui donne l'expression. Il avait de l'intelligence, quelque esprit, mais manquait totalement de jugement et d'activité. Quant à la sensibilité, il y avait hypertrophie, mais c'était une sensibilité toute d'imagination et de tempérament. Frêle, d'une pâleur intéressante, il captivait facilement l'affection protectrice de ceux qui l'entouraient. C'était un petit objet d'art que l'on a peur de briser en le touchant, un être souffreteux que l'on est, d'instinct, disposé à secourir.

Jacques, arrivé dans sa dix-neuvième année, ne savait pas encore comment le blé pousse, ni comment la terre tourne. Abandonné à lui-même pendant vingt-quatre-heures, il fût mort de faim ou de froid. Cette totale incapacité de se suffire était encore un charme. Madame Lebrun, qui s'entendait à soigner les enfants, lui avait appris à ranger ses effets, à se donner un coup de brosse lorsqu'on n'avait pas de domestique sous la main, à faire un paquet tout seul, en un mot, à se servir de ses dix doigts. Il acceptait tous les services et n'en rendait jamais à personne. Jacques devait être le Benjamin de sa mère, qui retrouvait en lui ses âpres convoitises refoulées.

Elle le caressait avec des allures de panthère léchant son petit, le prenant sur ses genoux et l'appelant son empereur, son pape ou son don Juan. Tout petit, il se faisait fabriquer des cuirasses de carton, rêvant que, seigneur de haut lieu, il s'en allait guerroyer en Palestine, à la tête de ses vassaux. Puis, il avait dévoré les poëtes, ce qui avait ouvert à ses aspirations des horizons nouveaux : alors, pâles guérets, feuilles mortes, femmes voilées, clairs de lune, flots bleus tournoyaient à qui mieux mieux dans son imagination. Il essaya sa lyre avant de savoir l'orthographe, et devint amoureux avant de s'habiller seul. Héritant de tous les instincts maternels, il voulut les faire passer dans la pratique et sentit des besoins effrénés de luxe, d'oisiveté, d'aventures amoureuses. Elle ne lui refusa jamais rien; encourageant toutes ses tendances, elle se mirait en lui, comme lui se mirait dans sa glace. On ne saurait calculer les dépenses qu'il fit en pots de pommade, gants, cravates et épingles avant d'avoir atteint sa majorité.

Le cousin Lebrun, qui, avec des formes débonnaires, avait le flair délicat, le coup d'œil juste et marchait droit au but, vit que le petit marquis

deviendrait inévitablement un fat et un fainéant, sinon pis. Il lui dit carrément :

« Mon garçon, tu n'auras pas de fortune : on ne se nourrit pas de pommade, et les bottes vernies sont dures à cuire. Il est temps de devenir un homme. Tu aimes tes aises et tu es vaniteux ; eh bien ! tâche de conquérir la fortune et les distinctions ; deviens ambitieux ; mais il faut commencer par l'*a*, *b*, *c*, et franchir le Rubicon du baccalauréat. Un coup de collier pendant deux ans, et tu trouveras à te caser. J'en ai dit un mot à ta mère, qui m'approuve. Reste au collége de La Ferté, à deux lieues d'ici ; je connais le proviseur, qui aura tous les égards possibles pour ta position et te donnera pleine liberté. Ma maison sera la tienne. »

La mère, dans son for intérieur, n'était pas de cet avis ; mais elle dut se rendre aux bons conseils de toutes ses connaissances. Pendant deux ans, Jacques, choyé par tout le monde, jouissant au collége de La Ferté d'une immunité parfaite, prépara son examen ; secondé par les répétiteurs, poussé au latin comme les légumes le sont sous châssis à une floraison hâtive, il se trouva prêt à affronter l'épreuve.

M. et madame Lebrun allaient le voir fréquem-

ment ; il allait chez eux tous les dimanches, et les bons cousins extorquaient au proviseur mille permissions irrégulières.

M. Lebrun le conduisait à la chasse, à la pêche, l'initiait aux mystères du jardinage, l'invitait à toutes les parties, lui faisait quelques sermons arrosés de vin de Champagne ; Jacques aimait beaucoup le vin de Champagne.

Il préférait cependant rester à la maison. Indolent dans toutes ses allures, craignant la gelée, la pluie et le soleil, il s'étendait sur un canapé au coin du feu, ou sur le gazon pendant l'été, et là, les yeux à moitié fermés, il faisait à la cousine Blanche toutes ses confidences : la vie lui était à charge, il n'avait éprouvé que déceptions, et son cœur était un réceptacle de souffrances indéfinissables, mais cuisantes. Il y avait toujours sous jeu quelque amour impossible, empoisonnant son existence, quelque rêve insaisissable, et il parlait bas, la tête sur la poitrine, comme affaissé sous le poids de quelque incommensurable fatalité.

Ses discours étaient coupés de réticences et de soupirs ; le soupir était une spécialité qu'il avait perfectionnée. Blanche le consolait de son mieux par

des petits mots affectueux, équivalant à la pastille de chocolat donnée à l'enfant qui a du chagrin.

Il fallait d'ailleurs que les Lebrun eussent l'entêtement des bonnes œuvres pour s'occuper de Jacques avec tant de persévérance. Le cousin y mettait de l'amour-propre; il l'avait dit : il en ferait un homme. Blanche, avec ce besoin de dévouement que toutes les femmes ont au fond du cœur, Blanche était heureuse d'avoir un frère cadet à protéger ; elle ne pouvait d'ailleurs le protéger que contre ses propres défauts.

On ne tarda pas à s'apercevoir que le pauvre enfant était vantard, menteur, indélicat, et que ses formes agréables laissaient entrevoir le plus brutal égoïsme apparaissant tout à coup à quelque détour et perçant la couche superficielle d'élégance. Il se moquait des Lebrun, trouvant le mari épais et la femme trop pot-au-feu. Il était médisant autant que sa mère; mais comme il avait moins d'esprit et qu'on ne le savait pas plaisant, on acceptait sérieusement tout le mal qu'il disait des autres.

Prenant volontiers des allures de grand homme à l'état embryonnaire, il en accaparait d'avance tous les bénéfices, imposant à son entourage les consé-

quences de défauts que l'on pardonne au génie. Il avait des distractions gênantes, permises seulement à un inventeur de planètes, distractions dont M. Lebrun, méthodique et régulier dans ses habitudes, avait beaucoup à souffrir.

Cependant, il se montra affectueux et reconnaissant tant qu'il eut besoin de ses cousins, qui firent des démarches assez pénibles pour assurer le succès de ses examens. Puis tout à coup, sans motif appréciable, il leur tourna le dos, négligeant les préceptes de la plus élémentaire politesse, évitant leur rencontre dans la rue, feignant de ne pas les reconnaître pour n'avoir pas à les saluer. Enfin, il partit pour Paris, laissant plusieurs dettes chez les fournisseurs de Montigny et de La Ferté. On s'empressa de présenter les notes au cousin Lebrun. Ce dernier aurait voulu une explication. Le bonhomme n'avait pas assez réfléchi pour comprendre la logique de l'ingratitude et son charme philosophique.

La marquise qui, pendant les deux années précédentes, venait de temps à autre s'installer chez lui, ne trouva pas le temps de la remercier. A ses observations, elle répondit d'un petit ton mystérieux :

« Mon bon cousin, vous ne saurez jamais ap-

précier la noble conduite de mon enfant ; il est de ces dévouements qu'il vaut mieux taire ! »

Dans ses rêves bironiens, Jacques dévalisait tous les harems de l'Islam ! des Africaines luisantes et charnelles, des Anglaises diaphanes nourries de beefsteak, des Andalouses *au teint bruni*, des marquises, des soubrettes, des Allemandes blondes aimant la valse et la choucroute, des Italiennes noires avec des tambours de basque ; toutes se livraient à des sarabandes échevelées sur de longues plages bleues qui fuyaient avec les nuages de sa cigarette. Il caressait les moustaches naissantes dont les pointes devaient menacer l'honneur de tant de familles, et tandis que ces femmes de tous les formats, de toutes les couleurs tourbillonnaient devant lui, il poussait ses plus formidables soupirs. L'apprenti don Juan avait heureusement localisé ses facultés au quatrième étage, et sa mère pouvait dire avec raison que le pauvre enfant était candide comme une jeune fille sortant de faire sa première communion.

A titre d'expérience *in anima vili*, il n'avait encore fait de déclaration qu'à deux ou trois maritornes dans la cuisine maternelle. En revanche, il eût voulu en faire à toutes les femmes qu'il rencontrait, jeunes

ou vieilles, vierges ou mères de famille. Ses audacieuses aspirations franchissaient toutes les barrières; il se permettait tout bas des fantaisies énormes de tigre qui s'ennuie. Cet affreux amas de déclarations rentrées gonflait sa poitrine et s'exhalait en soupirs monstrueux.

Blanche, ayant lu les œuvres de Gœthe sans profiter de ses lectures, commit la même imprudence que Charlotte devant Werther en distribuant en face du marquis plusieurs tartines à ses enfants. D'autre part, la marquise, qui venait souvent le déranger, lui disait: « A quoi bon te donner tant de mal! Est-ce que tu es fait pour travailler, mon bel enfant? Il n'y a que les prolétaires qui gagnent leur vie à la sueur de leur front. Sommes-nous de la même race que ces gens-là? Et ce gros Lebrun qui s'est fourré dans la tête qu'il fallait faire de toi un bachelier! Un bachelier, grand Dieu! Notre épicier me disait ce matin que son fils était bachelier, et allait faire son droit. Restons à notre place, regarde-toi, mon enfant, tu es beau! Avant deux ans tu auras fait une conquête et tu seras riche. Il y a encore des héritières de par le monde qui ne crachent pas sur les marquis lorsqu'ils sont tournés comme toi!.... A propos, je

parie que la cousine Blanche..... (Blanche, elle est noire comme une taupe; c'est ce qui arrive toujours.....) Ah! ah! petit scélérat, tu soupires, tu baisses la tête; je suis sûre qu'elle est folle de toi. Allons, sois généreux. Après tout, le cousin... (est-il Dieu possible d'appeler *ces espèces* des cousins), le cousin est un honnête homme qu'il faut ménager. »

La marquise parlait avec la plus parfaite sincérité; elle n'avait jamais pu voir dans la vie qu'une série de drames et de romans, et, tout naïvement, avec la légèreté d'un vieil enfant gâté, elle débitait ce qui lui passait par la tête : les idées les plus saugrenues s'y bousculaient comme des moutons à la porte d'une bergerie et s'en échappaient pêle-mêle.

Jacques, possédant un certain fonds d'honnêteté, protestait contre ces insinuations, quoiqu'elles chatouillassent délicieusement son amour-propre; mais la mère, à la piste d'une idée comique ou romanesque, ne se laissait jamais mettre en défaut.

« Monstre! sais-tu qu'il faut respecter le mariage? Pourquoi compromettre cette pauvre jeune femme? Elle ne sent que trop déjà le malheur d'être unie à un pareil lourdaud. Il faut, dans certains cas, savoir se conduire comme Joseph, c'est le fait d'un hon-

nête homme et d'un bon chrétien... tu en trouveras bien d'autres dans le monde. »

VIII

Un soir, Blanche venait de coucher ses enfants ; elle traversait lentement les allées du jardin, courbant avec distraction du bout de son ombrelle les jeunes branches de lilas, qui se redressaient derrière elle. Elle jetait des regards attendris, en passant devant la maison, sur la fenêtre de la chambre où dormaient ses enfants. Son mari, taciturne et maussade depuis deux jours, était sorti en se levant de table. Depuis deux jours, la marquise, ne pouvant se décider à une installation définitive aux Gravois, était venue de Paris, et, comme par le passé, descendait chez ses cousins. M. Lebrun, ennuyé des façons sournoises de Jacques, de l'impertinent sans-gêne et des méchancetés de la marquise, allait promener sa mauvaise humeur au grand air, comme pour en faciliter l'évaporation.

Blanche s'assit sur un banc rustique, à l'ombre d'un gros catalpa dont les branches inférieures des-

cendaient jusqu'à terre et allaient ramper dans le gazon.

Elle entendit bientôt le sable de l'allée grincer sous les pieds de la marquise, qui venait nonchalamment en traînant ses savates éculées. Comme elle ne mangeait jamais à table, elle avait contracté l'habitude de mâchonner quelque chose à toutes les heures du jour; elle mordait à même dans une tartine de beurre. Blanche releva un côté de sa robe pour lui faire place. La marquise, en suivant ce geste, prit le rebord de la robe et le froissa entre ses doigts.

« Jolie étoffe! dit-elle avec distraction; à combien le mètre? » Puis, sans attendre la réponse : « D'ailleurs, un rien vous habille. Quand on est jeune, jolie, que l'on a une tournure comme la vôtre! Dieu! que la toilette vous irait bien! Il est vrai que vous n'allez pas dans le monde... Votre mari a raison.

— Pourquoi cela, ma cousine?

— Ma chère enfant, il est toujours dangereux d'avoir une jolie femme. Et puis votre intérieur vous suffit : votre mari est si bon garçon; je l'adore, cet excellent Lebrun! Vous avez trois petits anges qui occupent tous vos instants. Que la Providence est

sage d'avoir mis le sentiment maternel dans le cœur de la femme! Oui, c'est à la fois un dérivatif et une protection.

— Contre qui, ma cousine?

— Contre nous-mêmes, ma petite Blanche, contre notre imagination, notre curiosité. Voyons, parlez-moi franchement, est-ce que votre existence ne vous laisse aucun vide dans l'âme? Vous aimez votre mari, vos enfants, soit; vous avez — et elle jeta un coup d'œil circulaire sur le jardin et la maison — une jolie habitation, de la verdure, des fleurs, des oiseaux qui chantent; mais là, dites-moi tout de bon, n'avez-vous rien rêvé au delà? Votre horizon ne vous paraît-il pas un peu borné?

— Nullement, ma cousine; les affections qui m'entourent suffisent à mon bonheur. »

La marquise jeta sa tartine au chien qui venait de se coucher à leurs pieds, arracha une des larges feuilles du catalpa, commença à la ronger en silence, tandis que Blanche, pensive, légèrement appuyée sur le dos du banc, baissait la tête, suivant machinalement par terre les dessins capricieux que, du bout de son ombrelle, elle traçait sur le sable. Le soleil, se couchant derrière le clocher de Montigny,

leur envoyait obliquement des rayons rouges qui, filtrant à travers le feuillage du catalpa, allaient moucheter inégalement d'ombre et de lumière la robe claire de madame Lebrun. Les rebords d'un grand chapeau de paille jetaient une ombre épaisse sur le front et voilaient le regard, tandis que plus bas, sous la lumière, on voyait un léger duvet voltigeant comme une vapeur impalpable sur le contour des joues ; le coin des lèvres s'inclinait doucement et un petit frémissement des narines, un tremblotement plutôt, troublait le calme de son profil droit et tranquille. La marquise la contempla un instant, lui passa la main autour du cou, l'attira jusqu'à ses lèvres et la baisa au front.

« Ma belle enfant, est-ce que je vous aurais chagrinée ? Vous n'êtes pas gentille ; pourquoi ne pas avoir confiance en moi ? Je suis un peu votre mère aussi, une mère indulgente, allez ; je vais vous donner l'exemple de la franchise..... Je trouve que la femme qui a eu des petites aventures est bien plus intéressante que ces vieilles vertus coriaces, à peau parcheminée et à moustaches, inexorables pour celles qui ont péché parce qu'elles-mêmes n'ont jamais pu le faire. J'ai eu bien des amies qui se sont

confiées à moi, ma chère : eh bien ! je les remettais tout doucement dans la bonne voie, sans les brusquer; c'est que j'ai de l'expérience, telle que vous me voyez..... et je ne suis pas prude ; je me suis toujours défiée des prudes. La Madeleine avec son beau torse nu, sa longue chevelure dénouée, à genoux dans sa grotte, les yeux levés sur le Christ et noyés dans des flots d'amour, la Madeleine, dites-moi, n'est-ce pas là le vrai type de la femme complète ? Nous sommes tout cœur, nous autres, nous devons nous perdre et nous sauver par le cœur ; si nous ne le faisons pas, c'est que nous sommes des femmes manquées. Ah ! ma belle petite Blanche, j'aurais voulu que vous eussiez entendu la retraite prêchée cet hiver à Saint-Roch. On nous parlait de Madeleine, et toutes ces dames pleuraient, les unes parce qu'elles se reconnaissaient dans le portrait, les autres parce qu'il était trop tard pour lui ressembler.

— Cependant, objecta Blanche, on n'arrive à ces sublimes hauteurs du repentir qu'à travers le péché, et avant de nous imposer la contrition, on nous recommande de ne pas faire le mal.

— Ah çà ! ma chère, dit la marquise en s'animant, est-ce que la confession a été faite pour les chiens ?

Celui qui l'a instituée connaissait bien notre pauvre nature. Puisqu'il faut s'humilier, se repentir, qu'importe de le faire un peu plus ou un peu moins ? Vous savez que la pensée seule d'une faute constitue le délit..... et alors..... mais je vois, chère petite, que je vous étonne. C'était pour vous inspirer de la confiance, pour vous assurer que le bon Dieu n'était pas si méchant qu'on veut bien le dire, et vous amener à m'avouer vos petits secrets ; toutes les jeunes femmes ont des secrets, petits ou gros.

— Je n'en ai d'aucune sorte, ni pour vous, ni pour les autres.

— Allons donc ! vous voulez me faire croire que vous avez tout donné à votre mari ! Votre mari est un homme digne d'estime, de vénération, certainement ; mais je suis sûre qu'il ne vous comprend pas. Enfin, il est impossible que vous puissiez lui raconter tout ce qui se passe dans votre imagination ; vous sentez bien vous-même que le pauvre homme n'y verrait que de l'hébreu, et vous lui épargnez cette peine-là. Mais, dites-moi, est-il jaloux ?

— Il est sûr de mon affection comme je le suis de la sienne.

— Ah ! vraiment ! sont-ils fats, ces pauvres

benêts ! » Et la marquise se prit à rire. « Savez-vous qu'une pareille sécurité n'est pas flatteuse pour vous, ma chère ? Après cela, il a peut-être ses raisons pour ne pas être trop clairvoyant ; vous me dites qu'il s'absente beaucoup..... un bel homme fort comme lui..... il est encore tout jeune ; il doit avoir un tempérament d'enfer !..... Ah ! c'est que vous ne connaissez pas comme moi ces monstres-là ! »

Blanche l'écoutait, fascinée comme Ève par le serpent, cherchant à se débattre et voulant secouer la torpeur morbide qui l'envahissait, elle ne trouvait rien à répondre. A son tour, elle commença à arracher d'un geste nerveux les feuilles du catalpa, les déchira, les éparpilla en morceaux et baissa la tête en les regardant.

« Vous rêvez, ma chère enfant ; je vous dirais bien ce que vous rêvez. On vous voit toute la journée attachée, comme un fidèle esclave, aux soins de votre ménage, aux affections de famille ; mais quand arrive le soir, qui peut dire où votre esprit a voyagé pendant ces longues heures si saintement remplies par les occupations matérielles ? Vous pensez tout bas que le mariage est une chose bien plus prosaïque que vous ne l'aviez imaginé. Dans votre candeur,

vous espériez un mari blond, jeune, tout charmant, aux yeux bleus reflétant les visions célestes, un bel ange radieux sous l'aile duquel vous puissiez vous endormir comme un enfant, confiante et heureuse. Ou bien, mieux encore, quelque sombre archange, fort, au front pâle, large, sillonné par la foudre, conservant, sous la réprobation, une mâle et fatale beauté ; un Idaméel ayant un monde à rebâtir pour en faire un gage d'amour ; un lion toujours prêt à rugir, que de votre main débile vous tiendriez en laisse avec une chaîne de fleurs..... Vous n'eussiez même pas reculé devant la tragique et noble figure de l'Othello..... Mais non, vous avez trouvé un gros homme en paletot gris, tenant à faire consciencieusement ses quatre repas, aimant la sieste, le piquet, sa pipe..... Ah ! si c'était l'Hercule au repos, calme dans sa force !..... Mais il ne cesse de ronfler que pour pêcher à la ligne ou canarder un lapin. Alors, pour vous donner un peu de courage, vous serrez vos enfants tout contre vous, vous les mangez de caresses. J'adore les marmots, moi, mais, soit dit entre nous, ils ont d'assez mauvais quarts d'heure. Pas un instant de répit avec ces petits brigands ; il faut habiller l'un, débarbouiller l'autre, moucher

le troisième, sans cesse gronder, raccommoder, essuyer, s'égosiller, fouetter, déculotter, reboutonner..... c'est un petit enfer que ce paradis de la maternité !.....

— Ma cousine ! ma cousine ! » s'écria Blanche.

La marquise vit qu'elle faisait fausse route.

« Allons, dit-elle avec abandon, laissons cela. Je suis folle de jeter des pierres à travers votre félicité conjugale ; n'y faites pas attention. Je dis au hasard ce qui me passe par la tête, il n'y faut pas attacher d'importance, ma chère. N'allez pas croire que je sois méchante, au moins ! Je vous ai toujours dit que j'aimais beaucoup mon excellent cousin Lebrun. Tous les hommes ne peuvent pas être des héros de roman, après tout; mais ce n'est pas là ce que je voulais vous demander. Voyons, la main sur la conscience, vous savez combien les mères sont vaniteuses : dites-moi donc ce que vous pensez de mon Jacques? Ce n'est pas la peine de rougir pour cela; d'ailleurs, les brunes ont une manière adorable de rougir. N'est-ce pas qu'il est bien séduisant, mon petit Jacques?

— C'est un assez aimable enfant, répondit Blanche avec froideur.

— Oh! en voilà un qui fera son chemin; la femme qui le possédera en sera bien fière. J'espère le caser bientôt aussi avantageusement que sa sœur.

— Aussi a-van-ta-geu-se-ment? répéta madame Lebrun en scandant les mots avec un accent interrogatif.

— Oui, aussi avantageusement, appuya la marquise; en douteriez-vous? »

Et elle lui jeta de côté un regard presque menaçant.

La fille était mariée depuis trois ans au vicomte de Boissigny, qui était vieux, méchant, laid, infirme et riche. Elle avait accueilli avec un enthousiasme tout juvénil les hommages d'un soupirant, l'aimable et jeune chevalier de..., qui surmontait son écu d'un casque vu de profil; mais où loger ce casque? Il n'avait pas d'équipage. L'amour aidant, on aurait pu passer par-dessus cet obstacle. La fille aimait mieux son chevalier piéton que la voiture sans chevalier. La mère pensait différemment. Sur ces entrefaites, se présenta le vicomte, possédant une voiture et une couronne peinte dessus. La fille pleura, se mutina. La mère pleura aussi, fit quelques scènes, mit en jeu les grands sentiments; elle fit passer et

repasser devant les yeux de la fille des montagnes de cachemires, des armées de valets, des cascades de diamants, des océans de perles fines, des kilomètres de batiste, avec beaucoup de valenciennes et une profusion de couronnes.

Le pauvre chevalier fut congédié.

La veille du jour où l'on devait livrer la victime ornée de ses bandelettes au minotaure, il y eut une grosse explosion ; la victime se cabrait. Des prières, des menaces, quelques évanouissements, une demi-violence, et... le tour fut joué.

Le gendre commença par mettre la marquise à la porte de chez lui. Avait-elle spéculé sur la santé du vicomte ? Mais ce diable d'homme, qui toussait toujours, était aussi indestructible qu'un vieux rocher battu sans cesse par les tempêtes.

De là l'air dubitatif de Blanche au mot *avantageusement*.

« Eh bien ! décidément, que pensez-vous de Jacques ? Moi, je sais qu'il pense beaucoup de bien de vous, trop peut-être, le pauvre enfant ! Ne trouvez-vous pas en lui quelque reflet d'un de ces types romanesques que je vous esquissais tout à l'heure ? Il venait souvent ici, vous étiez seuls ensemble, que

vous disait-il? Oh! rien, j'en suis sûre. Il a trop de délicatesse, le cher petit, pour... Enfin, il est parti; je l'y ai engagé moi-même, pour son repos et le vôtre. Mais vous, ma mignonne, avez-vous jamais songé qu'on pourrait devenir amoureuse de lui? »

Cette fois, madame Lebrun fixa directement sur le visage de la marquise ses grands yeux bien ouverts, puis elle partit d'un éclat de rire. Elle allait se lever lorsque la marquise la retint par la robe et la regarda à son tour d'un regard superbe d'éloquence. Il signifiait clairement : « Mais, impertinente! on ne peut pas ne pas aimer mon fils. »

« Ah çà, dit-elle, vous ne riez pas franchement; avouez-moi donc que j'ai touché juste, ma chère! Ah! ah! je ne savais pas que les choses en fussent là... Ah! vous riez, vous riez... De la dissimulation, mauvais signe!

— Ma cousine, fit Blanche avec un ton hautain, sachez que si je n'ai pas trouvé dans le mariage tout ce que je rêvais, je n'ai jamais cherché de dédommagement ailleurs, et que je n'en demanderais pas à monsieur votre fils. S'il me fallait absolument aimer quelqu'un, j'aimerais *un homme.* »

Tournant le dos assez lestement à la marquise, elle continua à se promener dans le jardin.

Un moment abasourdie, la marquise murmura : « Pauvre petite ! tu as beau faire la pimbêche ; tu voudrais cacher ton jeu, mais ce n'est pas à moi qu'on dame le pion !... »

Une demi-heure après, en rentrant au salon, Blanche y trouva son mari étendu sur le canapé, dans une de ces postures indolentes qui surexcitaient la verve railleuse de la marquise. Elle s'approcha de lui pour l'embrasser ; il reçut ses caresses avec l'immobilité d'une statue, ce qui étonna Blanche, habituée aux manières un peu brusques, mais toujours franches et cordiales de M. Lebrun.

« Il y a longtemps que tu es rentré, mon ami ?

— Une demi-heure trop tôt, répondit M. Lebrun, car je me suis promené dans le jardin et je me suis arrêté derrière le catalpa...

— Ah ! mon Dieu, et tu as entendu...

— Tout, ma chère Blanche, tout ! interrompit le mari se soulevant et attirant Blanche près de lui par un geste affectueux et grave ; oui, j'ai tout entendu, et...

— Et tu es fâché ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Non, je ne suis pas fâché, mais j'ai beaucoup réfléchi depuis une demi-heure. Il y a des choses très-vraies dans ce qu'a dit la marquise ; elle m'a ouvert les yeux : je lui dois de la reconnaissance.

— Oh ! mon ami, croirais-tu?...

— Laisse-moi seul ce soir, ma bonne Blanche ; je t'avoue que j'aurais de la peine à soutenir la conversation ; d'ailleurs, qu'avons-nous à nous dire ? Ne t'étonne pas de me trouver plus préoccupé que d'habitude ; mais rassure-toi, je t'aime, je te respecte et t'admire plus que jamais. J'ai besoin d'un certain calme pour faire ce qui ne m'est pas arrivé encore : je fais mon examen de conscience. »

Il prononça ces derniers mots avec un sourire terne, et il quitta précipitamment le salon. On venait d'entendre, dans le vestibule, le pas traînant de madame de Reversière.

M. Lebrun, en rentrant, avait cherché sa femme dans le jardin. Attiré par le son des voix, il s'était approché du banc sur lequel se tenaient les deux dames. Grâce à l'obscurité croissante, à l'épaisseur du feuillage, il pouvait écouter sans être vu. On parlait de lui : un sentiment de délicatesse le portait à s'éloigner ; puis la curiosité, une espèce de saveur

amère, dépravée, mélange de jouissance fébrile et de douleurs aiguës, en entendant la marquise, l'avaient retenu jusqu'au bout. Il s'éloignait, piétinait, revenait. Il se surprit les poings et les dents serrés, balbutiant et articulant tout bas de gros mots qui arrivaient d'eux-mêmes à ses lèvres. Il éprouvait une de ces bonnes grosses colères sanguines dont l'explosion tranche les difficultés à la manière d'Alexandre en face du nœud gordien. Son premier mouvement le portait à prendre tous les Reversière par la peau du cou comme il prenait ses chiens de chasse, et à les porter à quelque distance de chez lui. Il gesticulait en écrasant le sable de l'allée, et Jacques aurait eu tort de se trouver dans le rayon de son bras. Après tout, c'était un homme bien élevé que M. Lebrun, c'est-à-dire assez déformé par la vie civilisée pour savoir arrêter les fugues de son organisation. Il rougit de son emportement, auquel succéda un abattement complet, sorte d'anémie morale dont il sortit pour réfléchir, ainsi qu'il l'avait annoncé à sa femme.

A partir de cette soirée, Blanche devint plus rêveuse, Lebrun plus taciturne et plus sombre. Quant à la marquise, grâce à cette singulière faculté de

localiser dans son esprit ce qui avait traversé son imagination, et de donner à ses rêveries la solidité d'une conviction, elle crut fermement au petit roman qu'elle avait improvisé. Elle en parla à ses amies ; elle s'alarma pour le repos de son fils, pour la vertu de sa cousine. Sa sincérité dut être sa seule excuse. Elle consulta sérieusement le proviseur du collége de La Ferté. Il en résulta qu'au bout de quelques jours tout le canton était dans le secret des amours de madame Lebrun avec le jeune marquis : on chuchotait, on ricanait, on s'apitoyait, on discutait, on commentait. L'écho de ces rumeurs arrivait jusqu'à la maison blanche.

La jeune femme les écoutait avec une résignation chrétienne qui n'était pas pure de tout alliage ; il s'y mêlait une assez bonne dose de dédain. Elle n'eut jamais la tentation de protester ou de s'expliquer. Son mari paraissait encore plus indifférent ; on eût dit qu'il se pétrifiait intérieurement.

Négligeant ses affaires, embrassant ses enfants avec distraction, il partait de grand matin, revenait tard sans rapporter de gibier. Après plusieurs heures de courses sans but dans la forêt ou les champs, il s'asseyait au pied d'un arbre, sous un buisson, au

revers de quelque fossé, parfois contre une meule de foin, et là il pensait.

Tout un monde de sentiments nouveaux lui avait été ouvert par la marquise; elle avait crevé la toile enveloppant son existence dans un espace jusqu'alors restreint. Les images évoquées par madame de Reversière allaient et venaient, papillotant devant lui. Sa femme, il ne l'avait pas comprise, pas devinée, pas même entrevue. Il lut des poëmes, des romans, s'initia aux jouissances et aux tortures des imaginations tourmentées, des cœurs malades. Il se prit à envier les infirmités morales des héros qui défilaient dans sa solitude, et, se comparant à eux, il se vit lui-même lourd, plat, bourgeois, prosaïque, irritant pour une femme comme Blanche. Il s'en voulait de n'être pas un rêveur inutile et parasite, un beau séducteur de filles, un gaspilleur de fortunes ou un duelliste enragé; le pauvre homme aurait voulu s'inoculer quelque vice brillant qui commandât l'attention des masses et l'élevât au-dessus des vulgarités calmes et vertueuses. En suivant cette pente, il tombait au fond des plus étranges conséquences : la rectitude de son jugement s'égarait en méandres imprévus.

Sa femme, de jour en jour, s'idéalisant dans son esprit, prenait des allures aériennes, et plus il se sentait lui-même retenu loin d'elle par la matière, plus elle lui semblait désirable. Du fond d'un puits bourbeux il voyait luire une étoile au ciel, et, ne pouvant voler jusqu'à elle, il aurait voulu qu'elle descendît jusqu'à lui.

« Je ne l'ai jamais possédée complétement, se disait-il avec rage; la meilleure partie d'elle-même, je n'ai pas été digne de l'avoir! Égoïste, imbécile, jaloux, avare, j'ai enfoui un trésor pour moi tout seul, et je n'en connaissais même pas tout le prix. Pauvre Blanche! j'étais son bourreau sans le savoir; il est impossible qu'elle m'ait aimé. Quel dévouement et quel martyre que ce mensonge de tous les jours! »

Aux affectueuses démonstrations de sa femme, il répondait par un silence boudeur ou des monosyllabes brutaux. Il attribuait ces caresses à l'inépuisable charité de Blanche, et, tout en l'admirant, il se sentait humilié. Plus il l'admirait, plus il se trouvait timide auprès d'elle, car son infériorité se dessinait avec une netteté implacable, et, devenu timide, il était maussade.

A cette époque, M. Lebrun eut l'occasion de lire le roman de Jacques, un des récits les plus saisissants du grand peintre des passions, un de ces livres qui présentent, sous une forme fascinatrice, les idées les plus malsaines pour les âmes agitées. L'ancien notaire s'enivra de cette lecture ; l'immolation volontaire de Jacques, protestant par le suicide contre sa propre tyrannie conjugale, lui parut une révélation providentielle.

Se sacrifier pour lui rendre la liberté, tel fut désormais le centre d'attraction de toutes ses pensées. L'acerbe volupté du dévouement ignoré le pénétra, le posséda tout entier et finit par le transfigurer. Il maigrissait, pâlissait, se dégonflant, s'effilant, prenant des airs de distinction et de grandeur intellectuelle qu'on ne lui connaissait pas. Sa femme assistait à la transformation avec un bonheur étonné, un peu inquiet ; enfin elle l'aimait mieux ainsi.

Un soir d'hiver, dans l'obscurité, en rentrant de la chasse, il glissa dans un fossé plein d'eau et revint tout glacé chez lui. Quelques jours après, il toussait beaucoup, respirait difficilement, et sa femme eut de la peine à lui faire avouer qu'il éprouvait une douleur aiguë au côté. Malgré ses efforts,

il ne pouvait cacher une fièvre violente qui se trahissait par la rougeur du visage et la moiteur des mains.

« Ce ne sera rien, mon amie ; ces maudits rhumes d'hiver sont quelquefois longs. »

Mais il fallut bien consentir à recevoir M. Duvy, M. Selvage, tous les médecins du canton. Blanche se tordait les mains ; avait-elle deviné son mari ? M. Lebrun fut percuté, ausculté avec soin par toute la faculté de Montigny.

— C'est peut-être bien une pleurésie, n'est-ce pas, docteur Selvage ? demanda M. Duvy, qui avait toujours eu des formes hésitantes.

—Mon cher confrère, répondit le docteur Selvage, nous avons là une pleurésie compliquée de pneumonie au second degré. Vous avez bien entendu le bruit particulier de l'œgophonie ; oui, confrère, pleurésie avec épanchement de sérosités comprimant le poumon droit. Allons, allons, saignons ferme, des vésicatoires, et, si rien n'y fait, ma foi il ne faudra pas reculer devant la thoracentèse. Vous n'aurez pas peur du troquart, au moins?..... Une piqûre d'aiguille ! Mais pourquoi diable ne pas nous avertir plus tôt ? »

Lebrun sourit. « Je croyais que c'était un gros rhume. » Il pensait tout bas : « Le hasard m'avait trop bien servi pour que je leur fisse détruire son ouvrage. »

« Diable ! diable ! continuait le vieux praticien, percutant toujours avec une sorte de colère, vous croyez peut-être que je vais vous enlever cela comme on coupe une verrue. Au lit ! et dépêchons-nous. » Il écrivit son ordonnance et sortit en grommelant.

Blanche suivit les médecins. Au haut de l'escalier, elle les retint.

« Messieurs, dit-elle — elle était pâle, et sa lèvre inférieure tremblait, et sa voix était faible — messieurs, au nom du ciel, parlez-moi franchement, est-il en danger?

— Il faut espérer, madame........ commença M. Duvy.

— Eh parbleu ! interrompit le docteur Selvage, on sait bien qu'il est permis d'espérer tant qu'un homme n'est pas mort. Vous avez le cœur compatissant, confrère, c'est une vertu qui sied à la jeunesse ; mais si madame demande la vérité, c'est qu'elle est de force à l'entendre. Oui, madame, il y a danger et grand danger. Ces maladies-là, lors-

qu'elles ne sont pas prises au début, vont au galop, surtout à travers les tempéraments sanguins. M. Lebrun s'est indignement conduit à notre égard. On nous appelle lorsqu'il est trop tard, et si nous ne réussissons pas à faire l'impossible, on dit que nous sommes des assassins ou des ânes ! Votre serviteur, madame. »

Il descendit rapidement l'escalier en murmurant : « Il va planter là cette pauvre petite femme, avec ses trois enfants..... Trois enfants !.... On devrait mettre une martingale à ces gros pléthoriques. Ah ! s'il meurt entre mes mains, je ne lui pardonnerai jamais ! »

Au premier bruit de la maladie du cousin, la marquise accourut de Paris, ventre à terre. Elle s'installa jour et nuit à son lit, forçant Blanche à se reposer, et ne voulant admettre ni garde-malade, ni sœur de charité.

« Tu vois qu'elle n'est pas méchante, disait Lebrun à Blanche ; elle fait le mal sans le savoir, et le bien avec connaissance de cause. »

Jamais un mot, même à travers les divagations du délire, n'apprit à la marquise que Lebrun était une de ses victimes. Jamais non plus il ne laissa

soupçonner à sa femme qu'il mourait heureux de lui rendre sa liberté.

Quand tout fut fini, la marquise, n'ayant plus de motif à dévouement, redevint légère, inconséquente et railleuse. L'austérité de Blanche lui imposait; elle prit l'habitude de s'en venger à grands coups de langue. La veuve eut quelque peine à lui faire sentir que sa présence lui était pénible.

En revêtant ses habits de deuil, Blanche se dit :

« Dorénavant, entre le monde et moi, j'élève une barrière; sa méchanceté m'a atteinte jusque dans le calme de mon existence si retirée; eh bien! je me fortifierai encore davantage dans le fond de mon intérieur et nul n'y pénétrera. »

Quelques mois après, elle perdait sa fille aînée, emportée par le croup.

Tel était le passé de la jeune veuve. Voilà pourquoi elle était vêtue de noir, sortait peu et ne recevait personne.

TROISIÈME PARTIE

IX

Après avoir fait ces découvertes, plus que jamais le docteur se sentit attiré vers Blanche; mais celle-ci semblait prendre à tâche de lui montrer qu'elle n'avait que de l'indifférence à donner en échange de ses sympathies. Depuis leur rencontre chez le maître d'école, il s'était cru autorisé à la saluer dans la rue; elle répondait par un léger signe de tête, sans le moindre sourire. Chez le comte de Brismont ou chez la marquise, il s'approchait d'elle et cherchait à provoquer quelque causerie intime. Madame Lebrun, sans affecter d'éloignement à son égard, était d'une froideur strictement polie, et bientôt la con-

versation tombait d'elle-même. Donatien s'éloignait, boudeur et le cœur gros, ne pouvant se dissimuler que, s'il y avait eu en lui un commencement de passion, cette passion eût été exaspérée par l'insensibilité de la veuve. En cela, il suivait la marche habituelle des amoureux et se sentait honteux de parcourir les chemins battus. Il devait bien s'avouer aussi que le dépit l'aurait poussé à faire des sottises.

Que Blanche fermât sa porte aux indifférents, aux indiscrets, il le trouvait légitime; mais lui, pourquoi le confondre dans cet ostracisme général? Était-il un banal Reversière? n'aurait-elle pu pressentir en lui un auxiliaire? Comment lui faire deviner sa respectueuse sympathie?

Puis il se prenait à vouloir rivaliser d'indifférence et entamait de longues discussions avec le comte et le curé, ou, dans le cercle plus joyeux de la marquise, allait faire de grosses dépenses d'esprit, riant lui-même aux éclats et trouvant des saillies inattendues. Il était profondément humilié de voir que la veuve n'éprouvait aucun étonnement et ne semblait pas se demander pourquoi un homme silencieux et grave devenait tout à coup si pétulant.

Il était loin de l'époque où, sentant sa curiosité

chatouillée, il eût simplement voulu faire de Blanche un sujet d'étude, où cet intérêt qu'elle excitait en lui n'était qu'un jeu d'esprit.

Dans sa maison, l'ennui retombait lourdement comme une épaisse atmosphère qui l'envahissait de toute part. Cette vue riante, ce tourbillon de l'Orge, ces jolies fleurs ne l'intéressaient plus. Il avait contracté des manies de prisonnier; il se promenait le long de son jardin, il s'arrêtait à regarder vingt fois de suite le même arbuste. Sa table était couverte de livres ouverts toujours à la même page, tandis que les journaux s'empilaient, encore revêtus de leurs bandes. Il se disait que sa vie était odieuse, qu'il lui eût fallu une distraction. Mais laquelle? Il n'était plus assez jeune pour voir avec enthousiasme se dresser la perspective de plaisirs inconnus; il les avait tous parcourus et s'était dit que le programme des jouissances affiché ici-bas était bien restreint. D'ailleurs, tout en maudissant sa solitude et son ennui, il ne se fût pas dérangé d'une semelle pour les fuir et se sentait d'humeur à mal recevoir l'importun qui lui eût proposé quelque amusement.

Il s'occupait d'une araignée qui avait tendu sa toile aux rameaux délicats d'un tamarix rose; il

allait lui porter les mouches et se plaisait à la voir tomber comme une flèche sur la proie qu'elle saisissait jusque entre ses doigts. Une bande de moineaux s'abattait chaque matin en piaulant dans le potager; il en connaissait plusieurs individuellement; l'un d'eux avait des plumes blanches sur le dos. Une famille de lézards nichés dans un trou de mur, entre deux vieux ceps de vigne, s'était familiarisée avec lui.

Cette existence pouvait-elle toujours durer? Chaque fois que l'on sonnait à sa porte, le médecin espérait quelque nouvelle imprévue qui lui apporterait un changement. A l'horizon se dressait toujours quelque événement qui bouleverserait sa vie; fût-il tragique, il ne le redoutait pas : ses tristesses auraient un aliment. Alors, il se laissait aller à la rêverie, improvisant lui-même de longs drames et faisant surgir des situations romanesques; mais toujours, dans ces créations éphémères, la veuve se trouvait jouer le rôle principal. Et, quel que fût le point de départ de ses pensées, elles convergeaient pour aboutir au même centre : madame Lebrun. Elle était désormais si intimement unie à son existence morale que Donatien soutenait avec elle de

longues conversations, comme si elle se fût trouvée près de lui. Ce n'était plus une simple apparition traversant sa solitude, mais une obsession perpétuelle.

Un soir, il était assis dans son cabinet; rejetant avec une sorte d'audacieuse mutinerie ses livres de médecine, il lisait un roman, *Simon*, de George Sand. Il en était à l'entrevue de Simon avec Fiamma, au clair de la lune, près de la tour en ruine, ce qui naturellement le ramenait à la tourelle de madame Lebrun, lorsque l'on sonna très-violemment à la grille.

Il n'attendit pas qu'Alcide vînt l'avertir et sortit lui-même avec précipitation, ému, comme si ce coup de sonnette devait décider de sa vie en lui apportant l'événement attendu.

« Monsieur, venez vite, dit une femme qu'au son de la voix il reconnut aussitôt pour la cuisinière de madame Lebrun.

— Serait-elle malade? demanda-t-il avec un accent de terreur.

— C'est la petite Marie qui a le croup. M. Selvage est à la maison, mais madame veut aussi voir monsieur.

— C'est bien, j'y vais immédiatement, » dit Donatien, qui avait eu le temps de prendre un air plus calme.

Quelque temps après, il était chez la veuve. On le fit attendre un instant dans le salon. La pièce était entourée de boiseries de vieux chêne ; des meubles couverts de velours gros bleu ; sur la cheminée, une pendule et des candélabres de bronze. Un goût sévère avait présidé au choix de l'ameublement. Le seul objet qui attirât les regards en tranchant sur ces couleurs sombres était un piano en citronnier encore ouvert : des cahiers de musique étaient posés sur un chevalet sculpté avec un certain luxe. Sur la table, quelques albums souvent feuilletés par les enfants : le bord des pages conservait l'empreinte de leurs petits doigts. A côté des albums, un volume des *Méditations*. Donatien l'ouvrit pour occuper ses mains. Une feuille de papier s'échappa du volume ; il la ramassa et lut ces mots tracés en caractères fins, serrés et fermes :

« A la couturière, façon d'une robe pour Marie, cinq francs.....

« Donné à Maillet deux cent cinquante francs... »

Et sur un autre côté de la feuille :

« Marie tousse beaucoup depuis quelques jours ; elle tousse comme le faisait sa sœur Louise..... Qu'en penserait ce jeune homme? Se connaît-il aux maladies des enfants?.... Allons, je suis folle! les mères s'alarment toujours..... »

A ce moment, on vint prévenir le médecin qu'il pouvait entrer chez madame. Suivant la cuisinière qui portait une lampe, il monta la spirale de l'escalier s'engouffrant dans la tourelle. Au sommet se trouvait un palier sur lequel donnaient plusieurs portes. La cuisinière en ouvrit une et se retira sur la pointe des pieds.

Ce qui frappa Donatien en entrant, ce fut la silhouette du docteur Selvage debout près d'un petit lit d'enfant rangé contre celui de sa mère.

La lampe était posée sur une table basse et l'ombre du vieux docteur se projetait sur le mur. Son profil, dont les angles étaient exagérés par le jeu de la lumière, tremblotait en s'allongeant d'une façon capricieuse jusque sur le plafond de la chambre.

Sur la table, une quantité de fioles et de tasses ; entre les deux lits, dans l'ombre, un fauteuil sur lequel la mère venait de se laisser tomber dans une attitude d'épuisement ; elle paraissait sommeiller.

Sur une chaise, la bonne, penchée vers le lit de l'enfant. La petite malade enfin, qui sortait d'un accès, les yeux brillants exprimant un effroi mêlé d'étonnement, la face bouffie, violacée, les lèvres livides, respirait avec un sifflement pénible, comme si l'air eût labouré sa poitrine en la traversant.

Le docteur alla lui prendre la main, regarda son visage, palpa son corps et dit à voix basse à M. Selvage :

« Vous me faites appeler, docteur ; c'est que le cas est bien grave. »

M. Selvage remua plusieurs fois la tête de haut en bas, en allongeant les lèvres ; il releva ses lunettes sur son front, regarda fixement Donatien et lui dit :

« Qu'en pensez-vous, cher confrère?

— Qu'elle est perdue, — répondit Donatien sans hésiter, mais encore plus bas : — et que, soit dit entre nous, vous n'auriez pas dû me faire venir ici. »

Le vieux médecin baissa un instant la tête, puis, prenant un air de décision, il entraîna Donatien vers la cheminée, et là, le tenant par le revers de l'habit, il lui dit :

« Jeune homme, j'espère que vous me saurez gré de ma franchise : je crois bien que je me suis égaré

un instant, et je n'ai aucune honte à vous avouer mon embarras ; vous y auriez été pris tout comme moi. Au début, les symptômes n'étaient pas graves. Il y avait bien frisson, fièvre, céphalalgie, gonflement des ganglions lymphatiques du cou, expectorations, abattement, altération de la voix..... Eh bien, j'ai cru au pseudo-croup ; c'est que je n'avais pas découvert les fausses membranes. J'ai employé les vomitifs, les vésicatoires, les saignées abondantes ; j'ai essayé de la cautérisation..... et maintenant.....

— Et maintenant, interrompit Donatien avec vivacité, vous avez épuisé votre arsenal et vous voyez comme moi que l'enfant touche à la période extrême. Ecoutez-la. »

D'une voix rauque, basse, étouffée, Marie cria avec un accent d'inexprimable terreur :

« Maman, maman, voilà que ça revient, prenez-moi ! » Et tout son petit corps, agité par un affreux tremblement, se redressa sur le lit ; de sa main droite crispée, elle serrait son cou et le labourait de ses ongles comme pour le déchirer, tandis que la gauche tendue vers sa mère s'agitait désespérément.

Madame Lebrun paraissait calme ; elle se leva,

prit l'enfant sur ses genoux et se rassit dans le fauteuil. Ses gestes étaient lents et réguliers.

Au moment où elle se courba vers le petit lit, Donatien fut épouvanté.

Les yeux de Blanche étaient grands ouverts, fixes, bordés d'un demi-cercle bistré et creux; la bouche souriait et son sourire était immobile.

Cette expression de visage n'était pas inconnue au médecin; il l'avait plusieurs fois observée au début de la folie.

Marie eut un accès terrible : la toux ébranlait son corps tout entier. Ses jambes se repliaient et se détendaient sous elle, tandis que la tête renversée en arrière allait frapper de grands coups sourds contre la poitrine de sa mère ; subitement, elle se calma et dit de sa même voix rauque et étranglée :

« Maman, je voudrais bien que vous me chantiez quelque chose de gai : chantez-moi donc *Monsieur Malbrough*. »

Comme un automate dont on vient de pousser le ressort, Blanche commença à chanter.

Bientôt l'enfant l'interrompit :

« Maman, dites-moi, est-ce que je vais mourir? »

Blanche ne répondit pas.

« Vous êtes toute drôle, maman; regardez-moi donc. Et j'irai au ciel avec Louise, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et je verrai le bon Dieu? Et j'aurai de belles ailes comme les anges autour de la sainte Vierge sur l'image qu'il y a dans votre gros livre doré, n'est-ce pas, maman? Et quand je serai dans le ciel, avec mes ailes, je pourrai voler et je viendrai vous voir tant que je voudrai? N'est-ce pas que je viendrai encore vous embrasser tous les soirs après la prière? Dites, maman?

— Non, dit madame Lebrun.

— Oh! alors, je ne veux pas mourir, » s'écria la petite fille avec une énergie si désespérée qu'elle provoqua un nouvel accès.

Cependant les médecins continuaient leur colloque à voix basse. Donatien disait :

« Docteur, je n'ai pas le droit de vous blâmer; vous avez fait tout ce qui vous semblait indiqué. Maintenant, voici le visage qui devient bleu; voyez comme dans l'inspiration le sternum s'enfonce; l'enfant est tranquille maintenant; c'est l'anesthésie qui annonce un commencement d'asphyxie... Il y aurait encore une chance : m'autorisez-vous à la tenter?

— Oui... la trachéotomie!... dit M. Selvage, rêveur; je sais bien que le docteur Trousseau, le docteur Bretonneau, de Tours... eh bien, cher confrère, laissez-moi vous dire que je m'en lave les mains. »

Et, prenant brusquement son chapeau et sa canne, M. Selvage, qui était fort pâle, se dirigea vers la porte.

« Un instant! s'écria Donatien avec autorité ; je demande que vous disiez à madame ce que vous pensez de l'état actuel de la malade. »

M. Selvage, se retournant, parut hésiter, puis il dit d'un ton décisif :

« Madame, après avoir épuisé toutes les ressources de mon art, tenté tous les moyens dictés par mon expérience, je déclare que je considère l'enfant comme ne pouvant être sauvée sans un miracle. »

Et il sortit laissant madame Lebrun, qui ne paraissait pas l'entendre, toujours dans son fauteuil, la petite entre les bras, le regard fixe et le visage souriant.

« L'avez-vous entendu, madame? » lui demanda Donatien à voix haute en s'approchant d'elle.

Elle tressaillit, se leva tout d'une pièce, remit l'enfant dans le petit lit, où la bonne disposa les oreillers, puis, regardant Donatien pour la première fois avec une expression intelligente, elle répondit :

« Oui, monsieur, j'ai compris : elle est perdue. Il faudrait un miracle? eh bien, faites-le, vous! »

Ces dernières paroles furent prononcées avec un cri d'angoisse, comme un appel désespéré. Elle reprit en parlant avec une volubilité croissante :

« Monsieur Donatien, vous êtes bon; je vous connais bien, moi; vous comprenez cela. Je vais tout vous dire : Le bon Dieu veut me punir! Cette enfant-là, je l'aimais trop, voyez-vous; je l'aurais peut-être mal élevée, il va me la reprendre maintenant. Dieu est juste, monsieur Donatien, toujours juste... mais il est bien dur! De lui, je pourrais tout supporter sans plainte. Mais cela, non! Je vis seule; c'est qu'avec mon enfant je n'ai besoin de personne. J'ai perdu son père, j'ai perdu sa sœur!... Oh! je me révolterais, je la disputerais à Dieu! Il ne faut pas..... empêchez cela, monsieur Donatien, je vous en prie, je vous en prie à genoux, comme je prierais mon bon ange!..... Eh! comment ferais-je si je ne sentais plus sous mes lèvres ses cheveux si

doux, si je ne voyais plus ses yeux noirs si éveillés!..... et ses bras donc!..... ses petits bras autour de mon cou!..... »

Madame Lebrun portait un peignoir blanc; on pouvait voir sous la batiste sa poitrine se gonfler. Sa tête était nue; ses longs cheveux noirs tordus à la hâte formaient un nœud fixé au chignon par un gros peigne et le bout revenait flotter sur l'épaule. Tantôt elle joignait les mains avec une telle anxiété que Donatien entendait craquer les jointures de ses doigts; tantôt elle les étendait vers lui comme pour prendre les siennes; puis elle fut interrompue par des sanglots et se mit à pleurer. Alors elle retomba sur le fauteuil et cacha son visage entre ses mains.

La bonne, surprise, dit à demi-voix :

« Tiens! voilà madame qui pleure; cela va la soulager. Il y a trois jours qu'elle ne mange pas, qu'elle ne dort pas, et qu'elle me regarde comme cela..... sans avoir l'air de voir..... Ah! monsieur! ma pauvre petite Marie, comme ils l'ont martyrisée!... »

Le docteur cherchait à se raffermir lui-même. Pendant que madame Lebrun lui parlait, il avait baissé

les yeux et regardé, sur le parquet à ses pieds, le dessin compliqué que formaient les veinures du chêne à l'endroit d'un nœud. Il avait retiré ses mains que, dans un geste désordonné, Blanche paraissait vouloir saisir. Rassemblant tout son sang-froid, il dit avec un accent ferme :

« Vous avez entendu ce qu'a dit M. Selvage : l'enfant est condamné, pensez-y bien ; c'est un petit cadavre que nous avons là, devant nous. Puis-je tout essayer, madame?

— Tout ! répondit-elle faiblement au milieu de ses sanglots.

— C'est bien ! Alors, ne perdons pas de temps ; il me faut ici quatre personnes : une pour tenir la tête de l'enfant, une autre pour empêcher le moindre mouvement ; la troisième me donnera les objets dont j'ai besoin, enfin la dernière m'éclairera. Vous avez un domestique ; envoyez-le immédiatement chez moi ; il ramènera le mien, et celui-ci apportera mes instruments. »

On lui obéit aussitôt. Au bout de quelques minutes, tout était prêt : les instruments de chirurgie posés sur la table, la bonne d'enfant et les deux domestiques attendant ses ordres.

« Bien ! dit-il ; mais il me manque encore quelqu'un : qui tiendra la tête de l'enfant ?

— Moi ! dit madame Lebrun.

— Vous, madame ! mais c'est impossible ! Je vous en conjure, pour vous-même, pour votre enfant, retirez-vous !

— Oh ! monsieur, vous ne me connaissez pas ! Je vous dis, moi, que je resterai ici ; je la tiendrai ; je l'empêcherai de se débattre ; si elle meurt, elle mourra entre mes bras. Je déclare que je ne veux pas sortir ! »

Le son de sa voix calme, nettement accentuée, indiquait une telle énergie de volonté que Donatien ne chercha pas à lutter davantage. Il dit seulement :

« Mais ce sera horrible, madame ! Il y aura une blessure, du sang, beaucoup de sang, et ce sera là, sur vous ! et il ne faudra pas remuer : vous allez vous évanouir.

— Je ne veux pas m'évanouir, monsieur ; je ne m'évanouirai pas. »

Le médecin regarda ses instruments sur la table et les bougies qu'il avait fait allumer ; choisissant une lame bien affilée, il s'approcha de Marie qui,

ouvrant les yeux, le regarda avec étonnement. Il posa brusquement l'outil, prit une lumière et quitta la pièce en disant : « J'ai oublié quelque chose. » Il descendit l'escalier en courant et cria à la cuisinière :

« Vite, de l'eau-de-vie, du vulnéraire, n'importe quoi! quelque chose de très-fort; on se trouve mal là-haut. »

Il emporta la bouteille, et, dès qu'il fut seul, en but lui-même précipitamment une gorgée.

Au moment où il s'était approché de la petite malade, celle-ci l'avait regardé. Tout à coup une image avait traversé son esprit. Il se vit lui-même, le couteau à la main, l'avant-bras plein de sang. Il n'avait jamais pratiqué la trachéotomie ; il n'était pas sûr de réussir. L'enfant, cette enfant qui le regardait, pouvait expirer là, égorgée, sous son couteau, et sur les genoux de sa mère ! Marie avait la tête appuyée sur l'épaule de madame Lebrun. En détournant un peu les yeux de dessus son visage, il les dirigea vers l'épaule de la mère, couverte du peignoir. Il ne pouvait détourner son regard de ce linge blanc, et, tout en répétant : « Oh! l'affreux métier! » il voyait des petites fleurs danser sur le peignoir ; il eut mal

au cœur et ses jambes fléchirent sous lui : c'est alors qu'il descendit à la cuisine ; il avait senti que sa main allait trembler.

Se croyant bien raffermi, il fit placer l'enfant sur le lit, tandis que madame Lebrun continuait à lui soutenir la tête, et il entreprit l'opération.

Le domestique l'éclairait : la bonne maintenait les bras et les jambes de l'enfant, qui d'ailleurs était arrivée à un état d'insensibilité presque complète.

Alors, soulevant de la main gauche la peau du cou, de la droite il pratiqua hardiment une large incision. Le sang jaillit ; l'enfant fit un soubresaut et poussa un cri rauque. Madame Lebrun ne détourna pas les yeux ; elle demeura immobile et ses mains ne tremblèrent pas. Alors, sans précipitation, Donatien introduisant le doigt dans la plaie, s'assura de la position favorable sur la trachée-artère : il la dénuda soigneusement, puis, d'un second coup de bistouri ferme et net, il la fendit.

L'enfant ne fit pas un mouvement. Blanche sentit sa tête qui devenait plus lourde. Elle serait tombée en arrière si Blanche ne l'eût pas fermement soutenue.

Elle regarda Donatien sans proférer un mot : ses

lèvres s'étaient décolorées; elle croyait que Marie était morte.

Cependant le médecin continuait l'opération sans paraître inquiet de l'évanouissement de l'enfant, dont l'immobilité facilitait ses mouvements. Un calme sinistre planait dans cette chambre. Les domestiques, pâles et muets, échangeaient des regards terrifiés.

Au bout de quelques minutes, qui parurent éternelles à chacun des spectateurs, Donatien rompit le silence.

S'adressant à Alcide d'une voix brève :

« Donnez-moi le tube d'argent courbe que j'ai posé sur la table. Allons, vite donc ! »

Il introduisit le tube dans la plaie : quelques instants s'écoulèrent encore. L'enfant, poussant un nouveau cri, voulut agiter les bras.

Donatien avait des gouttes de sueur sur le front.

Comme se parlant à lui-même, fort bas, timidement, il dit :

« Je crois maintenant que si....

— Quoi ! s'écria madame Lebrun.

— Je crois maintenant pouvoir assurer que, s'il ne se présente pas de complication....

— Eh bien?....

— Que Marie est sauvée ! »

Madame Lebrun ne parla pas ; elle saisit fortement la main encore tout ensanglantée de Donatien, l'attira jusqu'à ses lèvres, la baisa, puis retomba évanouie sur son fauteuil.

XI

L'enfant fut bientôt guérie. Le médecin faisait dans la maison des visites plus fréquentes et plus longues que ne l'exigeait l'état de la petite Marie. Insensiblement, il prit l'habitude de rester chez madame Lebrun, le soir, longtemps après le coucher des enfants. Il y causait politique et théologie avec le curé de Montigny, qui avait entrepris sa conversion. M. Selvage lui adressait des félicitations d'un ton malveillant. Madame de Reversière venait de temps à autre attaquer une réputation, ou raconter un scandale. Mademoiselle Lisbeth faisait des communications plus inoffensives et présidait aux travaux de couture ; on l'entendait chuchoter : « Surjet, droit fil et point de chaînette. »

Bien que madame Lebrun allât régulièrement à l'église de Montigny, elle se rappelait que sa paroisse était Lisset, et dédommageait de son mieux le curé de Lisset en lui fournissant des chemins de croix et des vases d'autel, en lui brodant des aubes et en l'invitant à dîner. Ce curé, toujours rouge et essoufflé, portait, sous prétexte de cors aux pieds, des souliers énormes qui faisaient le désespoir de Donatien. Donatien trouvait fort irritante la manie du curé, qui l'appelait jeune Esculape, et se mettait à rire. En outre, ce malheureux curé avait une prédilection fâcheuse pour cinq ou six plaisanteries qui arrivaient chaque soir, à point nommé, aussi régulièrement que le chant du coq. Enfin, il mangeait sa soupe bruyamment, les coudes sur la table, en combinant l'usage de la fourchette avec celui de la cuiller. Donatien n'osait pas s'avouer qu'il détestait tous les habitués de la maison parce qu'ils s'interposaient entre Blanche et lui ; il se contentait des prétextes les plus futiles pour justifier ses antipathies.

Les enfants avaient pris en grande affection le médecin, qui, de son côté, ne pouvait plus se passer de la petite malade.

Un soir, il fit quelques emplettes à la ville, et, après dîner, alla sonner à la grille de madame Lebrun.

Quand il entra dans le salon, le curé de Lisset et le docteur Selvage jouaient une partie d'écarté. Le curé de Montigny causait avec Blanche près du piano. Marie découpait, à l'aide de ciseaux, d'informes pantins dans du papier noir et s'amusait à les coller sur le globe de la lampe; Joseph édifiait de grandes tours composées de dominos entassés; il les faisait tomber avec fracas sur la table.

Madame Lebrun, se levant, vint présenter la main au médecin avec un empressement tout cordial.

« Nous ne comptions presque plus sur vous, monsieur d'Estrigny, dit-elle. C'est bien aimable à vous de venir quelquefois égayer notre intérieur; car, en vérité, vous devez nous trouver un peu sérieux.

— Salut! jeune Esculape! s'écria le gros curé de Lisset en riant. Qu'avez-vous donc sous le bras? est-ce la boîte de Pandore que vous nous apportez là?

— Allons! à votre jeu! dit rudement M. Selvage en frappant sur la table. Carreau!

— Ah! ah! c'est ici que les Athéniens *s'empoi-*

gnirent, répliqua le curé. Mais qui garde à carreau n'est jamais capot; je prends et je joue cœur; bien malade qui en meurt. »

Cependant la petite Marie, quittant ses silhouettes, venait de se précipiter vers Donatien, le tirant par l'habit et s'efforçant de gravir le long de ses jambes.

Le médecin, souriant avec une solennité étudiée, commença à déficeler le paquet qu'il apportait, tandis que les enfants tiraient le papier pour activer l'opération et se pressaient avidement autour de la table, sur laquelle Donatien déposa quelques jouets. A chaque nouvelle apparition, ils poussaient des cris d'enthousiasme. Joseph commença immédiatement à souffler dans une trompette qu'il tenait de la main gauche, tandis que la droite frappait contre un tambour.

M. Selvage frappa derechef sur la table en criant:

« A votre jeu, morbleu! Pique ! »

Le curé riposta aussitôt :

« Ah! sabre de bois! Qui s'y frotte, s'y pique! Attention, docteur, à ce coup-là! *C'est ici que Rose respire*. Je joue trèfle.

Marie alla en sautillant vers sa mère, lui montrer un beau poupon endormi dans un berceau rose. Il

ouvrait les yeux et disait *ma ma* quand on lui touchait un petit ressort sur le ventre.

Madame Lebrun dit d'un accent de reproche amical au médecin :

« Ah ! vraiment, monsieur d'Estrigny, c'est de la folie ; vous les gâtez. »

La joie se transforma en stupéfaction lorsque Donatien posa sur la table un gros volume doré et relié en maroquin rouge.

« Voici l'histoire de France illustrée ; je prierai votre mère de vous la donner de ma part quand vous saurez lire : cela vous encouragera, j'espère, ma petite Marie, à apprendre le plus vite possible. »

Madame Lebrun regarda le livre, le feuilleta avec un certain embarras, puis le replaça sur la table sans rien dire au médecin.

Marie se mit aussitôt à regarder les gravures et à faire ses commentaires.

A la vue d'un Gaulois presque nu, elle s'attendrit et fit appel à la charité de sa mère, qui souvent, avec elle, avait porté des vêtements aux pauvres.

Une gravure représentait un druide vêtu d'une longue robe et muni d'une grande barbe blanche,

qui, la faucille à la main, allait couper le gui sacré sur un chêne. Marie s'écria :

« Maman, venez donc voir. N'est-ce pas le bon Dieu qui descend pour aller faire de l'herbe à ses lapins, comme le père Chamois avec sa faucille? »

Donatien se mit à rire, tandis que le curé de Lisset, cherchant à mettre ses paroles à la portée de l'intelligence de l'enfant, lui expliquait sommairement l'essence divine. Ce fut le point de départ d'une assez longue conversation ; Donatien s'éleva contre l'introduction des images dans les églises, et démontra comment peu à peu l'esprit des enfants et celui des peuples ignorants pouvaient prendre, en se dévoyant, le chemin de l'idolâtrie. Le curé ripostait avec aigreur, et bientôt la discussion prit des proportions alarmantes. Donatien, qui s'animait, eut le mauvais goût de hasarder quelques plaisanteries. Il s'arrêta court en rencontrant le regard de madame Lebrun attaché sur lui avec une expression de douleur si compatissante qu'il se sentit profondément troublé.

Sur ces entrefaites, la marquise de Reversière entra dans le salon avec le fracas d'un gros oiseau s'abattant brusquement sur une branche.

« Bonsoir, chère petite : toujours fraîche et rose comme un bouton qui va s'épanouir! — la marquise ne manquait jamais l'occasion de faire remarquer que sa cousine était fort brune. — Et ces charmants petits bijoux? Venez m'embrasser, mes trésors. Avez-vous fait bien enrager votre maman aujourd'hui?.... Vous rajeunissez tous les jours, docteur Selvage; dites-moi donc où est votre fontaine de Jouvence. Ah! cher curé, vous nous avez fait, dimanche dernier, un sermon à fendre les rochers : j'aurais dû emporter une demi-douzaine de mouchoirs. N'auriez-vous pas, dans votre jeunesse, donné des leçons au P. Lacordaire? Ah! monsieur le curé de Lisset, je suis sûre que vous souffrez de vos cors; il y aura quelque changement dans le temps. J'ai trouvé à Paris, dans un bazar de voyage, un système particulier de chaussures qui ferait bien votre affaire..... Mais, bon Dieu! vous maigrissez à faire peur. Monsieur le docteur d'Estrigny, vous avez décidément le don de faire des miracles. Je sais qu'avec la foi on transporte les montagnes; mais jusqu'à présent vous aviez si bien caché la vôtre..... vous êtes peut-être un saint déguisé en athée! La guérison de notre petite Marie vous a

fait une réputation européenne..... dans l'arrondissement. Toute la Champagne va vous apporter ses morts et les aligner devant votre porte; vous les guérirez avec votre ombre en passant..... Mais que vois-je, ma chère, vous avez donc dévalisé tous les magasins de Montigny pour vos petits anges?

— Non, dit la petite, c'est mon ami Donatien qui.....

— Ah! ah! vertuchoux! docteur, vous n'y allez pas de main morte! Voilà ce que c'est, mes petits chéris, que d'avoir une jolie maman comme la vôtre : on vous fera toujours de beaux cadeaux. »

Donatien, assis près de la table, tenant l'enfant sur ses genoux, semblait examiner de fort près les gravures, et tournait lui-même les pages du livre. A moins de se baisser, on ne pouvait voir son visage. Le regard venait se heurter contre le sommet de sa tête et rencontrait la masse épaisse de cheveux séparés sur le côté par une mince ligne blanche.

Le curé de Montigny, debout près du piano, feuilletait une *Revue*.

« Monsieur d'Estrigny, dit-il, en jetant à Donatien un regard attentif par-dessus ses lunettes, avez-

vous lu l'article de M. F..... sur la question italienne? »

Donatien ne parut pas entendre.

« Docteur, continua le curé plus haut, je voudrais avoir votre avis sur cet article; quant à moi, je le déclare odieux, et j'en ferais volontiers pendre l'auteur, au moins en effigie. »

Il fallut bien que le docteur montrât son visage en pleine lumière, lorsqu'il répondit brusquement :

« Je ne l'ai pas lu. »

Il continua à regarder les images.

Quelques instants plus tard, les deux curés et M. Selvage prirent congé de madame Lebrun. Le vieux médecin passa son bras sous celui du curé de Lisset avec un abandon tout amical, qui déguisait mal la crainte de descendre seul l'escalier. Il mettait beaucoup de vanité à ne pas avouer les douleurs aiguës de la goutte qui le travaillait depuis vingt ans. On l'entendit sur le palier qui disait :

« Morbleu! mon cher curé, vous m'avez battu ce soir comme un écolier. Il est vrai que j'étais distrait par le tapage des enfants et celui de la marquise. Et que devient votre carbonisation?

— Elle marche, corne de bœuf ! elle marche, répondit joyeusement le curé. »

Donatien ne s'était pas dérangé.

Madame Lebrun venait de faire quelques pas vers la porte pour recevoir les adieux de ces messieurs ; elle revint près de la marquise. Ses yeux brillaient et son visage s'était coloré. Elle dit, d'un ton sérieux :

« Ma cousine, faites-moi le plaisir de vous expliquer. Prétendez-vous dire qu'il y ait de ma part de l'indiscrétion à accepter les cadeaux que M. d'Estrigny veut bien faire à mes enfants, et que de la sienne il y ait trop de hardiesse à les proposer ? Veuillez me répondre très-clairement.

— Je n'ai pas voulu vous dire cela, ma chère enfant ; mais c'est que, dans une petite ville, vous savez, chacun s'occupe de ses voisins : il y a toujours des bavards qui pourraient trouver singulier..... on fait si vite des suppositions.....

— Cela suffit, je comprends, dit la veuve sèchement. »

Puis, se tournant vers Donatien avec une grande douceur :

« Vous le voyez, cher monsieur, ma pauvre pe-

tite Marie n'est pas libre de recevoir vos témoignages d'amitié, et probablement moi, je ne le serai plus de vous parler de ma reconnaissance. Ma chère Marie, il faudra rendre toutes ces belles choses à ton ami Donatien ; ta cousine ne trouve pas convenable que tu les gardes. »

L'enfant se mit à pleurer, et, s'accrochant à l'habit du médecin, qui voulait se lever et la faire descendre de dessus ses genoux, elle s'écria à travers ses sanglots :

« Non, maman, je ne veux pas les rendre ; ma cousine est une vieille laide : dites-lui donc de s'en aller aux Gravois. Jean dit toujours qu'il faut passer deux heures à nettoyer le salon quand elle vient ici. »

Sa mère, lui imposant silence, la força de venir demander pardon à la marquise, qui l'embrassa plusieurs fois en riant. L'enfant se laissa faire avec un air boudeur, tandis que les larmes continuaient à couler le long de ses joues.

« Quelle vivacité ! quelle drôlerie ! ma chère ; si vous saviez combien j'adore les enfants espiègles ! Viens donc, mon trésor, que je t'embrasse encore une fois.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit

Blanche, que vous placez assez mal vos félicitations. »

La marquise, dénouant son chapeau, le lança derrière elle ; il tomba par terre à côté du canapé. Puis elle arracha son bonnet et le jeta sur un fauteuil. Alors, se dirigeant vers la glace, elle commença à rouler autour de ses doigts ses tire-bouchons gris, qu'elle assujettissait inégalement à l'aide de petits peignes.

Madame Lebrun étouffa un léger soupir. Ce semblant de toilette était toujours le prélude d'une longue installation.

« Montrez-moi donc votre ouvrage, dit la marquise. A quoi vous occupez-vous maintenant ? de la broderie, de la tapisserie ? Vous travaillez comme une petite fée. Vous n'avez pas abandonné la musique, j'espère, ma belle sirène ? Moi je n'aime que la musique religieuse ; mon âme ne peut sentir que les choses élevées. Vous allez toujours chez les pauvres ? Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu cet insipide comte de Brismont ? Sa perruque commence à roussir. Il est trop long, cet homme ; on a toujours envie de le couper en deux..... La grande mode est aux ouvrages en cuir ; toutes nos Parisiennes déva-

lisent les échoppes des savetiers : c'est une véritable infection. A propos, vous devriez bien faire un cadre avec des fleurs de cuir pour le portrait de ce pauvre cher Lebrun..... Mon petit Jacques a perdu six mille francs au lansquenet ; il est si naïf, le pauvre enfant ! C'est que je ne sais pas où diable les pêcher..... »

Donatien, se levant, interrompit le bavardage de la marquise ; celle-ci, debout devant la glace, essayait toujours de faire bouffer ses anglaises, qui se détortillaient comme des serpents indociles. S'approchant de madame Lebrun, il lui demanda d'un ton grave, avec une émotion contenue :

« Madame, m'ordonnez-vous de remporter ce livre ?

— Maman, maman, dit la petite Marie en s'essuyant les yeux avec son tablier, dites-lui que non ; vous allez voir qu'il ne le faut pas.

— Pourquoi donc, mon enfant ?

— Mais maman, puisque vous l'aimez bien, mariez-vous avec lui : ça me fera un nouveau papa, et il me donnera encore des livres et des poupées.

— Brava ! brava ! bravissima ! cria la marquise en faisant une pirouette, remettant son bonnet de tra-

vers et soulevant dans ses bras l'enfant qui se débattait. *Ex ore infantium et lactantium*... Je ne me rappelle plus le reste; enfin, n'importe; les enfants ont toujours raison. C'est le Saint-Esprit qui parle à travers leur joli petit bec rose. Savez-vous qu'elle est très-innocemment l'écho de la rumeur publique? Vous feriez un couple charmant. Allons, rasseyez-vous, nous allons bâcler l'affaire à nous trois. C'est si amusant de faire des mariages... Voyez donc ce pauvre docteur qui passe par toutes les couleurs du... spectre solaire... c'est ainsi que vous appelez cela, je crois; et vous-même, ma mignonne, vous voilà toute pâle. Ah! mon Dieu! Marie, mon enfant! quelle besogne tu viens de faire là! Faut-il sonner pour avoir du vinaigre, des sels? Que vais-je devenir si vous me tombez tous les deux sur les bras?

— Marquise, la plaisanterie est de mauvais goût, grommela Donatien.

— Est-il vrai que l'on dise... que...? balbutiait la veuve.

— Que les visites du docteur sont trop fréquentes pour qu'il n'y ait pas quelque anguille sous roche? Eh! mon Dieu, oui, ma charmante, on dit cela. Que voulez-vous que j'y fasse, moi? Ce n'est pas la peine

de faire les gros yeux comme si vous vouliez m'avaler, mon bon monsieur Donatien. Vous êtes des d'Estrigny de Picardie, des vrais d'Estrigny, n'est-ce pas? Eh bien, ma toute belle, vous porterez un léopard rampant de gueules sur champ d'azur, avec une couronne de baron, si je ne me trompe... Tout le sang noble que vous avez dans les veines semble vous monter à la figure...

— S'il en est ainsi... dit Blanche, se tournant vers Donatien.

— Si tu étais un homme, je t'étranglerais volontiers, » se disait intérieurement le médecin.

La marquise, les yeux brillants de malice, continua :

« Quel joli effet vous deviez produire dans le paysage champenois, tous les deux sous votre parapluie! Quel dommage que Donatien n'ait pas été nu-pieds et que vous soyez plusieurs fois mère; enfin, qu'au lieu d'un parapluie, vous n'ayez pas eu un jupon pour vous abriter, on aurait pu croire à une seconde édition de Paul et Virginie.

— Écoutez-moi, dit Blanche, se levant avec une dignité qui commandait l'attention et le respect. J'ai réfléchi, et je viens vous dire à vous, monsieur, que

je vous aime; oui, que je vous aime comme mon meilleur ami, comme le sauveur de mon enfant, que je ne serai pas assez lâche pour sacrifier ma reconnaissance au respect humain. Venez librement voir l'enfant qui vous doit la vie, et la mère qui vous doit son enfant!... Depuis que je vous connais, ma noble cousine, j'ai acquis quelque expérience de la vie. J'ai appris à pardonner le mal que peuvent causer la légèreté et l'intempérance de langue des gens que le désœuvrement rend médisants. Mais j'ai appris aussi à me respecter assez moi-même pour ne plus croire que ma réputation soit à la merci de vos misérables commérages. J'ai toujours marché droit; avec l'aide de Dieu, je continuerai à le faire, je ne prends pour juge de mes actes que ma conscience, et me soucie des commentaires du monde comme de cela. »

Et elle poussa du pied les débris d'un petit soldat de plomb que Joseph avait réduit en miettes.

« Asseyez-vous, monsieur d'Estrigny, et considérez toujours ma maison comme celle d'une amie. Ce qui se passe chez moi peut vous déplaire, madame la marquise. A cela le remède est bien simple; vous avez assez d'esprit pour...

— Eh bien! eh bien! eh! eh! eh! ricana la mar-

quise, voilà que nous prenons le mors aux dents! moi qui vous avais toujours crue de la famille des brebis! Sarpejeu! qui aurait deviné qu'une tigresse se cachât là-dessous?... Je ne troublerai pas, certes, une si charmante intimité!... Allons, méchants ingrats, continua-t-elle en mettant son chapeau et son mantelet, vous devriez m'élever une statue sur la place de Montigny. Monsieur d'Estrigny, vous connaissez votre métier d'homme d'honneur. Vous verrez, mes petits tourtereaux, que, grâce à moi, le dénoûment arrivera plus vite que vous n'osiez l'espérer. Avant que la toile ne tombe, vous viendrez humblement remercier cette pauvre vieille bête de marquise. Bonsoir, bonsoir, mes enfants; vous m'enverrez un billet de faire part, au moins; je vais toujours prévenir les connaissances et surtout Lisbeth...

Lorsqu'ils furent seuls, le docteur et la veuve n'osaient se regarder. Les enfants n'étaient plus là pour leur servir de contenance.

Au bout de quelques instants, prenant courage, Donatien alla se placer près de Blanche en disant :

« Madame, la légèreté de votre cousine, je ne veux pas qualifier sa conduite autrement, me fait un devoir de cesser mes visites. Je voudrais qu'il me

fût possible de vous exprimer toute la confusion que j'éprouve en pensant que j'ai été le prétexte de cette scène désagréable. Je voudrais aussi vous dire la douleur que me cause cet adieu forcé. Je m'étais habitué trop vite à l'intimité que vous daigniez autoriser : il m'est pénible, bien pénible, madame, d'y renoncer. »

La veuve, laissant tomber son aiguille, se retourna pour lui répondre. Tout à coup, ses lèvres se serrèrent avec un petit frémissement; ses sourcils rapprochés l'un contre l'autre se froncèrent; elle porta ses deux mains vers sa poitrine, et sa physionomie prit une expresssion violente d'irritation ou de souffrance. Cela ne dura qu'une seconde : le sourire revint avec le regard calme et affectueux. Elle dit :

« Vous le voyez, docteur, je suis un peu nerveuse. A la suite d'une contrariété comme celle de ce soir, il m'arrive quelquefois de ces mouvements involontaires, que je réprime aussitôt. Quand une femme ne sait pas dominer ses nerfs, ses nerfs la dominent; je n'aime pas les attaques de nerfs; on a toujours l'air de jouer la comédie..... Monsieur d'Estrigny, j'ai peut-être exprimé d'une manière un peu vive, devant ma cousine, l'amitié que vous m'inspiriez;

sachez, cependant, que ma reconnaissance demeure inébranlable. Je serais flattée de savoir que votre amitié répondît à la mienne ; mais je serais aussitôt obligée de réclamer d'elle le sacrifice que votre tact et votre délicatesse vous portent à m'offrir. Il faut non pas cesser de nous voir, mais nous voir beaucoup moins. D'ailleurs, ne nous exagérons pas l'importance de ce que vous voulez bien appeler un sacrifice. La maison d'une veuve vivant dans l'isolement ne doit pas offrir grand attrait à un jeune homme intelligent et instruit comme vous. Je vous enverrai de temps en temps ma petite Marie ; elle vous empêchera d'oublier trop complétement le chemin de notre jardin. Adieu, monsieur. »

Elle ne lui tendit pas la main. Donatien sortit. Une fois seule, Blanche resta quelque temps assise les mains posées sur ses genoux et regardant la porte que Donatien venait de refermer. Puis, se dirigeant vers la table, elle prit le livre, l'examina un instant, le rejeta brusquement et quitta le salon. En remontant dans sa chambre, au milieu de l'escalier, elle frissonna, s'arrêta court, s'appuyant d'une main contre la muraille, tandis que l'autre, appuyée contre sa poitrine, saisissait le corsage avec une énergie

convulsive, comme pour le déchirer. Sa figure se contracta; ses sourcils se rapprochèrent encore et ses pommettes se couvrirent subitement d'une tache rouge. Elle murmura :

« Mon Dieu, je n'avais pas encore souffert autant que ce soir. »

Elle entra dans sa chambre et, à petits pas, se dirigea vers le cabinet voisin, où dormait Marie. L'enfant, que la chaleur semblait tourmenter, avait dû s'endormir péniblement. Ses deux petits bras nus étaient hors du lit, pendants sur le bord; la jambe encore pliée et le genou saillant indiquaient l'effort instinctif qu'elle avait dû faire pour rejeter les couvertures. Près d'elle se trouvait le beau poupon rose de Donatien. La tête de l'enfant, renversée en arrière à côté de l'oreiller, montrait à nu le cou légèrement incliné, sur lequel on voyait une longue cicatrice. La posture était contorsionnée, violente, douloureuse; cependant la bouche souriait. Madame Lebrun la contempla longtemps, puis les larmes lui arrivant aux yeux voilèrent le tableau. Alors, tout doucement, avec des précautions infinies, elle replaça la tête sur l'oreiller, releva les cheveux qui couvraient le front, posa les petites mains sur la

poitrine et borda le lit. Se penchant vers elle, du bout des lèvres elle effleura à peine le haut du front, puis, s'agenouillant près du petit lit, elle se mit à prier.

La mère retourna dans sa chambre, s'assit près d'un petit chiffonnier en bois de rose, prit du papier dans un tiroir et se mit à écrire. Elle jeta la plume, rouvrit encore le tiroir, en sortit un livre broché dont la couverture était presque totalement déchirée. On pouvait cependant lire le titre : *Jacques*, par G. Sand. Madame Lebrun le posa sur le petit meuble, et de lui-même le livre s'ouvrit aux dernières pages, qui étaient usées et noircies. Beaucoup de passages étaient soulignés au crayon; en marge, quelques annotations d'une grosse écriture ronde : « ..... C'est bien cela. Jacques n'a fait que son devoir. — Pourquoi ai-je épousé cette enfant? »

Madame Lebrun referma le livre, reprit sa plume en murmurant :

« Pauvre ami, tu me diras peut-être bientôt si je suis restée digne de toi ! »

Elle écrivit durant plusieurs heures, se relevant de temps à autre et parcourant sa chambre avec agitation. Une fois, elle ouvrit la fenêtre et y resta ac-

coudée en regardant les arbres courbés par le vent et les gros nuages noirs qui couraient dans la lune. Le jour allait paraître lorsqu'elle se mit au lit.

XII

En rentrant chez lui, le docteur trouva une lettre de son ami Boisselin. Il l'ouvrit avec une certaine appréhension. Le contenu de la lettre justifiait amplement ses craintes.

« Cher, écrivait Boisselin, j'apprends par le plus grand des hasards que tu es encore de ce monde et que tu coules des jours médiocres dans cette vallée de larmes. J'arriverai demain chez toi pour t'en féliciter. Je ne te dissimulerai pas que j'ai besoin d'un repos de quelques jours à la campagne. Le ministre m'a confié un travail important et quelques missions délicates. Je m'en suis tiré à mon honneur, et maintenant j'ai droit à un congé. Il faut que j'aille m'enterrer dans quelque retraite bien isolée. Figure-toi qu'à Paris, aussi bien qu'à Vienne ou à Saint-Pétersbourg, je ne trouverais pas où me cacher. On me pourchasse, on m'accable. Quel fardeau, mon bon !

que celui de la célébrité. Que tu dois être heureux, toi!.... *Tutto tuo*, *Ettore*. »

Hector, en effet, arrivait le lendemain chez le docteur, qui eût bien désiré pouvoir lui confier une mission pour Chandernagor. Cependant, comme c'est à la campagne que doivent se conserver les vieilles traditions de l'hospitalité, il l'accueillit de son mieux, lui fournit le coiffeur de l'endroit, écouta complaisamment ses histoires de chevaux et de femmes, et le présenta à toutes ses connaissances. Hector fut éblouissant. Il gagna le cœur de la marquise en articulant d'une façon nette le mot *canaille*. Le comte de Brismont lui trouva peut-être un peu trop d'assurance; d'ailleurs c'était, disait-il, un jeune homme doué indubitablement d'un mérite réel, et il en faisait le plus grand cas.

Au bout de quinze jours, Hector dit un soir à son ami, après le dîner :

« Mon bon, pourquoi ne m'avoir pas encore parlé de madame Lebrun? C'est une perle, m'a-t-on dit, et une perle cachée : tant mieux; le métier de plongeur n'est pas sans attrait....

— Mais, c'est que..... interrompit Donatien.

— Tu veux pêcher tout seul; à ton aise, mon ami...

— Allons-y ce soir, » dit brusquement Donatien.

Hector, plus que jamais, apporta un soin excessif à sa toilette. Exagérant un peu les modes, il s'affubla d'un habit à manches trop larges, d'un gilet trop court et d'un pantalon trop étroit. Hector, comme s'il eût été incapable de s'habiller seul, se plaignit de n'avoir pas amené son valet de chambre et fit venir Alcide, qui rempotait des géraniums dans le jardin. Alcide unit ses efforts à ceux du diplomate pour faire pénétrer les pieds de celui-ci dans des bottes beaucoup trop petites. Il lui tint une glace derrière la tête afin que la raie, prolongée jusqu'à la nuque, fût bien droite et séparât la chevelure en deux masses parallèles. Hector se fit friser les moustaches tout en poussant quelques soupirs de résignation à chaque maladresse du pauvre Alcide, qui méditait une seconde lettre au curé de son village pour se plaindre du maître qui, en le prenant à son service, ne l'avait pas prévenu d'une pareille visite.

Madame Lebrun accueillit Hector d'une façon très-gracieuse, tandis qu'elle répondait aux compliments de Donatien avec plus de réserve que les jours précédents. Le médecin la trouva transfigurée. Elle avait quitté le noir, comme pour fêter la résurrection

de son enfant et oublier, en saluant l'avenir, quelque chose de l'amertume du passé. Elle portait une robe de soie grise à volants et à manches légèrement entr'ouvertes. Cette transformation extérieure ne semblait que le résultat et la révélation d'une métamorphose plus intime. Dans ses grands yeux, toujours si mélancoliques et si doux, passaient de furtifs éclairs de gaieté, qu'accompagnait un léger sourire d'intelligence lorsque Hector disait un mot spirituel ou aimable. Elle fut active, empressée, presque enjouée, faisant les honneurs de sa maison avec une grâce et une aisance qu'on ne lui connaissait pas. Elle soutint, sans le moindre embarras, la conversation d'Hector, et lui fournit plusieurs fois la réplique d'une façon très-heureuse. Selon l'usage des grands parleûrs, qui ne proportionnent pas toujours leurs discours à l'intelligence problable de l'auditoire, le diplomate parla romans nouveaux, théâtre, anecdotes du grand monde, comme si les habitants de Montigny eussent dû être au courant de tout ce qui se passait à Paris ou à Vienne ; puis on aborda la littérature et les arts. Donatien fut surpris de l'à-propos et de la finesse des reparties de madame Lebrun, qui toutes révélaient, avec une

parfaite rectitude d'esprit, des connaissances fort étendues qu'il n'avait pas soupçonnées.

Il l'écoutait, la regardait avec une émotion profonde, mélange de stupéfaction et d'éblouissement. Comme tous les hommes habitués à analyser leurs propres sensations et à consulter leur état moral, il était ingénieux à se créer des sujets de malaise et d'inquiétude. En voyant Hector s'asseoir au piano, se retourner vers l'auditoire et lui adresser un de ses sourires les plus réussis; en voyant la veuve quitter son ouvrage et s'approcher du piano, comme entraînée par la fascination musicale; en remarquant son léger balancement de tête et sa pose abandonnée, Donatien se sentit mordu par la colère et la jalousie.

Cette femme avait donc enfoui ses talents, son esprit, sa grâce, parce qu'elle le supposait incapable de les apprécier; il fallait qu'un inconnu se montrât, Parisien bavard et bien peigné, pour faire surgir toutes les séductions cachées. Il l'avait placée trop haut dans le sanctuaire intime de ses pensées. Elle était donc frivole et aveugle comme les autres? Elle passait à côté de l'or pour courir au clinquant; il pourrait la mépriser à son aise, et cela le guérirait. Voilà ce que pensait le docteur pendant

qu'Hector entassait roulades sur roulades, au grand ébahissement du curé de Lisset, obligé d'interrompre une partie de trictrac avec M. Selvage.

« Elle n'a même pas de goût, ajoutait Donatien ; comment ne pas s'apercevoir qu'il manque de voix et de méthode : ce n'est que du charlatanisme, quelques ficelles musicales ! »

Le diplomate, avec ce sans-gêne qui s'étalait cyniquement chez ses amis, et, chez les étrangers, se voilait d'une apparence de gracieux abandon, avait laissé deviner son faible pour le baba avec le thé. La soirée se prolongea beaucoup plus que d'habitude. Vers onze heures, on servit le thé avec du baba : il avait fallu envoyer chez le pâtissier de Montigny.

Hector, en se retirant après un salut bien étudié, avec cet aplomb qui caractérisait chacun de ses gestes, tendit la main à la veuve, et celle-ci, sans paraître étonnée, la toucha du bout des doigts.

Donatien ne voulait pas être jaloux d'Hector, mais, tandis qu'ils cheminaient côte à côte, il fut effrayé en entrevoyant le fond de son propre cœur. Les pensées qui s'y remuaient étaient hideuses. C'était de la rancune contre cette femme, parce qu'il l'ado-

rait. Il lui en voulait d'avoir soutiré le plus pur de ses affections et en même temps remué ses plus violents sentiments. C'était la révolte rageuse, sournoise du dévot qui n'osera jamais briser l'idole devant laquelle il est contraint de se prosterner.

« Je m'étais trompé : ce n'est pas à Dieu, ce n'est pas aux pauvres, ce n'est pas à ses enfants qu'elle appartient, c'est au monde. Je ne reconnais plus ma belle veuve, ma jeune mère évanouie près du petit lit ; je ne la reconnais plus, mais je la trouve plus belle comme cela. »

On rentra, et Donatien fut très-affectueux pour Hector. La soirée était humide. Hector exigea du feu dans le salon ; il alluma son cigare et s'étendit sur un canapé, qu'Alcide dut rouler devant la cheminée. Il lui fallut aussi élever une pile de coussins sous la tête du diplomate, qui, à chaque mouvement un peu brusque du groom rustique, poussait un gémissement faible en disant à Donatien :

« Quelles mœurs ! pauvre ami ! Jamais vous autres étudiants n'avez su dresser un esclave !

— S'il faut que je te livre ma pensée sans restriction, commença-t-il au bout de quelque temps, je te dirai que, selon moi, le mariage est l'abdication

d'un homme convaincu de sa propre sottise et de son impuissance...

— Ah bah! interrompit Donatien.

— Je reprends et je dis que, selon moi, le mariage est l'abdication d'un homme convaincu...

— C'est bon, passons et démontre la proposition.

— Examinons donc le fort et le faible de cette institution telle qu'elle existe sous notre latitude et dans notre siècle. J'espère te prouver qu'un homme intelligent et raisonnable n'a presque rien à y gagner et doit y perdre beaucoup.

— J'écoute, mon cher; mais n'espère pas me convertir aisément. »

Hector se souleva péniblement sur le coude, regarda Donatien et dit d'un accent plaintif :

« Mon bon, consentirais-tu à te départir de ce système d'interruptions réitérées? Songe donc, cher, que nous ne sommes pas à l'assemblée législative.

— Je serai muet comme un plâtre, mais dépêchons.

— Le christianisme nous a fait bien du tort. Il a émancipé la femme; voilà un chef-d'œuvre dont il me semble impertinent de se vanter. Les anciens,

sous ce rapport comme sous tant d'autres, nous étaient infiniment supérieurs. En se mariant, chez nous, l'homme perd son individualité. Le christianisme personnifie parfaitement le mari en nous représentant saint Joseph toujours dans l'ombre, relégué au coin du tableau. Vous n'êtes plus que l'annexe de votre femme ; on dit : le salon, les domestiques, la voiture, les amis, la maison de madame. On parle peu de monsieur. Confiné dans l'arrière-boutique, il est chargé de gagner de l'argent et de faire les enfants... encore... tu m'entends. C'est la femme qui commande, accepte, refuse, invite et congédie. Vous n'êtes que le valet tenant la queue de madame ; elle peut dire de vous : J'ai un bel équipage et un mari présentable.

« Vois un peu, mon bon, la saine logique des musulmans, qui ont retenu quelque chose des mœurs de l'antiquité. D'abord, la polygamie est une nécessité pour tout homme tant soit peu complet. Il a mille désirs, tant psychiques que matériels, qu'une seule femme ne saurait satisfaire. Celle-ci aura un charmant sourire et sera musicienne, mais elle ne comprendra pas la poésie et aura les yeux éraillés. L'autre fera divinement les tartes à la crème et aura

de magnifiques cheveux blonds. Mais conviens-en sans détour : on n'aime pas tous les jours les cheveux blonds et les tartes à la crème. Aussi, que de procès en adultère !

« Le musulman possède royalement ses femmes. Nous n'avons de la nôtre que ce que le public veut bien nous en laisser. La femme mahométane ressemble extérieurement à un colis soigneusement ficelé. Comment un désir déshonnête pourrait-il se glisser à travers les fentes de son *feredgé*? Mais quand arrive le maître, l'enveloppe tombe : la nature et la toilette, combinant leurs séductions, lui présentent à l'envi les plus charmants spectacles. J'ai failli adopter le Coran ; je n'y ai trouvé qu'un passage d'une interprétation peu commode : il s'agit du mode de baptême.

« Chez nous, les choses ont lieu en sens inverse. Votre femme n'est charmante qu'au dehors ; elles ont toutes l'air d'appartenir au théâtre. Les dentelles et la soie vous coûtent fort cher ; gardez-vous d'y toucher, vous chiffonneriez madame ; cela n'est permis qu'au public. Cinquante malotrus, que vous ne saluez pas sur le trottoir, vont la polluer de leurs attouchements, de leurs regards, de leurs convoi-

tises, pour vous la rendre malpropre et énervée. Ce qu'il y a de pis, c'est que vous assistez aux laborieux préparatifs de l'illusion, et c'est à vous que, secouant les gazes de l'illusion, revient la vérité toute nue. A vous, mes bons maris, les enfants morveux, les fausses nattes traînant sur la cheminée, les migraines, les bouderies, les jambes maigres apparaissant sous les cercles de fer, le corset trop serré et les évanouissements ! A vous le sordide bonnet de nuit et la camisole transformant la sylphide en portière. La Vénus de Médicis, n'ayant pas de quoi faire face à toute la situation, court au plus pressé. Les nôtres ne sont pas tellement...

— Suffit ! interrompit Donatien, que ces plaisanteries n'égayaient pas. Tout cela est vieux comme la civilisation et les romanciers. D'ailleurs, tu oublies que je suis médecin ; je ne m'arrête guère aux mensonges extérieurs. Arrivons à la conclusion.

— Tu m'as derechef interrompu, et tu jettes quelque trouble dans les idées que j'eusse aimé à te présenter méthodiquement. Enfin, ma conclusion, la voici. Être marié, c'est fournir une femme de plus au public. Or, il vaut mieux être consommateur que fournisseur, lorsqu'on ne paye pas. Je dis

donc qu'un homme raisonnable ne devrait pas se marier, profiter des femmes tant qu'il le pourra; enfin, lorsqu'il aura absolument besoin d'argent, en prendre une. La femme légitime n'a de bon que sa dot. Il faut bien qu'elle achète son émancipation. Je t'ai dit qu'elle appartenait au public, mais il est bon de restreindre ce public ; il faut se bien garder de souhaiter sa femme pour soi-même. On favorise son inclination pour quelque jeune protégé ; les choses se passent sans esclandre, et l'on domine magistralement la situation. Se procurer un cousin de province bien timide, qui se réjouit en cachette d'avoir assez d'esprit pour vous tromper. On l'éloigne au moment où il va devenir ennuyeux ; la femme qui a lu des romans croit aux orages de la passion traversée par la fatalité. Cela l'occupe toujours pendant un certain temps. Voilà ce que j'appelle abdiquer noblement. On a pour soi la dot et la position ; la femme, avant tout, doit être un marchepied. Voilà comment je m'y prendrai quand je serai fatigué de tailler les plumes du gouvernement. Quant aux mariages d'amour, évite-moi le chagrin d'en entendre parler par un homme de ton âge; il y a de ces niaiseries que je ne suis pas d'humeur à discuter. »

Donatien, s'arrêtant les bras croisés en face de son ami, lui dit :

« Finissons-en ; tu as deviné que j'aime cette femme, et tu veux m'en détourner. Eh bien, oui, je l'aime, et je pense sérieusement à l'épouser. Maintenant, fais-moi le plaisir de garder tes avis pour une meilleure occasion.

— Bon, bon ! il serait superflu de prendre feu pour cela. Mène à bien ton idylle, le paysage s'y prête ; ce matin, je crois, Dieu me pardonne, que je me suis surpris marchant à quatre pattes ! Va-t'en acheter un chalumeau et une peau de mouton ; essaye d'attirer ta nymphe au bord de quelque fontaine ; figure-toi que tu es Daphnis et elle Chloé... Sonne, mon ami, voudrais-tu ? ton esclave pourrait-il disposer en ma faveur d'un verre d'eau sucrée ? »

Au bout de quelques instants, Hector reprit :

« Laisse-moi te dire, mon ami, que tu n'es pas fort, pas fort du tout. Tu gaspilles assez maladroitement ton patrimoine, et puis tu viens faire l'homme sérieux dans un trou de la Champagne, poser devant quelques centaines de paysans plus ou moins dégrossis, des cuistres qui s'habillent le dimanche et qui font leur cent de piquet tous les soirs ! Au

bout de deux ans, tu leur ressembleras, à moins que tu ne te sois pendu. Tu commences à épaissir, prends garde au ventre ; en se renflant à l'équateur, on s'aplatit aux pôles; tu deviendras bête et pansu comme une toupie d'Allemagne ou un derviche tourneur. Ce n'est pas que je sois personnellement l'ennemi du ventre, il fait partie de l'uniforme comme la décoration.

« J'arrive ici, et je te trouve occupé à écouter les rapsodies du comte de Brismont, les grivoiseries de la marquise, je te le passe encore; mais à discuter avec le curé, sur le dogme de la transsubstantiation et la théorie de la grâce! voilà qui est trop fort! A chacun sa religion; moi, j'ai celle des cinquante mille livres de rente que je compte bien me procurer d'ici à quelques années. A chacun son métier : laisse au curé le catéchisme, il te laisse bien tes bistouris. Enfin, je te trouve pâmé d'amour devant une veuve bourgeoise et maigre. Elle est certainement supérieure à son entourage, mais elle aura toujours un goût de terroir fortement prononcé ; tu ne pourras pas la produire : au théâtre, elle te demandera, au beau milieu d'une scène tragique, combien il faut de cendres pour la prochaine

lessive. Que feras-tu des enfants? ils vont monter comme des asperges; on dira que tu as eu la bosse de la paternité développée de bonne heure...

— Allons nous coucher, » interrompit Donatien.

Le lendemain, Hector alla passer la soirée chez Blanche. Quand il rentra, le médecin remarqua qu'il semblait un peu soucieux. Prétextant une grande fatigue, il se retira de bonne heure sans paraître remarquer l'angoisse de Donatien qui cherchait à le faire parler de Blanche sans l'interroger directement.

« Y avait-il du monde, ce soir?

— Non.

— Ah! Et que penses-tu de M. Selvage?

— Rien du tout.

— Tu dis donc qu'il n'y était pas, ni le curé non plus?

— Je te répète que non.

— Et celui de Lisset?

— Sais-tu, mon bon, que tu promets de devenir fatigant d'ici à quelques minutes. Permets que je rentre dans ma chambre avant que cette promesse ne se réalise. »

Donatien pensa qu'Hector s'était trouvé seul avec elle pendant une grande heure. Qu'avait-elle pu lui

dire? Il éprouva une jouissance âcre, dépravée, à se la représenter prodiguant à Hector les délicatesses de son esprit et les raffinements de son sourire, il s'abandonna avec des transports sauvages aux douleurs lancinantes de la jalousie, qui lui tenaillaient le cœur.

XII

Le lendemain matin, Blanche conduisit Marie à la messe. Elle resta longtemps à genoux devant la chapelle de la Sainte-Vierge, après le départ du prêtre et celui des assistants. Le soleil était brillant au dehors : le reflet des vitraux s'allongeait en imprimant sur les dalles du pavé de grandes taches rouges et bleues. Une porte ouverte retomba lourdement avec un bruit sonore qui fut répercuté par l'écho des voûtes; la lampe de l'autel brûlait en jetant ses clartés intermittentes. La statue de la Vierge, couronnée de roses blanches, abaissait ses deux mains, pleines de rayons, vers les grands vases fleuris posés de chaque côté de l'autel.

L'enfant, trottant à petits pas précipités autour de

la chapelle, contemplait tour à tour les enluminures des canons, la broderie de la nappe d'autel, les découpures de la balustrade, les feuillages et les têtes grimaçantes des chapiteaux.

Bientôt, la solitude, le silence, la mystérieuse élévation des piliers montant à perte de vue rejoindre les arceaux de la voûte, la sonorité de son propre piétinement firent éprouver à Marie une impression de crainte.

Sa mère, toujours immobile, la figure cachée entre les mains, les coudes appuyés sur le rebord du prie-Dieu, la tête penchée en avant, lui semblait pétrifiée comme les statues qui l'entouraient. Elle alla lui tirer la manche en lui disant d'une voix plaintive :

« Maman, maman, est-ce que nous n'allons pas partir? »

Madame Lebrun se leva et prit la main de l'enfant qui lui dit :

« Maman, comme vous faites une drôle de figure ; on dirait que vous avez envie de pleurer. »

Elles entrèrent dans une des boutiques de la place, chez M. Blisson, le libraire. Blanche acheta quelques images pour les enfants. Elle s'approchait

de la porte vitrée pour les examiner au jour, lorsque, se détournant brusquement, elle revint vers le marchand, posa les images sur le comptoir, et dit :

« C'est bien, je vous les prends ; veuillez me les envelopper. »

Marie, qui était restée derrière les vitres, s'écria :

« Tiens ! venez donc voir, maman ; voilà mon ami Donatien qui passe sur la place.

— Ah ! en effet, c'est vrai ; je n'y avais pas fait attention. Combien vous dois-je, monsieur Blisson ? »

Madame Blisson, qui sortait de l'arrière-boutique en s'essuyant la bouche avec une serviette qu'elle jeta derrière elle, s'avança vers Marie en se baissant et en ouvrant de grands bras :

« Ah ! doux Jésus ! chère petite demoiselle, je crois bien que M. d'Estrigny doit être votre ami ! Ah ! ma bonne dame, si vous saviez ! comme nous avons pris part à vos angoisses ! »

Et dérangeant le petit velours noir que Marie portait autour du cou :

« Pauvre mignonne ! c'est là, n'est-ce pas ? Ah ! madame, il faut être mère pour comprendre ce que vous avez dû éprouver. Toute la ville l'a su, et il n'y a qu'une voix pour féliciter ce jeune docteur ; vous

le connaissez sans doute de réputation, madame, pour lui avoir confié ce petit ange?

— Allons, mon enfant, il est temps de rentrer, dit madame Lebrun en se retournant pour répondre aux révérences réitérées de madame Blisson, qui l'escorta jusqu'à la porte en répétant :

— Ah! bon Jésus! quel miracle, ma chère dame! et penser que ce digne jeune homme, cet habile docteur... Que vous devez être reconnaissante! »

Dans l'après-midi, Blanche monta dans sa chambre, s'y enferma, s'assit devant son chiffonnier en bois de rose, et en tira plusieurs feuilles de papier dont la réunion constituait un cahier assez volumineux. Elle parcourut les premières pages en lisant à haute voix :

« Octobre 1857.

« Pas une seule amie à laquelle confier mes pensées! A qui me plaindre? de qui espérer quelques consolations? En face de vous, mon Dieu, de vous qui connaissez les moindres replis de mon âme, et qui savez lui mesurer la joie et la souffrance, dans ma solitude et mon accablement, j'entreprends ce journal destiné à retracer mes émotions. Le saint

prêtre auquel j'ai remis la direction de mon âme n'a rien trouvé de répréhensible dans ce projet. Il m'a même encouragée, en m'assurant que l'occupation matérielle me fournirait quelque distraction et m'empêcherait de tomber dans un abattement funeste à l'accomplissement de mes devoirs; qu'en outre, suivant pas à pas chacun des événements de ma vie morale, je prendrais courage si je pouvais constater quelque progrès dans la voie du bien... »

« Septembre 1858.

« Il y a aujourd'hui un an! Ce matin, j'ai porté des fleurs au cimetière, et là j'ai renouvelé ma promesse. On m'avait bien prédit que mes enfants me redonneraient le goût de la vie. Combien les douleurs, au moment où elles fondent sur nous, paraissent intolérables! On se révolte à l'idée d'y survivre... puis, à quelque temps de là, on est surpris de les trouver si peu vivaces. Ce que l'on dit des miracles du temps est-il vrai? Pauvre nature! Je me suis sentie surprise et honteuse en trouvant ma blessure presque cicatrisée. Pour éprouver de nouveau le chagrin des premiers jours qui ont suivi sa mort, il me fallait faire un effort de mémoire et me repla-

cer dans la même situation, me rappeler toutes les circonstances accessoires. Je n'ose m'interroger. N'aurais-je pas fait tout ce que je devais? N'aurais-je pas aimé mon mari aussi complétement qu'une femme peut le faire? Comment se fait-il que je ne sente pas plus de vide? Dois-je me complaire dans cette pensée que les enfants suffisent à mon affection? Éclairez-moi... »

Elle sauta plusieurs pages et continua à lire.

« Ce 15 août 1860.

« Pourquoi ce jeune homme fait-il le sceptique?... se connaît-il aux enfants?... »

— Ah! dit-elle, voilà la feuille que j'avais laissée traîner dans le salon quelques jours avant... »

Et plus loin :

« 25 août 1860.

« Ma cousine, ma cousine! vous m'avez bien fait du mal ce soir. J'ai récité plusieurs fois mon *Pater*. Chaque fois je répétais tout haut : Pardonnez-nous nos offenses... Et je voulais me persuader que mes sentiments étaient à l'unisson des paroles que je prononçais; mais je n'ai pas réussi complétement.

Non, je ne vous souhaite pas de mal; je voudrais même avoir l'occasion de vous rendre service, mais vos embrassements, le contact de votre main, le son de votre voix me font horreur. Je veux rester chrétienne, malgré tout. Pour cela, il me faut prendre un détour. Je me dis que Dieu a droit de me châtier. L'instrument dont il se sert doit m'être indifférent. Qu'il lui plaise d'employer ma cousine, m'est-il permis de murmurer? Et, c'est encore une grâce que vous m'accordez, mon Dieu! Sans cette femme, je n'aurais peut-être pas eu le courage d'ouvrir les yeux; il m'est impossible de capituler davantage avec ma conscience; je ne dois plus l'admettre dans mon intimité. Il l'a compris, lui; il semblait ému. En souffrirait-il comme moi? Et moi, je lui aurais donc occasionné une souffrance! O ma petite Marie, quand je t'embrasse, que je te sens sur mes genoux, que ne puis-je lui donner ma vie pour le remercier. Et c'est une peine qu'il lui faut infliger!. une peine, oui, pauvre jeune homme! Il est seul, triste; il aurait eu besoin de la vie de famille; il venait ici jouer avec les enfants... qui sait? peut-être se rappelait-il sa propre enfance? Des frères cadets... une grande sœur... pauvres illusions bien

chétives qu'il lui faut arracher! Il a dû être affecté péniblement, oui; mais moi?... J'ai promis d'être sincère, de ne jamais me mentir à moi-même en écrivant... moi, ô lâcheté qu'il me faut confesser en rougissant; moi, j'eusse été désespérée de le trouver indifférent ou résigné. Quand il m'a dit adieu, quand j'ai vu ses sourcils se froncer et sa figure prendre une expression presque farouche, tandis qu'il essayait poliment de sourire, moi qui devinais sa souffrance, moi qui sentais se répercuter dans mon cœur les agitations du sien, moi, j'étais heureuse de le voir souffrir...

« Voilà ma confession faite; pourquoi ne suis-je pas plus calme? »

« 26 août.

« C'est une chose précieuse que la conversation des médecins. Notre bon vieux Selvage m'a donné des détails si précis sur la maladie de mademoiselle A..., que maintenant je sais à quoi m'en tenir. Cela s'appelle un anévrisme. Voilà un avertissement dont je vous remercie, mon Dieu. Puissiez-vous me trouver prête quand il vous plaira de me reprendre! Je suis donc inutile sur la terre? Cela m'humilie un

peu; je croyais que mes enfants avaient besoin de moi, et je me plaisais à répéter que je vivais pour eux! Vanité! Disposez d'eux et de moi, nous vous appartenons, à vous seul... »

« 27 août.

« ... J'aurai encore quelque regret en mourant; je mourrai donc débitrice insolvable? Qu'aurais-je fait pour lui faire savoir combien j'étais reconnaissante, dévouée?... »

« 28 août.

« Pourquoi m'avoir amené cet ennuyeux ami? Serait-ce un prétexte pour revenir plus souvent? Pauvre Donatien! s'il pouvait sentir tout le mal que m'a fait cette odieuse comédie! Il a dû me croire futile, légère, coquette peut-être... Il a pu intérieurement me mépriser. Oh! lui, me mépriser! Il le faudrait, cependant. S'il m'aimait, qu'à tout prix il cesse de m'aimer; voilà ce qu'ordonne le devoir. S'il m'aimait! un mot que j'écris en tremblant... Je n'ai rien fait, je puis le dire devant Dieu qui m'entend et qui me juge, rien dans ma vie pour provoquer chez un homme un pareil sentiment. S'il m'aimait, j'en se-

rais désespérée ; mais je n'ose l'avouer, mais aussi j'en serais bien heureuse !

« Je consens à immoler mon amour-propre ; mais, ce qu'il y a de cruel, c'est de penser que jamais il ne connaîtra mon sacrifice ; jamais il ne saura que, pendant cette mortelle soirée, tandis que je lui tournais le dos et que je répondais de mon mieux aux jolies niaiseries de son ami, je ne perdais aucun de ses gestes, aucune de ses attitudes, aucun détail de sa physionomie ; que je suivais une à une chaque émotion, que j'ai observé son étonnement, puis sa colère et son dédain. J'ai compris tout, et mon cœur saignait en le voyant si triste, si triste... que n'ai-je pu aller vers lui et lui dire : « Mon ami, « je trouve votre diplomatie stupide ; je vous aime « mieux, vous, avec votre habit mal fait, vos che- « veux en désordre, vos allures gauches, vos mots « brusques et votre cœur que je crois deviner... Ne « vous laissez pas prendre aux apparences... On me « fait jouer un rôle ; je le joue de mon mieux. Oh ! « Donatien, si vous pouviez comprendre cela !... « moi, je ne puis pas vous le dire !... »

« 29 août.

« Ne m'est-il pas permis d'aimer son âme, de prier Dieu pour qu'il l'éclaire? Si je faisais un pareil miracle, j'aurais payé ma dette. J'en ai parlé au confident de mes pensées, qui m'a répondu avec un regard pénétrant, sous lequel je me suis sentie troublée : « Son âme, dites-vous! prenez garde, mon « enfant! songez d'abord à la vôtre. Si l'âme seule « vous intéressait en lui, seriez-vous aussi émue à « la pensée de ne plus le revoir? Pourquoi pren- « driez-vous, même avec moi, mille détours en me « parlant de lui! pourquoi éprouveriez-vous à cet « entretien un secret plaisir que vous ne parvenez « pas à me dissimuler? Pas d'illusions, ma chère « fille : nous avons là un piége tendu par le démon; « mon devoir est de le démasquer : le vôtre est de « le combattre par le courage et la prière. »

« Je ne pouvais me refuser à l'évidence : il disait vrai, et je n'avais qu'à courber la tête. Je me débattais cependant et faisais mon possible pour lui persuader que le danger n'était pas si grand, qu'il pouvait se tromper, que Donatien éprouvait pour moi

une simple amitié, une affection calme, résultant de nos fréquentes relations; qu'il serait dur de les lui interdire; que, de mon côté, je m'intéressais à sa misère morale comme je m'intéresse à la misère matérielle de nos pauvres; que surtout la reconnaissance... Mais lui, me suivant pied à pied, détruisait successivement tous les sophismes derrière lesquels je voulais m'abriter.

« Est-il donc vrai qu'il y ait, chez la femme, un fonds inné de fausseté, et qu'elle ait été créée pour tromper? Je l'écoutais avec une candeur apparente, et j'éprouvais intérieurement je ne sais quelle étrange joie pendant qu'il me signalait d'une façon précise tous les dangers de la situation; je me plaisais à renouveler mes objections, pour qu'il insistât sur les sentiments de Donatien, et m'assurât, ce que depuis longtemps je devine, m'assurât que Donatien m'aime!...

« Alors je lui demandai des conseils, comme si je ne savais pas ce que doit faire une femme chrétienne. Il me dit que toute ma conduite devait lui persuader que je ne comprenais pas ses secrètes pensées; qu'il fallait être réservée, mais sans affectation, afin qu'il ne soupçonne jamais ce que je puis

penser moi-même ; qu'en un mot, il fallait l'éloigner sans froissements, le décourager peu à peu par mon insensibilité, sans faire naître jamais le prétexte d'une explication.

« Voilà une ligne de conduite bien facile à suivre, et je suis à bout de forces dès le premier jour. Qu'on me martyrise, moi, qu'on me fasse périr à petit feu, je le veux bien, j'y consens ; mais lui, qu'il souffre et que je sois l'instrument de son supplice, non, voilà ce que je ne suis pas assez forte pour supporter. Non, Donatien, vous ne serez plus exposé à subir mon indifférence..... »

Ici se terminait le journal de madame Lebrun. Elle le posa sur le meuble, alla vers la fenêtre, jeta un regard sur l'horizon du côté des bois de Sabine. En revenant, elle se rassit, et, prenant une plume, écrivit rapidement :

« Une idée bizarre vient de me traverser l'esprit : je suis belle ! Quoique ma cousine m'ait souvent répété que ma peau était noire et que mes traits avaient une régularité froide qui pourrait passionner les antiquaires, je sais que je suis belle. Est-ce

pour cela que mon mari m'aimait? est-ce pour cela que lui m'aime? car il m'aime, je le sais maintenant. S'il m'était survenu quelque maladie hideuse, comme la petite vérole, m'aurait-il aimée? J'espère que non : je serais plus calme, je penserais qu'il est égoïste et matériel comme tous les hommes : je n'aurais plus de peine à l'éloigner.

« Je dois paraître belle à beaucoup d'entre eux; notre diplomate me l'a dit hier soir d'une façon impertinente qui lui a valu une leçon dont j'espère qu'il profitera. J'éprouvais un vrai bonheur à le traiter comme il le mérite. Je ne me serais jamais crue si méchante; il me semblait qu'intérieurement je l'offrais en holocauste..... à l'autre!!! J'ai prié ce matin longuement avec ardeur, avec larmes; mais Dieu m'abandonne. Je lui ai demandé pardon de mon mouvement de révolte; je lui ai promis d'écouter la voix de son ministre comme si Jésus me parlait, de même qu'il a daigné parler à la Samaritaine..... Il s'est dérobé à moi; il a détourné sa face. Tandis que je balbutiais des formules de prière, que mon corps était dans la plus humble attitude, mon esprit s'égarait malgré moi. Entre l'autel et moi s'interposait une image que je ne pouvais chas-

ser, et quand, fermant les yeux pour me recueillir, je me cachais le visage entre les mains, l'image se reformait plus précise et plus vivante. Du fond de mon âme, je criais à Dieu : Venez et secourez-moi! et c'était lui qui venait avec son regard si doux, si triste!.... J'ai lu avec horreur l'histoire de certaines femmes portant jusqu'au pied des saints autels leurs pensées coupables..... O Dieu! serais-je déjà pareille à ces femmes!.... Je l'ai vu sur la place, et j'ai senti au cœur un frisson; c'était comme une douleur aiguë et rapide, mêlée d'une sensation d'inexprimable bonheur. Je me suis détournée et Marie m'a dit :

« Maman, voilà mon ami qui passe..... »

« J'ai répondu que je ne l'avais pas vu, et j'ai menti, menti à ma fille; je n'ose plus l'embrasser, la regarder en face; je rougis devant elle maintenant!

« Je n'avais jamais rien éprouvé de semblable; dans les choses du cœur, je suis bien novice. Quand mon mari venait chez ma mère, je l'attendais avec impatience et je courais à sa rencontre. Le jour de mon mariage, j'ai dit à ma mère : « Maman, je suis « heureuse! j'aime tant mon mari! » Ah! mainte-

nant, je comprends..... Je n'aimais pas mon mari et j'aime Donatien !.... Mais l'amour est donc une souffrance ? »

Après avoir écrit ces derniers mots, Blanche s'arrêta, porta les mains à son visage comme pour en dérober la rougeur à quelque invisible témoin. Elle releva la tête au bout d'une minute et se remit à écrire d'une main ferme :

« S'il en est ainsi, tant mieux; mon sacrifice sera plus méritoire que je n'osais l'espérer..... Mais lui? Eh bien! lui, il est assez noble pour me comprendre et m'approuver. Je lui dirai : Mon ami, vous espériez le bonheur avec moi; je ne puis vous offrir qu'une part de ma souffrance; partagez mon dévouement, vous partagerez la récompense que Dieu réserve aux grandes abnégations!

« Maintenant, je puis embrasser mes enfants, et je ne craindrai plus de le revoir. »

QUATRIÈME PARTIE

XIII

Blanche descendit dans le jardin; les enfants jouaient sur le gazon. Elle alla vers eux, les prit dans ses bras, les reposa à terre, s'assit sur un banc et les contempla longuement. Joseph, prenant d'une main les deux longues nattes de sa sœur comme s'il eût tenu les guides d'un cheval, la faisait courir devant lui autour du gazon; il l'excitait en faisant claquer un fouet et produisant avec sa langue un petit bruit sec. Quand ils furent fatigués, ils revinrent vers leur mère qui, la tête légèrement penchée et appuyée sur sa main, restait immobile dans la position qu'elle avait prise en s'asseyant.

Relevant les yeux, elle contemplait à l'horizon les nuages amoncelés au-dessus des bois de Sabine.

« Maman, maman, lui cria Marie.

— Que veux-tu ? » répondit-elle avec une nuance de brusquerie qui effaroucha l'enfant.

Celle-ci continua d'une voix plus douce :

« C'est que je voulais vous demander pourquoi vous regardiez le ciel ; est-ce que vous croyez qu'il y aura encore de l'orage ce soir ?

— Je ne sais pas, ma chérie ; il pourrait bien pleuvoir.

— Pourquoi le bon Dieu fait-il pleuvoir ?

— Pour arroser la terre.

— Pourquoi faut-il que la terre soit arrosée?

— Pour que les récoltes soient belles ?

— Pourquoi faut-il que les récoltes soient belles?

— Oh ! mon enfant, que tu m'ennuies avec cette série de questions ! »

A ce moment, le vieil épagneul, favori de M. Lebrun, vint poser sa patte sur les genoux de Blanche, et, glissant son museau sous sa main, il la secoua afin d'obtenir une caresse.

Joseph, arrivant à pas de loup derrière sa mère, appliqua tout doucement le pavillon d'une petite

trompette près de son oreille et souffla à pleins poumons. L'instrument rendit un son éclatant, aigu et prolongé.

Madame Lebrun se leva brusquement, repoussa les enfants et le chien, et murmura avec un accent de profonde lassitude :

« Quelle existence ! N'aurai-je pas un seul instant de répit ? »

Arrachant d'un geste impatient la trompette de Joseph, elle la jeta dans un massif.

« Allez jouer plus loin, » ordonna-t-elle durement.

Le vieux chien remua la queue humblement, et, la tête basse, suivit à quelques pas en arrière sa maîtresse qui se dirigeait vers l'autre bout du jardin.

Marie revint bientôt et, se pendant à la jupe de sa mère avec un geste câlin :

« Maman, nous vous avons fait du chagrin : ne soyez plus fâchée ; vous verrez comme je serai sage et Joseph aussi. »

Joseph se tenait derrière sa sœur, tout penaud.

Madame Lebrun se rassit ; elle les attira tous les deux, chacun sur un genou, réunit leurs têtes sur lesquelles elle pencha son visage, et, les serrant contre sa poitrine, elle les couvrit de baisers.

« Non, ne vous en allez pas, mes chéris ! restez là. Et toi, pauvre vieux Pyrame, viens aussi; c'est lui qui t'avait enseigné à mettre ta patte sur les genoux.....

— Ah ! vous voilà redevenue gentille ! s'écria Marie triomphante, et, se laissant glisser à terre, elle commença à danser autour du banc.

— Tu n'as pas lu ce matin ; va me chercher ton livre, dit Blanche au petit garçon, qui disparut en courant.

— Faut-il aussi que j'apporte le mien? demanda Marie, vous savez, mon beau, celui que..... »

Madame Lebrun, sentant s'accélérer les battements de son cœur, interrompit l'enfant :

« Non, ce sera pour demain. »

Joseph, toujours courant, revint avec un gros livre doré, qu'il posa sur les genoux de sa mère.

« Ouvre-le au hasard et lis, » dit-elle.

L'enfant épelant et assemblant ses syllabes tandis que du coin de l'œil il guettait sa trompette gisant au pied d'un althæa, lut en ânonnant :

« Sans moi, toute amitié n'est ni bonne ni durable et toute affection dont je ne suis pas le lien n'est ni véritable ni pure. Vous devriez être telle-

ment mort à ces tendres affections humaines qu'autant qu'il dépend de vous, vous souhaitassiez d'être privé de tout commerce des hommes... »

« Maman, dit Joseph s'interrompant, vous me direz quand il y en aura assez.

— Lis toujours, dit madame Lebrun.

— C'est que, voyez-vous, maman, quand vous me faites lire le *Petit-Poucet*, je trouve cela plus amusant que votre *Imitation*. »

Prenant une autre page, il lut encore :

« Ne désirez pas non plus de faire l'occupation du cœur d'un autre, et vous-même, ne vous occupez pas de l'amour que vous avez pour lui, mais que Jésus possède votre cœur et celui de tous les gens de bien. »

Joseph, profitant de l'apparente distraction de sa mère, abandonna tout doucement le livre sur ses genoux et retourna à la trompette. Alors un nuage de tristesse passa sur l'âme de la veuve; elle baissa la tête en se disant : « Ce livre a été fait pour des moines : c'est un homme qui l'a écrit. Cet homme a-t-il jamais éprouvé ce que j'éprouve? » Et se relevant :

« Allez dire à Marianne de vous mettre vos cha-

peaux et de m'apporter le mien; nous allons faire un tour dans la prairie. »

Au bout de la propriété, de l'autre côté de l'Orge, M. Lebrun avait acheté quelques arpents de pré pour les annexer au jardin. Il était mort avant d'avoir exécuté ce projet : la prairie n'était encore ni planté ni entourée de murs; elle se confondait avec les champs qui allaient s'inclinant en pente douce jusqu'au pied de la colline sur laquelle se dressaient les bois de Sabine. Un pont rustique reliait le jardin à cette prairie, le pont était en mauvais état; on avait défendu aux enfants de le traverser seuls. Une promenade dans la prairie était pour eux un événement auquel sa rareté donnait les proportions d'une petite fête.

« Courons! cria Joseph, je parie que vous ne m'attraperez pas. »

Et Blanche, relevant le bas de sa robe, se mit à le poursuivre à travers les grandes herbes. Marie faisait un bouquet; elle cueillit une quantité de rhinantes crêtes de coq qui agitaient leurs petites clochettes jaunes, poussa un cri d'admiration en rencontrant une grande gentiane bleue qu'elle hésitait à arracher. Elle découvrit des parnassies, des lysi-

maques et, s'aventurant jusqu'au bord de l'Orge, tout au pied du talus, elle s'empara d'une touffe de grands épilobes, de plusieurs stachys et salicaires, tandis qu'elle se retenait à une branche de saule pour ne pas glisser dans l'eau.

En allant rejoindre sa mère, elle groupait ses trésors de la façon qui lui semblait la plus harmonieuse, en laissant flotter au-dessus le panache vaporeux d'une reine des prés. Comme le bouquet était trop gros, elle le serrait de ses deux mains à la fois ; mais, malgré ses efforts, il s'en échappait toujours quelque tige rebelle. Madame Lebrun accepta l'offrande en baisant le petit front tout moite de l'enfant.

Au bout d'une heure, il fallut rentrer ; un vent frais commençait à s'élever.

« Venez, mes enfants, » dit Blanche en les précédant vers le petit pont.

A ce moment, Donatien arrivait chez la veuve. Hector s'était absenté depuis le matin sans l'avoir vu. L'inquiétude et l'anxiété étaient devenues si poignantes que, n'y pouvant tenir, le médecin avait pris une grande résolution : il venait, décidé à parler, et, coûte que coûte, à connaître sa destinée.

On lui dit que madame était dans la prairie avec les enfants. Cette dernière circonstance l'enhardit. Lentement, arrachant sur son passage des feuilles aux lilas, il se dirigea vers le bout du jardin.

Après quelques instants de marche, il s'arrêta. Devant lui se tenait madame Lebrun, debout au milieu du petit pont de bois. Elle détournait légèrement la tête en appelant ses enfants. Il la voyait de profil; le pont, bombé vers son centre, lui formait un piédestal. Derrière elle, on voyait la vallée déjà obscure, et, tout au loin, un petit coin de ciel avec une barre rouge à l'endroit où le soleil venait de disparaître. La figure se dessinait en traits nettement accentués sur ce fond lumineux. Elle tenait suspendu au bras par ses brides rattachées, son grand chapeau de paille rond, et, comme dans un panier, s'y étalaient confusément les fleurs de Marie. Rasant le faîte des herbes de la prairie, courait une dernière lueur, et le vent les courbait avec un bruissement pareil à celui des vagues. Il agitait la robe de Blanche et par moments la collait contre son corps, dont les contours se modelaient rapidement pour s'effacer aussitôt.

Les enfants la rejoignirent, et, apercevant Do-

natien, coururent à lui. Madame Lebrun sourit, hâta le pas, et vint en lui présentant la main. On joua quelque temps avec les enfants, mais bientôt il fallut les coucher; la soirée allait devenir fraîche, on rentra au salon. La conversation languissait. Sur l'instante prière de Donatien, Blanche se mit au piano en disant :

« Que vous êtes enfant ! Il faut toujours vous céder. »

Quelque temps après l'adoption définitive de la robe de soie grise, madame Lebrun, changeant ses bandeaux plats, avait relevé ses cheveux en les faisant légèrement bouffer, ce qui découvrait le front et mettait à nu un réseau de veines bleues aux tempes.

En jouant dans le jardin, quelques instants avant de se coucher, la petite Marie lui avait dit :

« Comme vous devenez coquette, maman ! »

Et cueillant une rose rouge, un géant des batailles, elle s'était glissée doucement derrière sa mère assise, et avait attaché la rose dans ses cheveux. Blanche ne s'en était pas aperçue.

En quittant le piano, elle revint s'asseoir près de la tapisserie tendue sur le métier et dit à Donatien :

« Il me semble que j'ai beaucoup perdu. »

Donatien ne répondit pas. Il cessa de contempler la rosace du plafond et rapprocha sa chaise de celle de la veuve.

Se penchant vers elle et regardant la tapisserie, il suivait le rapide mouvement des doigts. La lampe, à travers son globe de cristal opaque, projetait une clarté douce sur le sommet de sa tête. La chevelure serpentait en ondes tour à tour lumineuses et sombres ; passée furtivement sous une mèche de cheveux, la rose, tremblotant à chaque mouvement de la tête, semblait près de tomber; la nuque restait noyée dans l'ombre ; l'on voyait vaguement sur le cou retomber, comme une masse noire, la lourde torsade.

Un instant, Donatien, courbé derrière elle, effleura presque des lèvres la rose et les cheveux, au moment où Blanche, suivant le mouvement de l'aiguille, relevait la tête.

Il sentit aussitôt ses lèvres devenir brûlantes et sa poitrine se gonfler.

Il se leva et s'éloigna avec un mouvement si brusque, que madame Lebrun se retournant, lui dit :

« Mon Dieu ! qu'avez-vous donc? »

Il se rapprocha, la regarda fixement et répondit :

« Ce que j'ai !... vous le savez aussi bien que moi : je vous aime ! !... »

Puis, sans lui permettre de l'interrompre, avec volubilité, d'une voix tantôt émue, tantôt brève et saccadée, avec des inflexions d'une tendresse caressante, il continua :

« Oui, je vous aime ! Il y a trop longtemps que cela dure. Il faut bien que je vous le dise à la fin ; et pourquoi ne parlerais-je pas? Il n'y a rien d'offensant à cela. Vous avez beau être une sainte, vous n'en êtes pas moins une femme, et toute femme doit être honorée des sentiments d'un honnête homme, quand cet homme vient lui dire qu'il l'aime, la vénère et l'admire ; qu'il demande au ciel une occasion de se faire tuer pour elle. Je ne respecte rien, moi, pas même la mort, et moi qui vous aime tant, je vous respecte plus que je ne vous aime. Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai eu si longtemps peur de parler... »

Et, se rapprochant encore et se baissant de façon à être presque agenouillé devant elle, il reprit avec brusquerie :

« Mais laissez donc là cette tapisserie : vous voyez

bien que votre main tremble; écoutez-moi, regardez-moi bien en face comme je vous regarde. Je n'ai plus peur maintenant : je vous dis que je vous aime; je vous dis encore que vous m'aimez et que nous faisons une chose stupide en restant là tous les deux à souffrir sans profit pour personne.

— Mais… monsieur… » balbutia la veuve, cherchant à s'éloigner.

Donatien lui prit les mains et continua :

« Il ne s'agit pas de dire : « Mais monsieur, » et de vous reculer. Est-ce que vous me prenez pour un collégien qui s'émancipe? Tant pis! je brûle mes vaisseaux; chassez-moi après, si vous le voulez, mais restez là et laissez-moi ici : je vous rendrai vos mains tout à l'heure. Il faut que je vous dise tout, comme cela, au hasard, selon que les mots me viendront. Les nuits où je ne dors pas, je les passe à fabriquer de beaux discours bien touchants, qui vous auraient fait pleurer; et puis, en vous voyant, je ne me rappelle plus un seul mot… Oui, vous m'aimez! Si vous ne vouliez pas me le faire savoir, il ne fallait pas me traiter avec tant de dureté. Pourquoi êtes-vous si prévenante pour Boisselin? un fat! Vous avez trop d'esprit pour ne pas l'apprécier à sa

valeur. Vous, si compatissante, si bonne à tous, poussant l'obligeance jusqu'aux plus minutieux détails vis-à-vis de n'importe quel étranger, vous faites le contraire de tout ce que je désire ; si je manifeste une opinion ou une sympathie, vous tombez aussitôt dans le sens opposé. Si je n'avais pas sauvé votre enfant, je croirais à de l'aversion de votre part. Un autre vous accuserait de coquetterie. Allons, ne vous récriez pas. Oh ! je sais combien vous êtes au-dessus de pareilles misères ; mais si vous n'êtes ni coquette ni méchante, il faut bien que vous m'aimiez, et contre ce sentiment vous vous débattez avec fureur, comme s'il était un crime ! Vous sentez bien que vous rougissez, que vous pâlissez, que vous tremblez ; je tremble bien aussi, moi... Voyons, répondez-moi. »

Et Donatien, tout à fait à genoux, lui serrant les mains, la regardait d'un œil avide et anxieux.

Blanche voulait se débattre : le front baissé, elle ne répondait pas ; ses lèvres remuaient sans articuler aucune parole, ses narines étaient frémissantes ; elle semblait prête à pleurer. Le trouble de la pudeur voilant son regard et rougissant ses joues lui donnait un charme étrange que Donatien ne lui

connaissait pas. Elle était moins fière, moins imposante, moins ange, mais plus femme. Donatien la regardait avec un attendrissement mêlé d'orgueil.

« Oh! continua-t-il, restez ainsi; ne parlez pas encore, vous me répondrez tout à l'heure. Que de fois n'ai-je pas désiré avec de frémissantes ardeurs l'occasion de vous parler, de vous voir, de vivre dans votre atmosphère! Je croyais que je serais heureux quand vous m'auriez reçu chez vous. En passant devant votre jardin sur la route, je me comparais à un réprouvé condamné à regarder la porte du paradis..... Maintenant, c'est une nouvelle torture; il ne fallait pas me l'ouvrir. C'est trop ou pas assez. Je viens ici pendant une demi-heure, puis arrivent trois jours de ténèbres. Je suis comme un mort, mais un mort ayant conscience de sa position, auquel, par un raffinement de torture, on ferait faire quelquefois une promenade sous le ciel bleu, dans la campagne verte, de peur qu'il ne s'habituât au froid de sa pierre et à l'obscurité de son tombeau. Oui, je viens ici; je m'assieds, je vous regarde, mais furtivement, pour que les autres ne devinent rien, pour que vous ne preniez pas votre air sévère. Je regarde comme un hébété la broderie de vos manchettes, votre col,

les plis de votre robe qui s'étale autour de votre chaise ; je regarde vos boucles d'oreilles qui pendent en avant quand vous baissez la tête, et vos cheveux qui ont des nuances claires à la racine quand vous les relevez, et le petit signe noir que vous avez au-dessus de la lèvre, à gauche, et vos doigts qui courent sur votre ouvrage, et vos ongles transparents, à travers lesquels je vois la lumière qui devient rose, et la fossette de votre menton qui vous rend si jeune quand vous souriez ! Je vous écoute aussi, et certaines inflexions de votre voix me font courir dans la poitrine un frisson délicieux : les mots que vous avez prononcés me bourdonnent aux oreilles; je vous vois sourire aux autres et je me figure que j'en prends ma part. En tirant votre aiguille, votre manche frôle le corsage, et le frémissement de la soie me poursuit. Ce matin, vous aviez un mantelet noir avec de grandes dentelles, et je voyais des parties plus mates représentant des fleurs un peu allongées comme des tulipes; elles se dessinaient en noir sur le fond gris de votre robe. On appelle cela du chantilly, n'est-ce pas? Je récolte ces souvenirs avec la rapacité d'un mendiant, et je les emporte précieusement chez moi.... Une fois, vous faisiez une robe à

la petite Marie et vous aviez laissé tomber des morceaux; j'en ai ramassé un et vous l'avez vu.... vous avez pâli un peu, très-peu.... dites donc que ce n'est pas vrai! Quand je suis seul, oh! Dieu! que les chambres sont grandes, vides, sombres, sonores! Il y a des moments où j'ai froid, j'ai peur, j'étouffe.... et les larmes ne veulent pas venir..... les nuits sont bien longues, savez-vous?.... Et vous croyez que cela va toujours durer? Vous ne savez donc pas que les enfants me manquent? J'aime tant les enfants! Je leur apprendrai la chimie, la botanique; ils rapporteront des papillons dans leurs filets; ils piqueront des insectes dans de grandes boîtes vertes; je leur fabriquerai de petits chariots; autrefois, j'étais un peu menuisier..... Nous nous promènerons ensemble dans les bois là-haut, au-dessus de Sabine; nous passerons l'été dans quelque bain de mer, l'automne en Grèce, en Italie. Il y a de si jolies villas sur le bord du lac à Côme!.... Vous aimez mieux un chalet suisse, je parie?.... Nous visiterons les pauvres ensemble; la sœur de charité accompagnera le médecin; nous verrons mourir des madame Mulot, nous ferons de la morale à des Maillet. Dans le monde, nous nous communiquerons nos observa-

tions; mais dépêchons-nous. Ne sommes-nous pas libres? N'est-ce pas raisonnable, tout ce que je vous dis là? Nous ne sommes plus des enfants. Vous croyez peut-être que nous avons passé l'âge des amours! Allons donc! mais j'ai vingt ans! vous m'avez mis dans la poitrine un cœur tout neuf; si vous sentiez comme il bat!.... Nous aurons l'automne de la vie pour nous. Il faut laisser le printemps aux écervelés qui sortent de pension; on a beau dire, le printemps a toujours des teintes un peu criardes : c'est l'automne qui se couvre de belles nuances rouges; c'est là que sous le soleil mûrissent les fruits..... Reprenez vos mains à présent : écoutez et répondez. »

Se relevant alors et reculant de quelques pas, avec une solennité un peu enjouée, comme pour dissimuler l'altération de sa voix, il dit :

« Madame, comme vous n'avez pas de mère, je suis obligé de m'adresser directement à vous. Je m'appelle Pierre Donatien d'Estrigny; ajoutez baron si vous y tenez. J'ai trente-cinq ans, douze mille livres de rente, peut-être treize ou onze, je ne le sais pas précisément; une profession qui ne me rapporte rien du tout, un passé plein de sottises,

mais pas une seule tache ; je viens vous demander votre main. »

Madame Lebrun s'était levée aussi ; très-pâle, avec une indéfinissable expression de douleur, de fermeté et de tendresse, elle fit quelques pas vers Donatien, la tête haute, le regard clair ; elle lui tendit la main en disant :

« Donatien, prenez-la comme celle d'une sœur, d'une amie, qui vous sera toujours dévouée, mais je ne deviendrai jamais votre femme. »

Le médecin eut un éblouissement, comme si un précipice se fût ouvert à ses pieds ; il sentit ses jambes fléchir. Les dents serrées, il demeura quelques instants immobile ; et ils restaient ainsi debout, tout près l'un de l'autre en se regardant.

« Bah ! dit enfin Donatien ; répétez donc cela. Pourquoi ne me faites-vous pas tendre mon chapeau et reconduire par votre domestique ?... Donnez-moi cette rose que vous avez dans les cheveux ; elle fait un drôle d'effet... Merci ! ma foi ! Je n'en veux pas de votre amitié, de votre fraternité ; que voulez-vous que j'en fasse ? Vous en avez autant à la disposition du public. Il suffit d'avoir des guenilles....

— Mon ami, mon cher Donatien, interrompit

Blanche avec une sorte d'explosion, vous n'êtes pas généreux. Je ne vous l'aurais jamais dit, mais puisque vous m'y forcez... Eh bien ! oui ; je souffre autant que vous, plus que vous peut-être... Cela vous console, n'est-ce pas ? Je vous aime ; je vous le dis pour la première et la dernière fois : j'ai juré de ne jamais me remarier. Maintenant, il faut cesser de nous voir.

— Et pourquoi ? » s'écria Donatien avec violence.

Madame Lebrun le conduisit à l'autre extrémité de la pièce, et, soulevant la lampe qu'elle venait de prendre sur la table, elle éclaira le portrait de M. Lebrun. L'ancien notaire, en costume de chasse, présentait un air de satisfaction épanouie. Il avait un beau fusil damasquiné entre les jambes et caressait la tête d'un épagneul anglais.

Donatien le regarda avec un sourire ironique, dans lequel passa un éclair de haine.

« C'était un fort bel homme, dit-il.

— Cet homme, reprit Blanche sévèrement, est mort à cause de moi, et je resterai fidèle à sa mémoire.

— Quelle chance de mourir ! murmura Donatien amèrement. Comme cela vous pose un homme ! »

Il tourna le dos et revint vers la table, où Blanche le suivit; elle replaça la lampe et dit doucement, avec une intonation de voix presque suppliante :

« Vous m'avez entendue, mon ami; je vous ai livré mon secret; soyez bon, aidez-moi à être forte contre vous, contre moi-même; je n'ai jamais transigé avec le devoir...

— Le devoir! encore un de vos mots! Où le prenez-vous, ce devoir? Il vous commande de me faire périr à petit feu et de vous suicider par contre-coup?... Sacrifice, devoir, résignation, vertu... toujours la même litanie! Oh! que j'ai horreur des femmes fortes! Qui donc a inventé ce type monstrueux? Vous croyez que la Providence vous donne un cœur pour que vous le mettiez sous clef ou que vous le partagiez en petits morceaux destinés aux pauvres de la paroisse!... Allez donc, sainte femme! chantez des psaumes et des cantiques, promenez-vous avec des cierges, faites des chasubles, brodez des aubes, bâtissez des autels, allez ramasser toutes les toiles d'araignée dans les galetas, piquez-vous les doigts en raccommodant les torchons et faites mourir les gens de désespoir!... On vous fabrique une belle couronne dans le paradis!

« Mais dites-moi donc que je me suis trompé; vous n'avez pas eu le temps de réfléchir : c'est pour m'éprouver; nous nous aimons. Le bonheur est là, sous notre main, et quel bonheur pour tous les deux ! Vous ne savez pas, votre petit Joseph, il faudra bientôt l'envoyer au collége; vous souffrez d'avance de cette séparation : moi, je me mettrai au grec, aux racines cubiques, à l'histoire des Bulgares, à tout ce qu'il faudra, et vous ne le quitterez pas !... Vous n'irez plus toute seule de Lisset à Montigny... Ah ! je comprends maintenant; un sentiment de délicatesse excessive vous porte à me refuser ; vous savez que j'ai entendu parler de l'histoire des Reversière... Oh ! Blanche, dans mon esprit, l'ombre d'un soupçon vous a-t-il jamais effleurée ? n'êtes-vous pas plus belle, plus pure, plus sainte, parce que vous avez souffert? Vous verrez comme j'arrangerai tous les Reversière du monde, quand vous m'aurez donné le droit de vous défendre. Nous irons à la messe ensemble, tous les jours, si vous le voulez; vous chanterez encore derrière les orgues ; je me mettrai dans un coin pour vous écouter. Je ne serai pas jaloux de vos affections; vous donnerez encore tout votre temps à vos pauvres, à vos enfants, à Dieu ; je ne récla-

merai que les moments perdus. Si vous craignez les méchancetés des niais qui nous entourent, nous irons vivre ailleurs, partout où vous voudrez.

« Non, n'est-ce pas ! vous n'avez pas parlé sérieusement, ma Blanche? Donnez-moi encore votre main comme tout à l'heure et dites-moi : «Oui.» Et vous croyez que Dieu trouverait cela mauvais? Pourquoi nous aurait-il réunis? Il savait bien que nous avions besoin l'un de l'autre. Ne me repoussez pas... C'était une angoisse trop forte; mais j'ai déjà oubliée... Il était donc égoïste et brutal, votre mari? Pourquoi voulez-vous qu'il exige le malheur de deux êtres inoffensifs! Vous n'étiez pas mariés sous le régime hindou, peut-être?... Vous m'avez vu à genoux, tout à l'heure; je vais m'y remettre, je vais vous baiser les pieds, le bas de votre robe... O Blanche, ma Blanche!... mais dis-moi donc que ce n'est pas vrai! »

Donatien, en effet, se jetant aux pieds de la veuve, étouffait des sanglots. Blanche, lui prenant les mains, le relevait et le forçait à s'asseoir en face d'elle. En voyant des larmes dans les yeux du docteur, cette figure rude contractée par la souffrance, elle se

sentit toute bouleversée et éprouva un inexprimable désir d'aller se jeter entre ses bras.

« Oh ! Donatien, Donatien ! dit-elle avec cet accent si doux que les mères savent trouver pour rassurer leurs enfants, soyez donc sage et écoutez-moi un instant. Je vais vous parler comme je le ferais à mon frère. On dit que les hommes ont plus de volonté que nous autres : veuillez m'oublier, et vous m'oublierez. Je suis presque une vieille femme. Mariez-vous, je deviendrai l'amie de votre femme...

— C'est cela, il est joli votre arrangement ! Ah ! vous voulez me fournir une femme pour vous débarrasser de moi ! Madame, ne vous moquez pas de moi : vous ne me connaissez pas.... Ah ! vous voulez être l'amie de ma femme ! La passion, chez vous, vous laisse le sang-froid nécessaire pour combiner des stratagèmes ingénieux.... C'est encore de la vertu, probablement ? Quelle vilaine chose que la perfection ! si vous ne trompiez pas, au moins ! si vous ne paraissiez pas capable d'éprouver de l'amour, on ne s'y laisserait pas prendre ! mais tout est faux chez vous autres saintes, depuis le sourire, qui est un rictus involontaire, jusqu'au cœur qui fait semblant de battre, tandis qu'il n'y a rien....

— Je vous pardonne, ami, je vous pardonne, répondit Blanche avec une douceur résignée, parce que vous souffrez; vous êtes injuste et cruel plus que vous ne le pensez : vous me parlez de vous, et moi, moi je fais tous mes efforts pour ne pas vous parler de moi-même. Pourquoi ne pas vous plier, comme je le fais, sous la volonté de Dieu?

— Dieu! s'écria Donatien avec une fureur croissante, se levant et repoussant sa chaise, Dieu! »

Sa figure devint livide, et ses yeux prirent une expression si farouche, que Blanche sentit un frisson lui courir le long du corps.

« Ne me parlez pas de lui! ne prononcez plus son nom! Si vous saviez combien je l'exècre! c'est toujours lui que je rencontre entre vous et moi comme un précipice. C'est lui mon vrai rival! et je ne puis rien contre lui. Il vous fait donc ses confidences? c'est lui qui vous a dit de ne pas vous remarier? Il faut qu'il soit bien patient pour s'entendre attribuer toutes nos sottises. Dieu! c'est le nom que vous invoquez quand vous êtes à court de bonnes raisons; c'est comme nous autres, en face d'un phénomène que n'expliquent pas les lois connues, nous inventons un grand mot avec un radical grec.... Moi, j'aime

mieux le diable : c'est peut-être lui qui me conseille en ce moment..... »

Et il se mit à rire. Au fond de l'homme civilisé, il y a toujours un peu de sauvage : ses lèvres brûlantes frémissaient : la fièvre du désir venait de surgir en lui si violente et si rapide, qu'il était déjà trop tard pour l'arrêter. Il dit d'une voix étranglée en serrant les dents :

« Non, non, il faut que je parte..... Adieu, Blanche. »

Et en disant adieu, il se rapprochait d'elle, et ses lèvres effleuraient celles de Blanche qui, pâle, tremblante, essayait de parler. Elle parvint à dire :

« Donatien, votre petite Marie est là, dans le cabinet au-dessus. »

Donatien s'arrêta, laissa tomber ses bras le long du corps :

« Oh! pardon, dit-il d'une voix brisée. Adieu. »

Mais Blanche n'avait pas reculé : elle le regardait avec une expression de confiance sereine. Elle tendit son front et dit bien bas :

« Un baiser fraternel, le seul..... nous ne nous verrons plus !

— Plus? repartit Donatien. Vous dites cependant

qu'il y a un autre monde : priez pour moi, puisque vous savez prier. »

Il posa légèrement ses lèvres sur le front de Blanche, qui lui tendit encore la main. Donatien la repoussa.

« Non, pas de nouvelles épreuves ! »

Et il sortit précipitamment. Blanche s'affaissa dans un fauteuil et pleura. Ce baiser accordé spontanément, froidement, pour désarmer l'amour qu'eût exaspéré la résistance, ce baiser calme, presque officiel, comme celui qu'échangent les fiancés devant les grands parents, ce baiser, destiné à éteindre les passions de Donatien, la brûlait au front comme un fer rouge.

XIV

Le diplomate écrivait sur la table de la salle à manger quand Donatien entra chez lui. Sans relever la tête, il lui dit :

« J'écris au ministre ; tu verras que le style administratif ne nuit pas à la perfection de la phrase. C'est à la fois coulant et nerveux ; écoute un peu :

« Monsieur le ministre, permettez-moi d'appeler « votre bienveillante attention.... »

Puis, relevant les yeux sur son ami pour voir s'il l'écoutait, il fut frappé de sa pâleur et de la fixité de son regard.

« Dis donc, cher, tu viens de faire un voyage dans le septième ciel avec ton séraphin ; tu as encore autour de toi des lambeaux d'azur : d'où te vient cette rose ! »

Donatien prit la rose, la regarda, puis la déchira entre ses dents et l'écrasa sous son talon.

« Tu as l'air ivre, cher ami ; mais assieds-toi, de grâce, et écoute ma lettre au ministre.

— Ivre, ivre, répéta le médecin ; oui, c'est bien cela, il a raison. J'ai, ce soir, des fantaisies de Sardanapale ; je voudrais faire des choses resplendissantes et absurdes..... m'enivrer de schiraz et d'odalisques ; elles me verseraient à flots le vin, l'amour.... Nous vivons comme des pleutres..... Te rappelles-tu ce cabinet de la Maison-Dorée? Oh ! que tout cela est mesquin ! une orgie romaine ! des torches, des esclaves, du vin, du sang !..... monter en ballon par-dessus les étoiles, incendier Paris !

— Qu'est cela, qu'est donc cela? dit avec beau-

coup de calme Boisselin, qui fixa son grand œil légèrement étonné sur Donatien; je vois, tu viens de te faire mettre à la porte par la veuve. Ne penses-tu pas comme moi qu'elle a une façon adorable de mettre les gens à la porte? Si tu savais comme elle est gracieuse! Figure-toi, cher, que c'était mon coup d'essai : par tempérament et par principes, je ne fais de déclarations qu'aux duchesses et aux lorettes; je n'en fais d'ailleurs que dans les capitales. En province, avec les bourgeoises, je ne suis plus sur mon terrain.

— Tu lui as fait une déclaration? hurla Donatien avec rage, toi! et qui te l'a permis?

— Ah çà! mon bon, autant que possible, il ne faudra pas divaguer. Te voyant glisser sur la pente matrimoniale, je voulais sonder le terrain...

— Oh! n'avoir pas en ce moment un seul ami! s'écria encore Donatien, faisant un geste de désespoir.

— Merci, répondit le diplomate se remettant à écrire.

— A propos, dit le médecin, il m'arrive une idée digne de Balthazar : si nous prenions chacun un pistolet, nous sortirions avec une bougie que nous placerions entre nous deux; en tirant devant nous,

nous aurions quelque chance de tuer un ami : c'est un caprice que l'on ne se passe pas tous les jours, un vrai caprice de roi !

— La proposition ne manque pas, en effet, d'un certain style, dit Hector au médecin, qui apportait déjà ses pistolets, mais j'aurais quelques objections à formuler. D'abord, il fait du vent ce soir, le vent éteindrait nos bougies ; ensuite, nous dérangerions tes voisins ; enfin, on ne s'accorde généralement un pareil luxe qu'au dessert. C'est après boire que Néron a mutilé Sporus, qu'Alexandre a tué Clitus ; or, j'ai fait un repas très-frugal en t'attendant. Je trouve le premier point de ton discours plus pratique. Tu as parlé de souper. Dis à ton groom de visiter tous les recoins de la cave, fais apporter par ta cuisinière le contenu du garde-manger ; nous verrons des femmes danser à travers le cristal plein de vin jaune et les premières vapeurs d'une douce ivresse ; nous oublierons ensemble les soucis et les veuves... Allons, Donatien, debout et soupons ! »

Ces deux hommes se livrèrent alors à mille extravagances : on apporta les canapés du salon, qui figurèrent des lits antiques ; dans les rideaux de soie rouge pendus aux fenêtres on découpa des toges ; le

buste d'Hippocrate, couronné de fleurs, fut posé au milieu de la table ; on dévalisa le cabinet de chimie, et tous les vases auxquels Hector trouvait une physionomie tant soit peu étrusque furent mis à contribution. Il fallut qu'Alcide, peigné par le diplomate de façon à ce que sa coiffure rappelât celle d'Antinoüs, et vêtu d'une chlamyde, se tînt immobile derrière la table, un candélabre dans chaque main. On avait songé à transformer Marguerite en caryatide, mais elle en fut dispensée, sous prétexte que son nez aplati serait un anachronisme : il rappelait trop le type kalmouk.

Hector apportait à ces folies une sorte de gaieté froide et compassée, tandis que le docteur s'y livrait avec emportement.

Bientôt Alcide fut affranchi par Boisselin, qui parodia la cérémonie de la manumission, et les deux amis, séparés par la table, se regardèrent.

« Il est bon, de temps à autre, de redevenir jeune, dit Boisselin ; mais toi, tu l'es trop ; avant tout, rengaîne ces pistolets, tu vois bien qu'ils n'ont rien d'antique : nous allons causer.

— Je ne veux pas causer, dit sourdement Donatien.

— A ton aise ! mon bon, je parlerai seul, car ce marsala me chatouille la langue. Je te disais donc que je préparais, à l'adresse du ministre, une lettre... il sent la peau de bouc, ton chypre... Chypre... Paphos... Quelles épaules avait la Vénus antique ! combien les anciens nous étaient supérieurs ! Le monde a fait un marché de dupe en acceptant le christianisme !... J'ai envie d'arroser ton Hippocrate ; quel dommage qu'il n'ait pas de col d'habit : je lui eusse glissé cela dans le cou... Ton plafond est plein d'arabesques qui sautillent : j'aimerais mieux des mauresques. Veux-tu que je te dise une des plus charmante poésies d'Hafiz ? Crois-tu à l'identité du moi ?... T'ai-je dit que j'avais écrit au ministre ?... Que tu es naïf, mon bon ami !... avant d'être Boisselin, j'ai été Lauzun : on vivait bien alors, mais on était inférieur à Lucullus... Bon ! tu te lèves, tu vas encore à tes pistolets ; décidément, c'est comme la dague de Périnet Leclerc dans le gros drame de la Porte-Saint-Martin... Veux-tu que je te chante le duo des Templiers ?... Eh ! garçon, Ephestion, Coridon... garçon ! garçon ! servez un piano !

— Boisselin, ce bourdonnement m'est désagréable, dit Donatien, qui venait d'aller chercher

une substance foncée qu'il fit dissoudre dans une tasse de café.

— Bourdonnement! c'est d'Alphonse Karr... Karr... quoi? C'est toujours l'amour qui revient... Veux-tu venir à Nice? tu dois être poitrinaire, et moi aussi : j'ai abusé, comme Dupré, de l'*ut* de poitrine... A Nice, on vous servait de gros haricots et de petits poulets à table d'hôte; il y avait une grande côte avec des aloès et des douaniers... Je suis mollement bercé par le roulis; je n'aime pas le tangage : on dirait que le cerveau se coupe en deux, c'est comme si l'ange Eblis venait vous saisir la mèche de cheveux!... Les musulmans ont du bon; je me suis grisé en turc avec le pacha de Damas; il m'appelait toujours mon père, et ne voulait que du champagne... Un guide, qu'on appelait Ibrahim, m'a volé mon fusil et mon mouchoir..... j'eusse préféré le jeter..... Pour me consoler, on m'a dit que c'était la Providence. Nous avions un curé chez nous qui la cherchait toujours dans la poche de ses voisins... Elle est ta voisine, dis-tu, cette madame Leblanc, Leblond, Lenoir, Lerouge.....

— Va te coucher, dit Donatien se soulevant sur le

coude, va, mon cher Hector, j'ai besoin d'être seul, je t'en prie.

— Hector, Hector... murmura le diplomate s'arrêtant devant la glace, c'est moi, mais *quantum mutatus ab illo*... Bonsoir, je te lirai demain ma lettre au ministre. »

Il portait gaillardement l'ivresse, et sortit en fredonnant un motif d'opéra.

Une fois seul, Donatien s'étendit sur le canapé, ferma les yeux et attendit en se disant :

« L'éternité !... ce mot a-t-il un sens? »

Au bout de quelque temps, il lui semblait que sa tête enflait au point d'éclater, puis se rétrécissait indéfiniment ; son corps était si léger qu'il ne le sentait pas : il croyait voler dans les ténèbres ; il riait en même temps et parlait tout haut, s'étonnant du bruit de sa voix. Il vit un point blanc se poser devant lui, s'étendre et dessiner un carré comme si l'on eût tendu une toile contre une muraille sombre ; la toile s'agita par derrière, une grosse main, armée d'un couteau, fendit la toile du haut en bas, et le médecin vit, à travers la fente, une prodigieuse enfilade de pièces brillantes.

« Voilà qui est bizarre, dit-il ; je veux avoir con-

science de ce qui va se passer pour le noter dans ma mémoire. »

Comme s'il eût touché la lampe merveilleuse d'Aladin, ces mots firent surgir deux personnages qui se rangèrent aux coins du rideau : c'étaient deux vieilles femmes munies d'un cahier de papier blanc et d'un crayon. Il comprit qu'évoquées par son désir, la Conscience et la Mémoire allaient consigner ses impressions. Poussé par une force inconnue, il traversa rapidement les pièces, toutes éclairées par des gerbes de lumière, toutes garnies de portes en ivoire, avec des incrustations d'or; il volait, et craignait de se briser le crâne contre le dessus des portes. Les émotions se succédaient si pressées, si rapides, qu'il ne pouvait s'en rendre compte. Une voix aigre articula nettement ces mots :

« *Carajo!* voilà que je m'embrouille; pas si vite ! »

C'était la vieille représentant la Conscience qu'il vit derrière lui tout essoufflée, prenant ses notes à la hâte. Il fut étonné de l'entendre jurer, surtout en espagnol. Il se rappela avoir fait, peu de temps avant de quitter Paris, une partie de lansquenet avec un habitant du Guatemala, qui s'écriait *carajo*

chaque fois que l'on retournait une carte. Il rit, et son rire lui fut renvoyé par des milliers de voix; c'était un effet d'acoustique dans les montagnes. Les rieurs étaient les rois de France et les personnages de leur cour; dans chaque pièce se trouvait un roi avec les hommes célèbres de son époque. Il voulait s'arrêter, les écouter, leur parler; mais, bien qu'il les vît gesticuler et entendît le son de leur voix, aucune parole ne lui arrivait distinctement; il lui semblait les voir et les entendre à travers un mur très-épais de cristal. Dans la dernière pièce, le roi Louis-Philippe causait avec un député que Donatien avait connu. Ce député lui fit un signe amical et lui offrit même sa tabatière; jamais le médecin ne put y plonger les doigts; il sentait une résistance molle comme celle d'un lac de mercure. Tout à coup, rois, ministres et députés disparurent, les lumières s'éteignirent, le palais s'écroula, et Donatien, seul, resta suspendu dans le vide.

« Il me semble que j'ai peur, se dit-il.

— Écrivez : Il a peur, » dicta la Conscience à la Mémoire.

Une petite lueur rouge surgit tout au fond, s'approcha en grandissant; c'était un falot attaché au

coin d'une barricade élevée dans une rue étroite, bordée de grandes maisons noires dont le faîte, en s'inclinant, surplombait de chaque côté de la rue ; l'on ne voyait au-dessus de soi, très-haut, qu'un mince couloir à travers lequel apparaissaient quelques étoiles. Des hommes en blouse, à grande barbe, au visage terne, armés de longues barres de fer, travaillaient silencieusement à dépaver la rue. Le médecin se trouva vêtu d'une blouse, travaillant avec eux ; sa blouse était trouée, mince ; l'humidité de la nuit le pénétrait, il soulevait les pavés en grelottant.

Le soleil parut, si brillant, si intense, qu'il en fut d'abord aveuglé ; il voyait sur la muraille des quantités de ronds rouges. Le rêveur voulut se secouer, revenir à la réalité ; il ouvrit les yeux et reconnut les meubles de la salle à manger.

Il était toujours étendu sur le canapé. Hippocrate, couronné de roses et de géraniums, secouait doucement la tête au milieu des flacons qui dansaient. Les bougies des candélabres, brûlées jusqu'à la bobèche, venaient d'allumer le papier dont on avait garni leur base et flamboyaient comme des torches ; il voulut se lever pour les éteindre ; ne le pouvant

pas, il crut appeler Boisselin et referma les yeux; il se retrouva derrière la barricade.

Un homme lui dit :

« Camarade, tu as voulu déserter; nous allons te fusiller. »

On le mit contre un mur, et il sentit quatre balles de fusil qui lui entraient dans la poitrine. Il tomba en disant :

« J'aurais cru que cela faisait plus de mal. »

Il lui semblait qu'on venait de lui jeter des cailloux qui, en pénétrant dans son corps, lui avaient brisé le sternum avec un petit bruit sec; ce fut une sensation de rapide brûlure. Et, mort, il tomba dans la rue et assista à une bataille. On lui piétinait sur le ventre, il ne le sentait pas. Un gamin lui coupa la tête; cette opération lui parut ennuyeuse. Le gamin se servait d'un mauvais sabre de garde nationale tout ébréché. Donatien suivait les détails de l'exécution avec une précision chirurgicale. Grâce aux aspérités de la lame, il se sentait scier, les uns après les autres, les muscles, la trachée-artère, l'œsophage, et des morceaux de peau s'accrochaient et pendillaient au sabre. Arrivé aux vertèbres cervicales, le gamin se donna beaucoup de peine : il ne

pouvait entamer les os. Impatienté, Donatien se disait :

« On devrait bien donner au peuple qnelques notions élémentaires d'anatomie. Allons donc ! petit nigaud, tu ne sais pas que l'atlas forme un anneau s'articulant avec l'apophyse odontoïde de l'axis ? Tu n'aurais qu'à donner un coup avec le revers de la main... Lacenaire en savait plus long !... »

On l'emporta sur un brancard et le médecin voulut crier :

« Rendez-moi ma tête, au moins. Mais, ajouta-t-il, avec quoi la demanderai-je, si je ne l'ai plus ? Voilà un cercle vicieux. »

Cette pensée le fit rire.

Les petites vieilles, qui l'accompagnaient toujours, faisaient cependant de fréquentes absences ; aussi il y avait beaucoup de lacunes dans le souvenir de ses impressions. Il était enterré ; on lui avait restitué sa tête. Les vers eurent bientôt fait de lui un squelette. Il se plaisait à voir leur activité, et, contemplant ses os, il dit :

« Si l'on voulait me mettre quelques fils d'archal et des ressorts à boudin pour rattacher le maxillaire

inférieur, on pourrait me pendre derrière une vitrine dans le Muséum. »

Ce désir se trouva aussitôt réalisé; il était dans un compartiment à lui tout seul. Une vitre le séparait d'un grand orang-outang appuyé sur un bâton. C'était un dimanche; il y avait foule dans les galeries. Il examinait les toilettes et riait des observations saugrenues du public, où il reconnut plusieurs personnes de sa connaissance. Une petite actrice du théâtre du Luxembourg, qui avait été un peu sa maîtresse, vint à passer en donnant le bras à un jeune avocat stagiaire de ses amis. Elle dit, en regardant le squelette :

« Dis donc, Ernest, en voilà un qui avait les dents gâtées. »

Donatien s'ennuyait; pour se distraire, il voulut prendre le bâton du grand singe, son voisin. En remuant l'avant-bras, le frottement du radius contre le cubitus produisit un bruit de cliquettes qui le réjouit beaucoup. Au-dessus de la tête du singe, il découvrit un bocal contenant un fœtus à quatre jambes, dans de l'esprit-de-vin; il pensa à s'en emparer pour l'examiner à loisir, puis il se retrouva dissous, éparpillé en poussière répandue sur un champ de haricots en fleurs; il n'avait pas envie de rassembler

sa propre substance; il se trouvait bien là. Au bord du champ coulait un petit ruisseau; plus loin, une haie avec des sureaux, où voltigeaient des fauvettes. Il pensa que les haricots seraient peut-être mangés par quelque ami. Le soleil se coucha; la nuit arriva obscure, sans étoiles, avec des nuages lourds et bas; à l'endroit où venait de disparaître le soleil, une longue barre restait lumineuse. De là, se détacha un nuage blanc, duveteux, léger, qui commença à monter sur l'horizon et à courir comme un cygne glissant à la surface d'un lac. Il s'arrêta au-dessus du champ et descendit lentement vers le sol. Du milieu de ce nuage sortit une harmonie si douce, que tous les bruits de la terre furent interrompus. Les insectes cessèrent de bourdonner, les fauvettes de gazouiller, et le vent d'agiter les feuilles. Le nuage s'abaissa encore, et une forme se pencha si brillante, que Donatien ne put la regarder. La mélodie du nuage disait :

« C'est moi ta Blanche; là-haut, là-haut! »

Et le nuage remonta, la voix s'affaiblit; la forme, s'effaçant, se confondait avec la vapeur blanche; elle perdit ses contours, et la voix, que l'on entendait à peine, disait encore bien bas :

« Là-haut... là-haut!... »

L'atmosphère s'éclaircit, les insectes commencèrent à bourdonner, le vent à souffler, les fauvettes à gazouiller, et, tout au zénith, un point blanc, presque imperceptible, semblait voler vers la constellation de la grande Ourse; il se perdit derrière une étoile.

Les deux vieilles ôtèrent leurs lunettes, serrèrent leurs papiers, firent une grande révérence et disparurent. Cette fois, Donatien était définitivement mort.

XV

Il fut ressuscité par le bruit que firent Alcide et Marguerite en entrant dans la salle à manger. La cuisinière disait : « Voilà monsieur qui se dérange, » et Alcide répondit : « C'est par rapport à ce maudit Parisien qui est venu mettre tout sens dessus dessous. »

Donatien courut à son cabinet et se regarda dans la glace avec étonnement; il ouvrit une petite armoire pleine de fioles, en prit une et lut sur l'éti-

quette : opium thébaïque. A côté de la fiole se trouvait une place vide.

« Je me suis trompé ! je n'ai pris que du haschich; j'ai fait un rêve et me voici bien portant..... C'est ridicule..... la précipitation..... j'étais dans l'obscurité..... étais-je bien décidé?... n'ai-je pas voulu laisser quelque chose au hasard?... » Il alla dans le jardin exposer son front brûlant à l'air frais du matin, se plongea la tête à plusieurs reprises dans l'Orge, et aperçut en se relevant la tourelle de madame Lebrun. Il rentra et écrivit :

« Cher ami, je te remercie de ta bonne visite, mais je crois que tes affaires te rappellent à Paris; moi-même je vais m'absenter pour quelque temps. Je t'engage donc à prendre la diligence qui part ce matin. »

« Ton ami,

« DONATIEN. »

« Vous remettrez ceci, dit-il aux domestiques, à M. Boisselin lorsqu'il se réveillera; vous l'aiderez dans ses préparatifs de départ, et vous porterez ses bagages au *Lion-d'Or*. »

Cela dit, Donatien sortit. Il se dirigea du côté de Sabine, traversant les champs, les vergers et les vignobles, il gravit les collines et arriva aux grands bois, sans but précis, sans projet arrêté. Il lui fallait de l'air, du mouvement et de la solitude. Il écoutait le bourdonnement confus de sa pensée, parfois obscurcie par des retours d'hallucination.

Son cerveau était comme une bibliothèque en désordre. Prenant au hasard les volumes qui lui tombaient sous la main, il pensait au suicide, et se rappelait ce qu'en avaient dit les philosophes, depuis Platon jusqu'à Rousseau : de toutes leurs dissertations il ne restait dans l'esprit du médecin qu'un amas confus d'arguments contradictoires au milieu desquels il ne saisissait aucune vérité. La seule impression bien nette qui surnageât était celle d'un grand péril auquel il avait échappé. Il s'était penché au bord d'un précipice : qu'eût-il trouvé au fond ? et la pensée de l'inconnu l'épouvanta.

Il était dans un grand bois de pins irrégulièremen espacés, qui laissaient à la lisière le regard filtrer à travers de minces échappées et s'égarer sur des champs de luzerne. Quelquefois une pie venait s'a-

battre en jacassant sur un arbre ; le vent bruissant dans le feuillage produisait des accords étranges, comme les vibrations de quelque immense harpe éolienne.

Pensant à Blanche, il éprouvait des accès de rage haineuse auxquels succédaient des bouffées de repentir et d'attendrissement.

L'ombre de ce mari entre elle et lui ! mais que faire ? Elle pouvait le narguer sans péril, cette ombre insaisissable..... Comment tuer un rival enterré depuis trois ans ?.... Que n'avait-il réussi à s'empoisonner ? Blanche eût éprouvé des remords..... ce crime aurait pesé sur toute sa vie !

S'appuyant contre un tronc d'arbre en se laissant glisser à terre sur ses genoux, il serrait les bras convulsivement comme pour une suprême étreinte et répétait : « O Blanche ! Blanche ! »

Puis, comme un homme secouant énergiquement une pensée importune, il reprenait sa marche d'un pas délibéré. Ayant traversé le bois dans toute sa longueur, il se trouva sur le versant opposé de la colline qui descendait lentement vers une plaine immense, plate, blanchâtre ; quelques buissons maigres formaient de loin en loin une tache foncée sur

les grands champs de seigle et de sarrazin. Il était sur la limite de la Champagne-Pouilleuse.

A ses pieds, un champ de luzerne sur la côte, tout humide de rosée, miroitait au soleil. Son ombre à lui se projetait dans le champ, étroite, mais longue comme si elle eût voulu descendre vers la vallée. A vingt pas au-dessous de lui, il voyait sa tête et les bords de son chapeau se mouvoir sur les brins de luzerne. Il s'arrêta tout à coup, étonné : autour de sa tête voltigeait une auréole lumineuse. Il ôta son chapeau pour voir s'il n'y trouverait pas quelque objet brillant; mais la lueur persista autour de son ombre et l'accompagna dans tous ses mouvements.

Il réfléchit un instant et se dit :

« Le soleil est encore fort bas sur l'horizon; dans la gerbe de rayons qu'il émet, il s'en trouve qui, parfaitement horizontaux, vont frapper perpendiculairement les brins de luzerne humide; celle-ci fait l'office de miroir : les rayons se réfléchissent sans former aucun angle, et comme je suis sur leur parcours..... »

Il se retourna sans avoir complété la démonstration : une autre ombre venait de se dessiner à côté

de la sienne. C'était le curé de Lisset arrivant avec une boîte de fer-blanc sur le dos et une bêchette courbe à la main.

« Salut, jeune Esculape ! cria-t-il au médecin ; vous venez, comme moi, contempler l'aurore et cueillir des simples..... et vous assistez à votre propre apothéose. Voici un spectacle assez flatteur, dont la nature nous régale. Je me vois aussi tout couronné de lumière, mais, pour chacun de nous, l'autre demeure obscur. N'est-ce pas une piquante ironie? Oh ! n'expliquez rien, je vous en prie ; laissez-moi croire que c'est une prophétie : pour vous, la célébrité ; pour moi, le martyre peut-être, car, vous le savez, l'Église, en ce moment..... »

Donatien ne savait pas que le curé fût naturaliste. Mécontent d'être pourchassé dans sa solitude, il éprouva un sentiment hostile contre le nouveau venu, dont la face épaisse, rouge, couverte de gouttelettes de sueur, lui parut d'une vulgarité révoltante. Songeant à ses propres tortures morales, il se demandait comment ce gros homme était assez osé pour parler de martyre. Il l'interrompit avec une dureté pleine de dédain :

« Vous croyez donc qu'il faut porter une robe noire pour être martyrisé ? »

Le curé regarda Donatien, et Donatien n'aurait su dire pourquoi il baissa les yeux sous son regard.

« Non, monsieur, dit doucement le prêtre, le martyre n'est pas un privilége que nous réclamions avec l'égoïsme acariâtre du propriétaire voyant ses droits méconnus. Si le martyre doit venir à nous, nous demanderons à Dieu la force de l'accepter. Je sais que, sans lui, nous serions aussi débiles que les autres hommes. Je sais aussi, monsieur, que, sous différentes formes, le martyre est le pain quotidien de l'humanité; mais que de fois les tortures des hommes, loin d'êtres méritoires, n'ont-elles pas une origine honteuse? Ils sont eux-mêmes leurs propres persécuteurs; leurs supplices sont les passions coupables qu'ils n'ont ni le courage ni la volonté de dompter. Ces maux sont parfois si insupportables qu'on a vu des hommes d'une intelligence supérieure recourir au suicide pour s'en débarrasser. A leurs propres souffrances ils ajoutent le blâme des gens vertueux et courent au-devant de la sentence que prononce le souverain juge. Voilà vos martyrs, monsieur; moi, j'aime mieux les nôtres.

— Cependant, monsieur le curé, dit Donatien, tous les chagrins ne sont pas causés par nos propres fautes.

— Je n'ai pas prétendu cela, docteur; loin de là : si la douleur n'existait pas sur la terre, la sublime harmonie de l'œuvre divine dans nos âmes serait brisée. Mais, aux maux que Dieu nous envoie comme épreuve ou comme expiation, nous ajoutons souvent une longue série de souffrances provenant de nous-mêmes. Voilà celles que nous n'avons pas le courage de supporter. Qui accuserez-vous de la mort de Werther? la société ou Dieu probablement. Et ce Dieu, que poursuivent les gens malheureux, les pourchasse afin de les accabler de sa sollicitude. Pour celui qui peut s'élever au-dessus de la sphère étroite de ses mesquines misères, que le spectacle du monde est fortifiant! combien le mal y tient peu de place à côté du bien! Le mal, ce sont les taches que l'on a cru découvrir sur la face du soleil. A côté de la souffrance, Dieu a versé à pleines mains l'espérance, le bonheur, la guérison..... »

Ils venaient de rentrer dans le bois de pins, et déjà ils voyaient apparaître les vignobles que Donatien avait dû parcourir en venant. Le curé s'animait;

sa taille s'était redressée, et son regard brillait d'intelligence et d'enthousiasme. Le médecin l'écoutait et le regardait avec la stupéfaction que dut éprouver Balaam quand son ânesse lui adressa la parole.

Le curé, qui s'en aperçut, se sentit embarrassé et changea aussitôt de conversation :

« J'ai dit ma messe de bonne heure, et je viens, pour me distraire pendant quelque temps, faire une promenade dans le bois. Mes paroissiens ne me laissent que trop de loisirs; je rentrerai seulement pour dîner. J'ai emporté avec moi un déjeuner d'anachorète; vous me feriez plaisir en le partageant. »

Et s'installant au pied d'un arbre tout moussu, il tira de sa boîte du pain, du fromage et des poires. A quelques pas de là, coulait un petit ruisseau. Donatien s'assit à côté du prêtre sans mot dire. Un moment surexcité, son esprit abattu retombait dans un chaos de pensées sombres et confuses; son corps, inerte, obéissait automatiquement à toutes les impulsions. Il mangea, but la tasse d'eau que le curé alla puiser au ruisseau, et resta assis, les mains croisées sur les genoux, les yeux fixés sur la lisière du bois. Ils se trouvaient au bord d'une grande clairière, où

les vestiges d'une meule de charbon avaient tracé un cercle noir.

Le prêtre, silencieux aussi, paraissait absorbé dans quelque grave méditation. Il s'écria brusquement en frappant sur sa boîte.

« C'est bien cela : elle marche de haut en bas, en formant un cône renversé.

— Qui donc? demanda Donatien surpris.

— Mais, ma carbonisation, parbleu! Par la méthode ordinaire, il y a une perte énorme de temps; en outre, on subit une déperdition de quatre-vingts pour cent du poids primitif. Je veux avoir du charbon en vingt-quatre heures, et lui conserver trente-cinq pour cent de son poids. Supposez un grand cylindre traversé par un axe muni d'un ventilateur, surmonté de deux foyers.....

— Pour se faire une idée précise de l'appareil, interrompit le médecin, il faudrait le voir dessiné. Ce soir, je pourrai mettre votre obligeance à contribution.

— C'est cela, nous nous verrons ce soir chez madame Lebrun. »

Donatien se leva précipitamment et sortit du bois;

il craignait que son compagnon ne vît l'altération de son visage.

Le curé arriva en s'essuyant la figure.

« Sac à papier ! mon jeune Esculape, dit-il après avoir rejoint Donatien qui avait eu le temps de maîtriser son émotion, on voit bien que vous avez encore vos jambes de quinze ans.

— Excusez-moi; c'est l'habitude de marcher seul... Mais je désire reprendre notre conversation. Vous me disiez qu'à côté du mal, Dieu avait placé le remède; qu'un homme malheureux, souffrant à cause de quelque passion impérieuse, si vous voulez que nous prenions cet exemple, pouvait facilement se guérir. Dites-moi donc comment il faut s'y prendre?

— Je crains de m'être beaucoup avancé, cher monsieur; et, pour parler franchement, il y a des sujets que je n'aime pas à aborder. Je sais bien que j'ai l'esprit lourd, que je parle avec embarras. Comment vous dire ce que je ressens? car ce sont des impressions que je voudrais vous communiquer. Enfin, puisque vous le voulez, je vous dirai que si l'homme malheureux dépeint par vous venait me demander avis, je lui répondrais :

« Venez ici et regardez autour de vous. Voyez le soleil derrière cette colline là-bas, avec ces bois de bouleaux à mi-côte et ce nuage là-haut. On voit cela tous les jours, mais on ne regarde pas bien. Arrêtez-y votre esprit par la contemplation, et vous sentirez peu à peu votre âme se dégager, monter vers l'infini, planer au-dessus des préoccupations et des chagrins; vous sentirez je ne sais quelles aspirations douces et confiantes : c'est Dieu qui vous parle et vous dit d'espérer! Oui, montez ici et vous serez plus près de lui. Voyez combien tout ce qu'il a fait est grand! Des forêts, des nuages, des montagnes! Mais à vos pieds, là-bas, quelques petits points blancs : des châteaux, des villages, des villes. C'est là que réside le mal; là, les passions, les vanités, les haines, les souffrances et les crimes! Comme d'ici tout cela est mesquin! N'est-ce pas là le vrai point de vue auquel il faut se placer pour envisager le monde civilisé? Des fourmilières que l'on écraserait d'un coup de talon!... et au lieu d'une colline, supposez que nous ayons le Golgotha sous nos pieds, le monde nous apparaîtra sous son véritable aspect!...

« Quant à moi, fatigué des amertumes inhérentes

à ma position (cela vous étonne, cela vous fait sourire? Ah! vous ne comprenez pas le cœur du prêtre!), quant à moi, dis-je, je viens souvent le matin sur quelque colline; je récite mon office, et ces paroles, que l'habitude devrait rendre banales, me paraissent si belles, que je me surprends les redisant à haute voix; j'ai envie de pleurer. J'entends comme une musique intérieure, et je suis sûr que Dieu écoute ma prière, et je me sens plus indulgent, plus charitable, plus patient, meilleur, en un mot, et surtout consolé. En regardant mon pauvre petit clocher, je vois combien j'occupe peu de place ici-bas; cela me donne de l'humilité, mais en même temps je suis fier de ressembler en quelque sorte, oui, de ressembler un peu à Dieu... car, à Dieu, notre planète doit paraître si misérable au milieu des gloires de sa création!...

« Les choses doivent se passer en sens inverse chez les habitants des grandes villes. Ils ne voient que l'œuvre de l'homme : partout des fabriques, des palais, des murs, des toits obstruent le ciel; les étoiles ne leur apparaissent qu'à travers de petits espaces; l'œuvre de Dieu est sans cesse cachée pour eux. Comme ils doivent mal prier!... Mais cette

identification avec la nature ne peut être l'œuvre d'un jour : c'est une étude constante et suivie à laquelle il faut s'appliquer... Je m'aperçois, cher monsieur, que notre causerie prend les dimensions d'un sermon. Pardonnez ma prolixité. En me résumant, je dirai que, selon moi, l'homme qui veut se distraire de quelque chagrin devrait vivre le plus possible avec la nature, parce que la nature est l'émanation la plus directe de Dieu, et qu'il oublierait peu à peu sa personnalité en l'absorbant en Dieu! »

Donatien, un sourire ironique aux lèvres, répondit :

« Monsieur le curé, je vous écoute avec un plaisir ineffable; vous parlez comme un poëte de vingt ans, doué de ce que l'on appelle une belle âme dans laquelle se logeraient des tendances panthéistes. Ainsi donc, selon vous, contre un amour malheureux, voici la recette : avoir une montagne sous la main, de bonnes jambes et beaucoup de temps à perdre?

— Pourquoi me faites-vous causer, aussi? Je sais cependant bien que je suis un pauvre vieux radoteur et que je n'ai jamais eu d'éloquence; cependant, je crois qu'il y a du vrai dans ce que j'ai voulu vous dire. Voulez-vous appliquer mon système en

prenant un exemple? Supposons un instant que vous soyez vous-même l'homme malheureux qu'il s'agit de consoler; vous êtes en train de vous promener, n'est-il pas vrai? Eh bien, veuillez lever votre pied droit; bien! que voyez-vous dessous?

— De l'herbe, de la mousse, quelques fleurettes.

— Ramassez-les et examinez-les à la loupe.

— Je vois un petit *hieracium*, dit Donatien au bout de quelques instants.

— Oui, l'*hieracium auricula*, et puis?

— Quelques *euphrasia odontites*.

— Enlevez-les avec leur motte et regardez-les de près; elles tiennent, par l'extrémité des racines, à celles de leur voisine, une graminée, une fétuque ovine, je crois... Qui pourrait supposer que de si jolies fleurs soient de viles parasites? D'ailleurs, les parasites sont toujours en toilette; maintenant. voyez-vous encore autre chose?

— Certainement, une petite spergule; mais enfin, à quoi voulez-vous aboutir? »

Le curé regarda sa montre et répondit :

« Voilà douze minutes employées à l'examen très-superficiel d'un espace de six pouces. Si, au lieu de nous borner à la botanique, nous avions entrepris

l'exploration entomologique de notre petit royaume; si, creusant par dessous, nous avions abordé la géologie, nous aurions employé plus d'une heure, n'est-il pas vrai?

Le médecin fit un signe affirmatif.

« Alors je dirais que sous votre pied, Dieu, qui est immense dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, vous a procuré une heure de recherches, de distractions, une heure d'oubli, et qu'il a enlevé une heure à votre souffrance. Appliquez le principe en grand, et vous comprendrez ce que je voulais dire en vous parlant de la nature qui guérit les âmes souffrantes. »

Cette fois, Donatien ne rit plus; cependant, il lui tardait de se trouver seul. Quittant le curé, il erra dans la campagne jusqu'au soir. Quand il rentra chez lui, on lui remit le billet suivant :

« Cher,

« Ainsi que tu me le fais observer, mes affaires me rappellent à Paris; je pars donc avec quinze ou vingt louis qui étaient égarés dans ton secrétaire : en voyage, il faut prévoir l'imprévu. Quand tu vien-

dras à Paris, tu n'auras qu'à passer chez mon banquier; je vais lui donner ordre de te les remettre. Il demeure rue du Faubourg-Saint-Honoré, je ne me rappelle plus le numéro; tu trouveras. Le banquier est un des bienfaits de la civilisation; s'il n'existait pas, je l'inventerais. Adieu, cher; n'oublie pas mes avis.

« Your Friend :

« H. BUSSLING, esq. »

« *P. S.* Ne cherche ni domestique, ni cheval, n cabriolet; je me fais conduire par eux jusqu'à la station de A... Vous avez par ici des diligences impossibles. »

XVI

Aux premiers accès du désespoir avaient succédé, dans l'âme du docteur, une sorte de résignation hargneuse; il s'était plongé furieusement dans l'étude, avait employé la recette du curé, avec la volonté bien arrêtée de ne plus songer à madame Lebrun.

Son amour ne devait être, dans l'histoire de sa vie, qu'un rapide épisode, bon à reléguer dans le musée de ses souvenirs, pour l'inscrire au catalogue des déceptions.

Il apportait trop de bonne foi dans ses autopsies morales pour ne pas reconnaître bien vite la vanité d'une pareille résolution. Non, sa passion n'était pas un épisode de sa vie, elle était sa vie elle-même. Près d'elle, le passé disparaissait dans les plus sombres lointains; elle projetait ses lueurs jusque dans l'avenir le plus éloigné. La pensée de Blanche était si étroitement soudée à sa propre existence, que, pour l'enlever, il eût fallu détruire en lui le principe vital.

Au moment où Blanche lui avait avoué son amour, il avait éprouvé une félicité tellement intense, qu'il fallait se demander si sa part de bonheur sur la terre ne lui avait pas été accordée d'un seul coup.

Si, dans la folie de la première émotion, il avait failli commettre un crime, ne devait-il pas aussi reconnaître combien l'influence de Blanche était purifiante! En pensant à elle, il ne trouvait dans son esprit que de chastes et douces images. Au milieu du plus sombre délire, il l'évoquait. Blanche lui apparaissait sur le petit pont du jardin, entourée de

fleurs et d'enfants, toute ruisselante de jeunesse et de soleil. Cette suave apparition balayait les ténèbres de son âme.

Il avait beaucoup médité depuis leur dernière entrevue. Chacune des paroles de Blanche se présentant à lui, devenait le texte de longs commentaires. A son tour, il comprit la grandeur de ces mots si cruellement bafoués : devoir et abnégation.

Comparant son propre égoïsme au dévouement de cette femme, il sentit le besoin d'aller lui demander pardon.

Pendant les premiers jours, il s'était imposé l'obligation de ne plus regarder la tourelle et de ne jamais se trouver près de la grille à l'heure où Blanche passait sur la route; ensuite, se croyant plus maître de ses propres émotions, il se remit insensiblement à parcourir son jardin chaque jour vers quatre heures. Mais Blanche ne passait plus sur la route. Pensant qu'elle avait modifié ses habitudes, il resta aux aguets pendant une journée entière : Blanche ne passa pas.

L'automne arrivait; le feuillage rouge des aulnes commençait à s'éclaircir. Maintenant, Donatien voyait le tronc du catalpa tout entier couché sur

l'Orge. En se penchant au-dessus du talus, il pouvait apercevoir le pont. Alors il s'établit sous les saules et guetta pendant de longues heures, espérant que Blanche traverserait le pont en allant dans la prairie. Blanche ne parut pas.

Tandis qu'il était là, à quelques pas de lui, Donatien aperçut un bateau amarré aux racines d'un arbre situé dans le jardin voisin. Ce bateau appartenait à un bourgeois de Montigny qui venait chaque dimanche faire une promenade sur l'Orge avec sa famille.

Obéissant à une impulsion irrésistible, Donatien se glisse le long du talus à l'aide des branches qui traînaient sur la rive; il va couper l'amarre, saute dans le bateau et commence à ramer avec fureur. En quelques instants, il se trouve sous le petit pont, au pied du catalpa.

Arrivé là, il regarda dans le jardin à travers les interstices du feuillage. Il n'avait pas songé à s'habiller, pas même à prendre un chapeau. Alors seulement il se demanda ce qu'il allait faire.

Son arrivée devait avoir un caractère tout accidentel : n'avait-il pas le droit de se promener en bateau sur l'Orge? Il espérait vaguement qu'un en-

fant, un domestique viendrait au bord de la rivière. Sans avoir à formuler de question précise, il apprendrait peut-être quelque chose sur Blanche.

Deux ou trois coups de rame le firent arriver à la hauteur du banc sur lequel Blanche avait l'habitude de s'asseoir pendant que les enfants jouaient sur le gazon ou dans les allées.

Le talus était fort élevé : il fallait que Donatien se redressât pour que son regard, passant au-dessus des herbes et des branchages, plongeât dans le jardin.

Blanche était sur le banc, dans une de ces poses méditatives que les molles inflexions du cou rendent si gracieuses chez certaines femmes. Sa main gauche fermée soutenait sa tête légèrement inclinée; l'autre main venait de laisser échapper un ouvrage de broderie.

Donatien n'était qu'à quelques pas d'elle ; il pouvait la contempler sans qu'elle le vît. Au bruit des rames, elle abaissa les yeux vers l'Orge. Alors, Donatien éprouva une douloureuse stupéfaction. Blanche était extrêmement pâle; ses yeux semblaient agrandis et brillaient d'un éclat étrange.

Sans plus hésiter, Donatien sauta sur la rive et

s'avança vers la jeune femme. Celle-ci ne parut éprouver ni crainte ni étonnement en le voyant arriver ainsi par le fond du jardin, nu-tête, comme un voleur ou un héros de mélodrame.

Se soulevant un peu, comme pour aller à sa rencontre, elle sourit doucement, lui tendit la main et dit :

« Ah ! c'est donc vous !

— Madame ! madame ! s'écria Donatien avec un profond accent de reproche, vous étiez souffrante, et je ne le savais pas !

— Asseyez-vous là, près de moi, et causons, dit Blanche. Pourquoi vous aurais-je fait prévenir ? Je savais bien que vous viendriez : c'est l'ami que je voulais voir ; je n'ai que faire du médecin. »

Elle lui tendit de nouveau et lui abandonna la main que Donatien avait respectueusement touchée du bout des doigts. Il la prit et la retint entre les siennes.

« Oh ! madame, pardonnez-moi ; il y a plus d'un grand mois que je ne vous avais vue, vous ne passez plus sur la route : alors l'inquiétude, je ne sais quel pressentiment..... Mais, encore une fois, pourquoi ne pas me faire prévenir ?

— Pas de médecine ! dit Blanche ; nous avons tant de choses à nous raconter ! Et pour commencer, ne m'appelez plus madame ; je veux que vous me disiez Blanche, et moi je vous appellerai Donatien tout court. Le voulez-vous ?

— O Blanche ! Blanche ! s'écria Donatien avec passion, et serrant sa main, il la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers. »

Elle la dégagea doucement.

« Regardez-moi, Donatien ; comme cela ; bien ! Dites-moi, me serai-je trompée ? Seriez-vous encore ce Donatien dont la violence m'épouvantait ? ce Donatien qui, parce qu'une femme ne pouvait lui appartenir, reniait et insultait Dieu ? ce Donatien égoïste, injuste, presque brutal, qui m'a fait tant de mal ?.... Non, non, n'est-ce pas ? Vous m'avez comprise ? Cette amitié de sœur, ce dévouement presque maternel que je vous offrais, vous les avez acceptés ; si cela n'était pas, je vous dirais : — Que faites-vous ici ? Allez vous-en ! — Mais non ; votre amour, auquel je crois, sur lequel je compte, vous me l'apportez encore, ardent comme autrefois, mais chaste, idéalisé, patient, dégagé de toute pensée personnelle ! De l'autre, de l'ancien, je n'en veux pas, en-

tendez-vous? Mais j'ai foi en vous comme en moi, plus qu'en moi..... S'il n'en était pas ainsi, ô Donatien ! vous m'auriez cruellement trompée, moi qui croyais vous connaître si bien ! Répondez-moi donc ; que veniez-vous me dire ? »

Donatien resta silencieux quelques instants ; enfin il répondit :

« Je viens vous dire que vous avez bien fait de croire en moi, Blanche ; que votre confiance m'a relevé à mes propres yeux ; que, comme le charbon d'Isaïe, votre baiser a purifié mes lèvres ; que, grâce à vous, je suis un autre homme ! que vous avez à vos pieds l'ami si tendre, si respectueux, le frère si docile, et j'ajouterai l'esclave que vous désiriez trouver en moi !

— Est-ce vrai ? bien vrai ? dit-elle en mettant son index devant sa bouche avec une expression enjouée, d'une grâce presque enfantine. Je sais bien que vous ne mentez pas ; maintenant, vous croyez tout ce que vous dites, mais plus tard, quand vous êtes seul?...

— Non, non, je vous le jure !

— Alors, mon ami, voilà comme je vous veux, voilà comme je vous aime ! »

Elle lui rendit sa main.

« Prenez de moi tout ce que je puis vous donner, et vous aurez mon âme tout entière ! »

Bien qu'il fût déjà deux heures de l'après-midi, Blanche était encore en peignoir du matin ; sa chevelure, un peu abandonnée, retombait fort bas sur le cou.

A travers les plis de la légère étoffe, on sentait l'affaissement de la taille trop mince et trop frêle pour se soutenir. Donatien, suivant d'un regard inquiet la courbure du cou et la ligne des épaules, plongeait plus bas et voyait la poitrine se soulever précipitamment.

Pour le médecin, il y a peu d'illusions ; traversant le velours et la soie, il va hardiment, jusqu'au fond de notre triste nature, sonder les plus pauvres mystères. Blanche, saisissant son regard anxieux et troublé, se méprit un instant sur la nature de l'émotion qu'éprouvait Donatien. Elle rougit vivement, mais tout d'un coup, comme si l'on eût appliqué une couche de vermillon sur ses pommettes. Son pied, chaussé d'une petite mule en tapisserie, froissa impatiemment le bord de la jupe. Serrant les épaules, comme si elle eût senti courir un frisson, elle prit une palatine posée à côté d'elle et la jeta sur son cou.

Donatien releva sur elle son regard chargé de douloureux reproches. Comprenant qu'elle avait été injuste, elle lui adressa aussitôt un de ses sourires les plus confiants.

« Vous avez dû souffrir, beaucoup souffrir? dit-il timidement. Ses yeux étaient humides et les deux coins de sa bouche s'étaient abaissés violemment.

— Oui, mon ami; mais je suis encore jeune, il y a tant de ressources à mon âge..... Voilà ce que vous diriez si je vous consultais comme médecin. Mais que nous importe l'avenir? Profitons des instants que Dieu veut bien nous prêter..... Je ne serai sûre de vous, pardonnez encore cette fantaisie, que si vous répondez à une dernière question. Oui, n'est-ce pas? Eh bien! supposons que mon mari ait fait naufrage en Australie ou ailleurs, qu'il revienne plein de vie et revendiquant ses droits à mon affection; représentez-vous le, surgissant là, brusquement derrière ce buisson, et moi allant me jeter dans ses bras : que feriez-vous, dites, Donatien?

— O Blanche! pourquoi me demander cela?

— Répondez, répondez!

— Au fond du cœur, je le maudirais, mais j'irais vers lui la main tendue pour mendier sa protection;

je lui dirais : Vous êtes le riche et moi le pauvre ; faites-moi l'aumône. Je ramperai sous votre table, laissez-moi ramasser les miettes du festin; je me ferai si humble que vous ne me verrez pas ! Est-ce là ce que vous vouliez savoir, Blanche?

— Oui; et maintenant je vous parlerai du passé sans crainte, sans honte, sans remords, comme s'il était là nous écoutant..... »

Le domestique de madame Lebrun passa au bout de l'allée; à sa vue, Donatien se leva brusquement, prit une attitude respectueuse en murmurant :

« Mais, madame, je n'y songeais pas; on ne m'a pas vu entrer ; je crains vraiment..... »

Par un geste superbe d'abandon et de dédain, Blanche se rapprocha encore de lui en disant :

« Pauvre ami, qu'avons-nous à craindre maintenant? »

Elle insista sur ce dernier mot avec une certaine amertume.

« Oui, maintenant, reprit-elle; aux indiscrets, aux malveillants, je puis ouvrir ma porte à deux battants. Si la marquise de Reversière n'était pas à Paris, je lui dirais de venir assister à nos entretiens. Que m'importe désormais tout ce qui n'est pas

nous..... nous, mes enfants, et surtout..... oserez-vous achever ma pensée, Donatien?

— Et surtout Dieu! dit Donatien, dont la tête s'affaissa sur sa poitrine.

— Oui, Dieu! C'est lui qui m'interrogera sur moi et peut-être sur vous; quand cela? Si j'en crois mes pressentiments, ce sera bientôt. Je voulais vous cacher mes souffrances; pardonnez-moi d'avoir douté de vous au premier instant; je crois à votre courage, à votre résignation; j'espérais vous épargner un chagrin, mais ne vaut-il pas mieux nous dire tout, tout, la joie comme la douleur? D'ailleurs, pouvais-je vous tromper? Vous me regardiez tout-à-l'heure, votre regard m'a condamnée. Soyez médecin un seul instant, pour me dire..... combien de temps vous aurez encore une sœur sur la terre. »

On entendait distinctement les battements de son cœur. Donatien, entourant la jeune femme de ses bras, posa sa tête sur sa poitrine et se mit à sangloter si fort que tout son corps en tremblait.

Alors, Blanche prit sa tête, l'attira jusque sur ses genoux et dit tendrement :

« Vous serez donc toujours un enfant? Je croyais que c'était si fort un homme! Ne pleurez pas; c'est

bon pour nous autres. Si vous vouliez m'entendre, je vous dirais tant de choses qui vous feraient du bien! En pleurant, vous redoublez ma souffrance. Relevez-vous; donnez-moi le bras, mon ami, j'ai besoin de marcher; nous causerons ensemble; venez! »

Ils s'éloignèrent, cheminant à petits pas dans les allées du jardin. Blanche voulait soutenir Donatien; brisé par ses efforts pour supporter cet horrible choc, il avait senti fléchir sa robuste nature.

Blanche, trop faible pour marcher seule, Blanche, le bras passé sous celui de Donatien, semblait protéger les pas chancelants d'un vieillard. Cette femme, qui allait mourir, ne pensait qu'à soulager les souffrances et calmer les chagrins d'un autre.

Bientôt, Donatien se raffermit. Alors, de son bras droit entourant la taille de sa compagne, qui appuyait la tête sur son épaule, la portant presque, il continua à marcher en gardant dans sa main la main amaigrie qui répondait faiblement, par intervalles, à la pression de la sienne.

Ils ne se parlaient pas. Les feuilles qui s'amoncelaient déjà dans les allées leur formaient un tapis, et sous leurs pieds les petites branches

mortes craquaient à chaque pas. Blanche rompit le silence.

« Je suis bien fatiguée, mon ami ; n'allons pas trop loin, je ne pourrais plus revenir, et les enfants en rentrant seraient inquiets ; je les ai envoyés au presbytère... Un anévrisme au cœur ne pardonne jamais ; c'est d'un moment à l'autre... ne répondez pas. Savez-vous à quoi je pense ? Je bénis Dieu qui a daigné m'avertir à temps et vous a inspiré la pensée de venir... »

Ils s'arrêtèrent dans un massif d'arbustes, dans lequel, après plusieurs circuits, l'allée venait aboutir à un rond-point. Des chapiteaux, des fûts brisés provenant des ruines de l'ancienne abbaye de Montigny, avaient été disposés alentour pour former des siéges rustiques. Ils étaient tout rongés de lichens et verdis par la pluie. Le lierre et la mousse avaient presque entièrement caché la surface de la pierre et, ravageant les bordures, rampé jusqu'au milieu des allées. Les arbustes, que l'on n'élaguait plus, montaient grêles pour chercher la lumière, et, tandis que leur pied se dégarnissait, ils rejoignaient par en haut leurs branches touffues.

Cet endroit, depuis longtemps négligé, était plein

d'ombre et de silence. Blanche se laissa tomber sur un des chapiteaux, et Donatien, continuant à la soutenir de son bras, s'assit près d'elle.

Sous la lumière ardente du plein soleil qui accentuait durement les clartés et les ombres, Donatien n'avait pu voir le visage de Blanche sous un aspect aussi vrai qu'à ce moment. Là, il se dessinait avec une impitoyable exactitude dans la teinte un peu sombre, uniforme et douce du feuillage interceptant le soleil.

Cette blancheur mate, arrivant au ton presque diaphane de la cire, n'était plus un jeu de lumière; il voyait aussi la cavité bordant les yeux et l'éclat extraordinaire du regard. Autour d'eux, le ciel et l'horizon avaient disparu; on n'entendait que le bourdonnement monotone de quelque insecte frôlant les feuilles et le petit murmure lointain de l'Orge.

Elle continua :

« Oui, Donatien, si j'étais morte sans vous revoir, j'aurais emporté un remords, et vous, vous m'auriez toujours méconnue. Il y a quelques instants, vous m'avez causé une joie bien vive. Dieu! vous prononciez son nom sans amertume et sans

ironie; dites-moi, mon ami, croyez-vous en lui, maintenant?

— C'est vous, Blanche, qui m'avez appris à le connaître, mais j'ai encore besoin de vous pour m'apprendre à le bénir!

— Et moi, je craignais tant de mourir sans avoir acquitté ma dette!... Vous me comprendrez bientôt. Je vous léguerai mes mémoires, ajouta-t-elle en badinant. Vous parliez de pressentiment tout à l'heure; y croyez-vous aussi? N'est-ce pas un de ces mots qui font sourire les savants? »

Donatien raconta son premier rêve et dit :

« Alors, je ne croyais pas non plus à l'existence des anges.

— Et notre première conversation, et vos impertinences, et vos absurdes théories sur l'âme? Je vous méprisais un peu, mais je vous plaignais plus encore. J'ai cru deviner que vous souffriez; j'ai cru deviner aussi, et j'ai pressenti plus... A présent, regardez-moi bien encore une fois. Je suis laide à faire peur, n'est-ce pas, mon pauvre Donatien? — Un sourire amer passa rapidement sur ses lèvres. — Bientôt ce malheureux corps, ces cheveux que vous aimiez tant à contempler, cette voix que vous ne

pouviez vous lasser d'entendre, vous savez mieux que moi ce qu'ils deviendront... Je frissonne... Ce n'est qu'une défaillance de la chair; vous, soyez brave, et représentez-vous ce que je serai dans un mois, une semaine, demain peut-être... et cependant vous m'aimez, j'en suis sûre, mais je veux que vous me le disiez encore !

— O Blanche! Blanche!

— Que reste-t-il de moi, et qu'aimerez-vous donc en moi? Il faut me le dire.

— L'âme! répondit Donatien en cachant son visage entre ses mains; j'étais un misérable!

— A présent, nous pouvons parler de nous comme si nous racontions l'histoire de deux étrangers, de deux morts. Notre passé est déjà si loin. Vous n'êtes plus le médecin frondeur et incrédule, honteux tout bas de la trivialité de ses pensées. Je ne suis plus cette austère dévote dont la maussade pruderie vous effarouchait. Si cet aveu peut adoucir vos regrets, de même qu'il soulagera mon cœur, apprenez toutes les défaillances de la pauvre créature que vous mettiez sur un piédestal. J'ai senti que je vous aimais, et j'ai demandé à Dieu d'arracher de mon âme la passion qui me torturait.

Il ne le pouvait qu'en arrachant mon âme elle-même !

« Dieu avait d'autres desseins sur moi. De cet amour que je voulais fuir comme un crime, il a daigné faire un moyen de sanctification pour moi et pour vous... Quand il m'appellera, je n'arriverai pas les mains vides et je pourrai lui dire : Soyez miséricordieux, nous avons tant souffert!... Je vous vois toujours près du petit lit, pâle, tremblant d'anxiété, et me disant d'une voix si timide : Je crois qu'elle est sauvée. Et à votre vue, je sentais mon cœur se serrer et la chaleur me monter au visage ; je me disais : C'est l'amitié, la reconnaissance. Mais je suis trop fière pour abaisser longtemps mon âme à ces mesquins subterfuges. J'ai reconnu la vérité et j'ai voulu la regarder en face. Mon ami, vous dépeindrai-je le mélange de tortures et de félicités qui m'inondèrent? dois-je vous redire les pensées contradictoires, étranges qui m'épouvantaient par leur violence? Mes enfants m'ennuyaient ! la mémoire de mon mari, je la détestais, et Dieu lui-même, quand j'allais me jeter à ses pieds, m'inspirait des sentiments de révolte. J'avais juré de ne jamais appartenir à un homme ; avant de manquer à mon ser-

ment, avant de vous dire que je répondais à votre amour, je serais morte; mais quand cette pensée se représentait à moi, ma souffrance était si aiguë que, voulant prier, je sentais ma prière se changer en reproches; il le fallait cependant; j'eus le courage d'apprendre à sourire en ayant la mort dans l'âme, et ma vie devint un long et cruel mensonge!

«Mais aussi, en suivant sur votre image la marche de vos émotions, que je voyais comme si votre cœur eût été un livre ouvert, je répétais intérieurement et je répétais sans cesse : Il m'aime! Alors j'éprouvais de tels soubresauts de bonheur que j'en étais comme accablée. Chacun de vos regards faisait pénétrer en moi tant d'ivresse, qu'il me semblait que ma poitrine allait se briser, et je disais tout bas : Je puis souffrir maintenant sans me plaindre! Et je paraissais ne pas vous voir, mon pauvre ami, et vous étiez là, silencieux et farouche, accusant intérieurement ma froideur ou mon inintelligence.

« Quand vous avez parlé enfin, quand est venu ce moment que je redoutais si fort, mais que j'espérais chaque jour, je vous ai vu à mes genoux, et vous pleuriez; les hommes ne devraient jamais pleurer. Pourrais-je vous dire le désir fou que j'é-

prouvais d'aller poser mes mains sur vos épaules, abaisser mon visage vers le vôtre, appuyer mes lèvres si brûlantes sur votre front pâle et contracté en vous disant : Oui, Donatien, je suis à vous comme vous êtes à moi ! »

Donatien l'écoutait, muet, le regard vague, avec un sourire indécis, comme noyé dans quelque rêve de félicité surhumaine. Tout à coup, il tressaillit et se tordant les mains avec angoisse :

« Et c'est maintenant, Blanche, que vous me dites tout cela ! maintenant que…

— Maintenant que je vais mourir, interrompit-elle ; mais, s'il n'en était pas ainsi, je ne vous l'aurais jamais dit ! N'oubliez donc pas que je vous parle d'une étrangère, d'une amie qui, avant de partir, m'a fait ses confidences et que je vous les raconte !… Que de fois, pensant à vous, j'ai regretté de ne pas être un homme pour vous aimer à mon aise ! On dit que les hommes peuvent s'aimer entre eux plus sincèrement que nous ; vous m'auriez confié vos projets, vos travaux, vos inquiétudes, vos doutes, et j'en eusse pris ma part avec tant de bonheur ! A mon tour, je vous aurais fait bien des confidences, moi qui ai toujours été seule dans la vie ! Mais plus sou-

vent encore, je me voyais moi-même, encore toute jeune fille au sortir du couvent, avec mes rires, mon innocence et cette beauté que je ne comprenais pas. Pourquoi ne pas nous être rencontrés? Je vous aurais tant aimé avec mon âme toute neuve, avec un cœur qu'aucune émotion n'avait fait battre! Vous m'auriez appris que j'étais belle, et j'aurais été si heureuse de l'être pour vous seul!

« Malgré la sévérité avec laquelle je jugeais mes pensées, je vivais délicieusement perdue dans un pays chimérique tout peuplé de bonheurs si profonds qu'ils étaient invraisemblables! C'est vous qui m'auriez enseigné ces mystérieuses félicités... Dans les romans, j'en lisais les descriptions sans les comprendre, mais elles me remuaient si étrangement quand je vous ai connu!... je me voyais avec vous... perdus tous deux, bien loin, la nuit! Il y avait du vent, des éclairs... j'avais peur et je me serrais contre vous... et je mettais ma tête contre votre épaule... comme à présent... et je sentais battre votre cœur contre le mien... et vos mains cherchaient les miennes, et votre souffle arrivait tout chaud sur ma chevelure... Voilà ce qui était mal!

Je pensais tout bas que si vous l'aviez deviné, vous m'auriez méprisée peut-être... Mais, Donatien! cela est encore mal à présent, n'est-ce pas? Empêchez-moi donc de parler ainsi!... Et puis, seule dans ma chambre, la nuit, j'allais à la fenêtre et, suivant les contours de l'Orge, derrière votre bouquet de saules, qui formait comme une grande tache noire sur la terre, je regardais et je disais : C'est là ! et je revenais me jeter à genoux sur mon prie-Dieu; j'allais embrasser mes enfants endormis : mais, au lieu de la formule de la prière ou du nom de mes enfants, je me surprenais répétant sans cesse le vôtre; et... je n'ose pas vous le dire,.. et je vous tutoyais tout bas ! Quand, le soir, vous embrassiez ma petite... Mais non! cela était un péché, et je m'en suis repentie, et je l'ai expié,... non, vous ne le saurez pas!... Retournons à la maison ! Répétez-moi que je suis mourante, qu'on ne peut plus aimer en moi que mon âme! je vous en prie, dites-le-moi si vous voulez m'épargner un remords... Donatien, consolez-moi, protégez-moi; j'aurai du bonheur à vous sentir plus vaillant et plus fort que moi; jusqu'à présent, vous aviez interverti les rôles... maintenant, je suis heureuse de m'humilier devant vous...

Retournons, de grâce, retournons, je souffre horriblement ! »

Déjà plusieurs fois elle avait été interrompue par de douloureuses palpitations. Elle se leva, et, malgré les instances de Donatien, tout en marchant elle continua à parler.

Donatien savait que la violence des sentiments dépeints par Blanche augmentait son mal, que chacune de ces paroles prononcées avec une fébrile exaltation devait enlever quelque parcelle de son existence, et il n'avait pas le courage d'arrêter ce torrent de révélations qui l'inondaient de bonheur.

« Je suis calme, dit Blanche, très-calme ; voyez, je respire librement, ma voix ne tremble plus ; il y a de l'air ici ; j'ai encore besoin de vous parler ; demain je ne le pourrais peut-être pas. Laissons à jamais le passé ; occupons-nous de l'avenir. Je voudrais être bien riche pour vous procurer la puissance, la gloire... mais vous n'avez pas d'ambition, vous ne cherchez que le bonheur d'une vie calme : il faudra donc vous marier...

— Jamais ! dit Donatien avec une solennelle énergie ; ma vie sera consacrée...

— A qui ?

— A votre souvenir, et, si vous le permettez, à ces pauvres enfants que je vois venir là-bas... »

Blanche ne répondit pas ; Donatien sentit la pression de ses doigts si frêles, qu'il osait à peine toucher, comme si la moindre étreinte eût dû les briser.

« N'est-ce pas le curé de Lisset qui arrive derrière eux, demanda-t-il avec un geste d'effroi.

— Ne craignez donc rien, dit-elle, ne devinez-vous pas un ami ? Il sait tout, et sans lui je n'eusse pas consenti à vous revoir. Depuis que je suis trop faible pour aller à Montigny, c'est dans l'église de Lisset que je vais prier chaque jour... Je me suis cruellement reproché d'avoir si longtemps méconnu ce saint homme. »

Les enfants crièrent de loin :

« Ah ! voilà l'ami Donatien ! »

Ils coururent à lui les bras ouverts, et le couvrirent de caresses.

« Maman va être bien contente, répétait la petite Marie. Vous ne savez pas? tous les jours, soir et matin, dans notre prière, elle nous disait de demander au bon Dieu que vous revinssiez.

— Et il est revenu, interrompit le curé, qui fai-

sait de grandes enjambées pour les rejoindre, et il est revenu tel que nous le désirions, j'en suis sûr! Je vous disais bien, madame, qu'il fallait espérer! Nous venons de mettre sur l'autel de la Vierge, dans vos beaux vases, les jolies fleurs que ces petits anges m'ont apportées de votre part. »

Le bon curé serra énergiquement la main de Donatien et chercha quelque chose à dire ; mais il ne lui vint que deux grosses larmes, qu'il essuya avec la manche toute luisante de sa soutane.

« C'est que, voyez-vous..... monsieur le baron d'Estrigny... la sainte Vierge... c'est elle... moi, je n'étais pas de force à vous convaincre... la résignation et la foi sont des dons du ciel... en demandant bien...

— Je me sens très-faible, dit Blanche, j'étouffe! Asseyons-nous encore sur ce banc : c'est là qu'un jour Joseph m'a apporté l'*Imitation*... »

Elle n'eut pas la force de faire les quelques pas qui la séparaient du banc ; il fallut que Donatien l'y portât entre ses bras. Les enfants coururent à la maison pour chercher des coussins ; ils savaient que leur mère ne pouvait plus respirer qu'au grand air ; elle ne rentrait dans l'intérieur des apparte-

ments que quand le froid de la nuit la chassait du jardin.

« Je suis mieux maintenant, dit-elle quand on eut disposé les coussins de façon à l'asseoir commodément. Vous, Donatien, et vous, bon curé, qui m'avez soutenue dans mes dernières épreuves, venez, venez aussi, mes petits, là tout près de moi. Je suis heureuse comme cela. Écoutez-moi, mes chers enfants : je vais faire bientôt un grand voyage.

— Ah ! maman, interrompit Marie en sanglotant, ne parlez plus de votre voyage ; vous dites quelquefois que vous n'en reviendrez plus, et moi je ne veux pas !

— Ma pauvre chérie, tu dois apprendre à vouloir ce que Dieu veut. Quand je serai partie, il faudra qu'on prenne soin de vous. Dites-moi, connaissez-vous quelqu'un qui pourrait me remplacer auprès de vous, vous servir de père et de mère, quelqu'un que vous aimeriez bien ? Cherchez, mes enfants, et répondez-moi. »

Marie, relevant ses grands yeux noirs, qu'elle essuyait du revers de la main, jeta un regard interrogateur sur le visage de sa mère ; puis, l'arrêtant sur Donatien :

« C'est lui que vous voulez dire, n'est-ce pas, maman ?

— Et vous, Donatien, vous engagez-vous à les considérer comme vos enfants, et surtout à leur faire connaître Dieu ? Songez-y, mon ami ; il vous écoute, et voici son ministre, qui va être témoin de votre serment.

— Je le jure, dit Donatien étendant sa main sur la tête des enfants.

— Merci, » fit Blanche d'une voix faible.

Après une pause de quelques instants, elle reprit :

« J'ai trop marché aujourd'hui... les émotions... je suis mal, très-mal... de l'air, oh ! de l'air, mon Dieu !... Que vous êtes bons, mes amis. Donatien, dans le tiroir de mon petit meuble... N'est-ce pas, mon bon curé, cela n'est pas mal... c'est mon âme que je voudrais lui léguer. »

Elle tenait les yeux fixés sur l'horizon, au-dessus des bois de Sabine ; ses lèvres remuaient doucement ; à chaque instant, sa respiration devenait plus pénible et plus embarrassée. Donatien crut sentir sa main moite devenir froide et sa tête s'alourdir sur son épaule.

« Maman, maman, pourquoi ne parlez-vous plus? regardez-nous donc ! »

Et la petite Marie, s'approchant d'elle, voulait tirer le bas de sa robe.

« Éloignez les enfants ! s'écria le curé de Lisset ; Donatien, mon ami, du courage ! »

FIN.

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.

COLLECTION A 1 FRANC LE VOLUME

(FRANCO, 1 FR. 25)

LES FEMMES QUI SAVENT SOUFFRIR, par A. Bouchet. 2e édition revue et corrigée. 1 vol. in-18 jésus.

LES COUPS DE FOUDRE, par A. Bouchet. 1 vol. in-18 jésus.

LA COMÉDIE AU SALON, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-18 jésus.

PETITES VÉRITÉS AUX JEUNES PERSONNES, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-18 jésus.

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE AUTOUR DE SA CHAMBRE, par Mlle Emma Faucon. 1 vol. in-18 jésus.

XAVIER DE MAISTRE. Œuvres complètes, comprenant : LE VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE. — L'EXPÉDITION NOCTURNE. — LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE. — LES PRISONNIERS DU CAUCASE. — LA JEUNE SIBÉRIENNE. 1 vol. in-18 jésus.

LES POCHES DE MON PARRAIN, par Xavier Eyma. 1 vol. in-18 jésus.

LES DEUX VEUVES, par A. des Essarts. 1 joli vol. in-18 jésus.

OLGA OU LE DÉVOUEMENT FILIAL, suivi de Nouvelles, par Mlle Emma Faucon. 1 vol. in-18.

SECRETS DU FOYER DOMESTIQUE, par Mlle Ulliac-Trémadeure. 1 vol. in-18 jésus.

LE CHATEAU DE MONTLHÉRY (Hugues de Cressy), roman historique du douzième siècle, par C. de Varreux. 2 vol. in-18 jésus.

ERNEST OU ÉPREUVES ET CONSOLATIONS, par A. Madelaine. 1 vol. in-18 jésus.

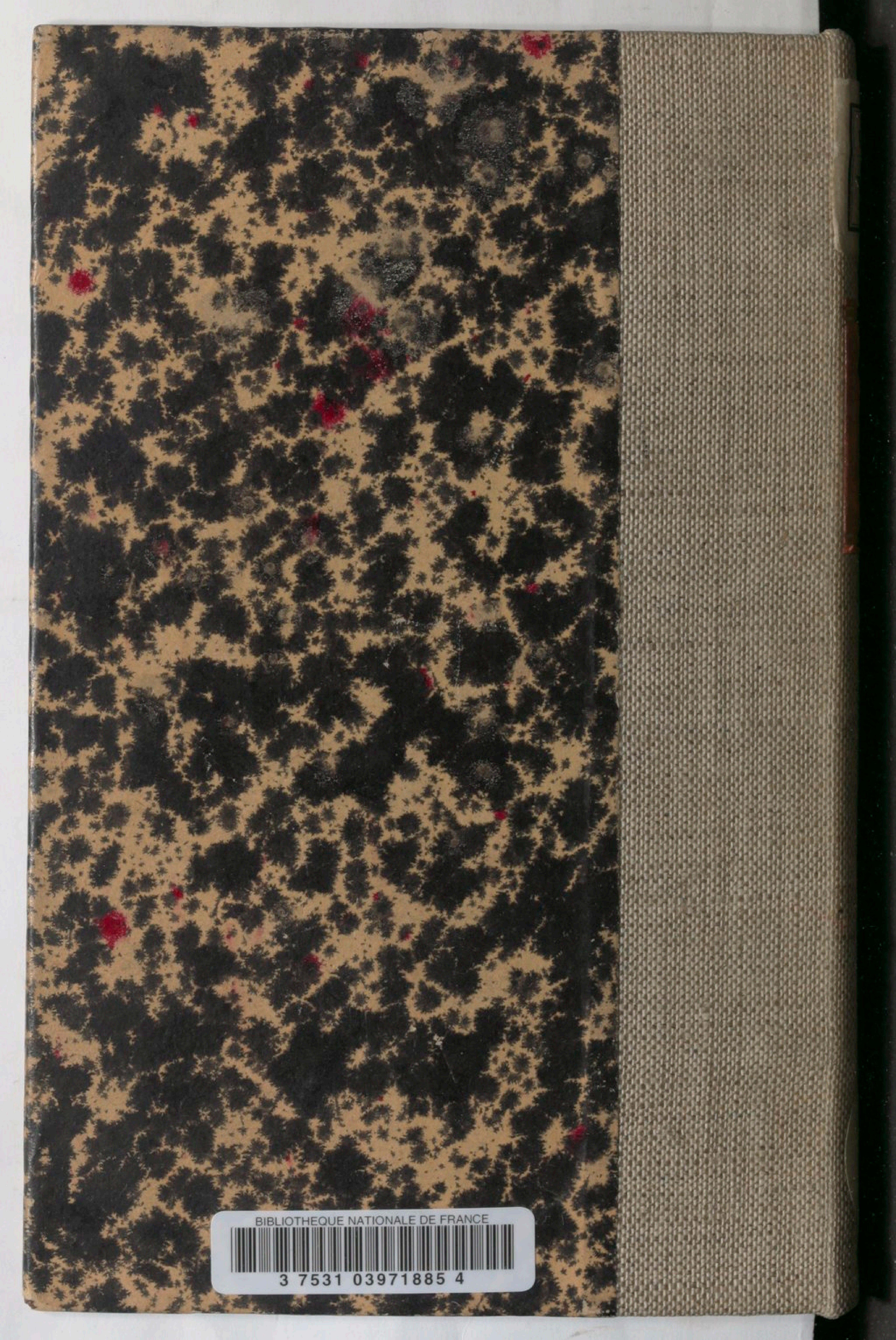
MES SOUVENIRS, par A. Madelaine, auteur d'*Ernest*. 1 vol. in-18 jésus.

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971885 4